

BEAUTÉS
DE
L'HISTOIRE D'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

Chaque exemplaire doit être revêtu de ma signature. — Je poursuivrai les contrefacteurs.

A handwritten signature in a cursive script, reading "A. Eymery". The signature is enclosed within a hand-drawn oval border. The letter "A" is large and stylized, with a small "v" or "r" below it. The "Eymery" part follows in a fluid, connected cursive style.



BEAUTES

DE

l' Histoire d'Amérique,
d'après les plus célèbres voyageurs et géographes
qui ont écrit sur cette partie du monde

PAR G...

Ornées de 32 nouveaux sujets de gravures représentant
les Costumes, Habitations, Animaux &c.

TOME I. 2^e LIV^{re}



L'Amérique

PARIS,

(à la Librairie d'Éducation)

ED^{ITEUR} ALEXIS HENRI, Rue Mazarine, N^o 30.

(1818)

BEAUTES

DE

L'HISTOIRE D'AMÉRIQUE.

INTRODUCTION.

C'EST un spectacle à la fois curieux et instructif que celui des migrations continuelles, et souvent en sens inverse, des hommes sur la terre. On peut en blâmer la cause, on peut en déplorer les effets, les résultats n'en sont pas moins imposans; et puisque c'est une vérité que l'on ne peut plus contester, que, parmi tant d'ennemis dont il est environné, et qui sans cesse tendent à sa ruine, il n'en est pas de plus redoutable à l'homme, que l'homme lui-même; c'est du moins une sorte de dédommagement de tous ses maux, que la gloire, qui en est quelquefois le résultat.

L'homme, ambitieux de connaître encore plus que de posséder, est, par la nature de

son tempérament, sans cesse entraîné hors de lui. L'amour des découvertes est aussi ancien que l'amour des conquêtes; et ces deux passions inhérentes à l'homme, et la source des actions les plus grandes, sont aussi anciennes que le monde. L'histoire de tous les peuples en est la preuve, et cette histoire serait bien vide, si l'on en retranchait les pages qui lui sont consacrées.

Admirons ici la nature, qui répandit autant de variétés parmi ses créatures, que parmi les régions destinées à les recevoir, et qui, sans doute, assigna à chaque espèce d'hommes, le climat le plus favorable au développement de ses facultés. En effet, plusieurs siècles s'écoulèrent pendant lesquels l'homme, ignoré de l'homme, vécut heureux sur le sol qui l'avait vu naître. Mais bientôt, trop paisible possesseur, il trouva sans prix un bonheur qu'il ne pouvait partager avec d'autres; il se crut pauvre au milieu de ses propres richesses, isolé au sein de sa patrie.

Se considérant désormais comme captif, s'il ne peut franchir les limites que la nature

lui a prescrites, l'homme étend ses regards sur la surface de la terre : il s'avance d'abord d'un pas timide, et brise enfin ses barrières. Étonné que d'autres pays produisent des objets que le sien ne lui offre pas, jaloux que d'autres créatures jouissent de choses dont il est privé, il sent alors naître en lui des désirs, des besoins qu'il ne tarde pas à satisfaire par l'échange de ses productions. Voilà l'origine des sociétés : des peuplades éparses se réunirent en corps de nations, des contrées désertes devinrent florissantes.

Mais le bonheur cessa encore d'être pur ; dès qu'il fallut l'assujettir à de certaines convenances. Voilà l'origine de la corruption. De là l'injustice, les dissensions, les guerres, l'esclavage, et enfin, le besoin de chefs et de lois qui réglassent tant d'intérêts divers.

La civilisation, regardée par quelques personnes comme la cause première des maux de l'homme, eut cependant l'avantage d'allumer le flambeau des sciences ; son empire s'étendit par-là avec rapidité. La douce persuasion de l'éloquence remplaça pour un

moment la violence de la force : l'homme se soumit de lui-même à un joug qu'il aimait; mais il n'en fut que plus actif à étendre sa domination. Ce fut le désir de connaître d'autres peuples, d'autres contrées, qui amenèrent la découverte de l'Amérique.

Les mers lui présentèrent un obstacle difficile à surmonter; mais, accoutumé dès-lors à se roidir contre toutes les difficultés, et stimulé par son intérêt, cet obstacle ne lui parut pas insurmontable. Ici les choses prennent une nouvelle face, et l'on ne voit pas, sans admiration, les peuples passant graduellement de l'usage de la rame à celui de la voile, transformant des canots, faits de troncs d'arbres creusés laborieusement, en des barques commodes, agiles et sûres, et par suite en des vaisseaux de cent canons, s'élançant du bord des îles et des continens, dont ils suivaient péniblement les sinuosités, au milieu des mers infinies, et consommant ainsi la conquête d'un nouvel élément. Sans doute un aussi grand œuvre fut long à accomplir; c'est une loi de nature : le temps seul peut mûrir les conceptions du génie de

l'homme; mais plus il en a coûté pour posséder un bien, plus sa possession est précieuse.

La découverte de l'Amérique, dernier résultat de l'expérience que les hommes acquirent dans l'art de naviguer, provoqua une révolution extraordinaire dans l'espèce humaine; elle rendit à jamais indispensables les uns aux autres des hommes qui, auparavant, ne soupçonnaient pas même leur existence respective; elle exerça son influence sur le commerce, sur la puissance des nations, sur les mœurs, l'industrie et le gouvernement de tous les peuples. Le nouveau Monde reçut des lois de l'ancien, et celui-ci toutes les richesses de l'autre.

Il n'est pas inutile de jeter un coup-d'œil sur les découvertes qui ont précédé ce grand événement; car, ainsi que nous l'avons établi, tout est lié dans le vaste système des connaissances humaines; et l'on ne peut douter que les découvertes des anciens n'aient préparé celle des modernes.

Les Égyptiens.

Nous parlerons d'abord des découvertes

chez les Égyptiens. Ces peuples, attachés aux dogmes de leur antique et sage croyance, possesseurs au surplus d'un sol fertile, habitant sous un ciel doux et salubre, avaient pour principe d'éviter une communication trop active avec les étrangers. Ils abandonnèrent donc sans regret les avantages que leur promettaient les établissemens qu'ils auraient pu former sur la côte occidentale de l'Inde, qu'ils avaient découverte, pour se renfermer dans leur pays, qui devint l'entrepôt des richesses du monde.

Les Phéniciens.

LES Phéniciens, moins favorisés de la nature, eurent recours à leur industrie. Leur situation topographique étant avantageuse à l'exercice du commerce extérieur, ils s'y livrèrent tout entier, et, navigateurs hardis, ils obtinrent facilement l'empire des mers. Ce sont eux qui, les premiers, ont poussé leurs vaisseaux hors des limites alors connues de la navigation. Ils établirent des colonies de toutes parts, principalement en Espagne et dans l'Afrique, où l'on prétend qu'ils

connurent le cap de Bonne-Espérance ; ce fameux passage oublié depuis, et dont la découverte fit tant d'honneur aux Portugais dans le quinzième siècle. Les Phéniciens furent pendant long-temps seuls en possession de correspondre avec le continent de l'Inde, d'où ils tiraient des denrées précieuses, inconnues au reste du monde. C'est par l'étendue de leur commerce et de leurs découvertes, qu'ils acquirent ces richesses qui ont rendu célèbres leurs villes de Tyr et de Sidon. L'invention de l'écriture, dont ils sont les auteurs, leur a acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance des peuples.

Les Juifs.

LES Juifs, dans une position à peu près semblable, suivirent l'exemple des Phéniciens. Sous les règnes de David et de Salomon, grands rois tous deux, ils se livrèrent aux découvertes, et enrichirent leur royaume des dépouilles d'Ophir, ville renommée par sa magnificence. On pense qu'elle était un port de l'Inde.

Mais les Juifs, divisés bientôt, asservis,

dans la suite humiliés, et généralement peu communicatifs, restreignirent leurs opérations. Ils ne sont renommés que pour leur intelligence dans les spéculations financières. Les premiers, ils imaginèrent de multiplier les capitaux au moyen de la banque, et créèrent à cet effet les billets de commerce.

Les Carthaginois.

LES Carthaginois, élèves et descendans des Phéniciens, laissèrent loin derrière eux leurs maîtres : le commerce, la navigation, et tous les arts qui en dépendent, firent chez eux de grands progrès. Pour ne parler que de leurs découvertes : d'un côté, ils visitèrent toutes les côtes d'Espagne, celles des Gaules, et abordèrent en Angleterre ; de l'autre, ils découvrirent les îles Fortunées, aujourd'hui les îles Canaries, dernière limite de la navigation des anciens dans l'Océan occidental.

Les Grecs.

LES Grecs eurent aussi les Phéniciens pour maîtres ; mais chez eux la navigation ne fit aucun progrès. Soit que le génie de

ces peuples ne les y portât point, soit que les Phéniciens leur eussent fait un secret de leurs principales connaissances, elle sembla au contraire reculer vers son enfance. L'expédition des Argonautes et la guerre de Troie, qui furent les entreprises les plus considérables des premiers Grecs, et de ce qu'on nomme les temps héroïques, indiquent assez, par la difficulté de leurs préparatifs pour le peu de chemin qu'ils avaient à parcourir, combien ils se trouvaient inhabiles dans l'art de la navigation. Ils n'étaient guère plus avancés, lorsque dans la suite ils se virent obligés de rassembler à Égine une flotte combinée contre Xercès; alors, ils ne connaissaient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée.

La puissance d'Athènes, devenue colossale par le moyen de la marine, montre bien ce que ce peuple industrieux aurait pu faire dans cet art; mais on est forcé de reconnaître qu'il ne surpassa les autres peuples, que par le nombre de ses vaisseaux et le courage de ses marins. L'expédition de Sicile, au beau siècle d'Athènes, ne laisse pas de doute à cet égard.

Mais les conquêtes du roi de Macédoine vinrent agrandir chez les Grecs le cercle trop borné des connaissances géographiques. Alexandre-le-Grand leur ouvrit en quelque sorte les portes de l'Orient. Ce prince, en pénétrant par terre et par mer dans le vaste continent de l'Inde, qu'il découvrit en partie, provoqua une révolution dans le commerce, aussi bien que ses armes en provoquèrent une dans les empires.

Les Romains.

LES Romains reçurent l'art de la navigation, avec tous les autres arts, des Grecs qu'ils avaient vaincus; mais ils parurent peu jaloux d'ajouter aux connaissances des Grecs en fait de marine. Le génie, les mœurs, l'éducation de ce peuple soldat, concoururent à l'éloigner du commerce; combattre était son désir; soumettre, son ambition; gouverner, son étude: aspirant à l'empire du monde, s'il s'empara des mers, ce ne fut que pour subjuguier et rançonner les continens. Un citoyen romain se serait cru dégradé s'il se fût occupé du commerce et de

la navigation, abandonnés aux esclaves ou aux étrangers.

Mais ce mépris des Romains pour des professions honorables, contribua d'une manière indirecte aux progrès des découvertes dans l'intérieur de l'Inde. Les peuples soumis s'adonnèrent au commerce, et leurs navigateurs, trouvant un bien-être plus réel dans les richesses que dans le titre de citoyen romain, s'empressèrent d'aller au loin recueillir des denrées précieuses, qu'ils échangeaient avantageusement à Rome. D'un autre côté, les Romains ont aussi avancé les découvertes par le succès de leurs armes. Avant eux, on connaissait mal, ou presque pas, en Europe, l'intérieur de l'Espagne, des Gaules, de l'Angleterre et de la Germanie; en Afrique, les pays qui s'étendent depuis l'Ouest de l'Égypte, jusqu'au détroit de Gadès; en Asie, l'empire de Perse, les royaumes de Mithridate et de Tigrane.

Les Barbares.

ROME se croyait maîtresse du monde, et voilà que, de l'extrémité même de la partie

qu'elle occupait, extrémité qu'elle avait trop méprisée, elle est assaillie par une nuée de barbares qui compromettent son salut, et finissent par assujettir l'Europe.

De nombreuses tribus respiraient ignorées dans ces vastes régions connues aujourd'hui sous les noms de Danemarck, de Suède, de Russie, de Scythie et de Tartarie. Plusieurs d'entr'elles s'étaient déjà avancées de leurs climats glacés, vers l'Est et jusqu'en Italie, d'où Marius les avait repoussées. Trajan s'était contenté de poser sur leurs limites une barrière assez forte; mais, dans la suite, quand l'empire divisé porta son siège principal à Constantinople, on vit ces mêmes barbares fondre avec l'impétuosité d'un torrent, et s'asseoir immuablement sur les débris amoncelés partout sur leur passage. Les arts, les sciences, la civilisation, rétrogradèrent alors, et se retrouvèrent encore une fois dans l'enfance. Mais l'Europe entière, partagée entre ses belliqueux et ignorans vainqueurs, avait été relevée.

Les Arabes.

BANNIS de l'Europe, les arts revolèrent

vers leur ancien berceau : l'Orient en conserva les précieux restes.

Les Arabes furent pour l'occident de l'Europe, ce que les hordes du nord avaient été pour l'est et le sud, à cette différence près, que celles-ci chargèrent leur conquête du poids de leur barbarie, tandis que les autres parurent ne subjuguier que pour s'instruire. Les Arabes, peuple d'un esprit ingénieux et subtil, prirent des vaincus leur goût pour les arts et pour les sciences. Ils traduisirent en leur langue un grand nombre d'ouvrages grecs, étudièrent avec ardeur la géographie, l'astronomie, la géométrie, et dans la suite ils eurent la gloire de voir les Européens adopter, à leur tour, les résultats de leurs observations et de leur expérience. L'esprit chevaleresque, la politesse et le goût ont été ramenés en Europe par les Arabes. L'Espagne en particulier leur doit ses beaux jours, et la prépondérance dont elle jouit long-temps en Europe. La littérature des Arabes tient encore un rang distingué dans la république des lettres.

.

*Renaissance des Sciences et des Arts
en Europe.*

CE que les Arabes firent pour l'Espagne, le commerce que l'Italie eut le bonheur de conserver ou de lier avec le Levant, le procura aux autres peuples. C'est de l'Italie que la civilisation se répandit de nouveau en Europe.

Venise, Gênes, Pise, avaient été les premières à propager au loin leur puissance maritime; elles s'étaient enrichies promptement en devenant l'entrepôt des précieuses productions de l'Inde. L'exemple de ces villes excita dans toute l'Europe une émulation utile. Marseille atteignit à une splendeur incomparable.

Les Croisades.

LA religion chrétienne, dont le siège s'était établi au sein de cette même Italie, avait considérablement étendu son empire; mais la ferveur de la foi n'excluait pas, dans les âmes des fidèles, la valeur, qui fut au contraire, sans cesse et partout, la

vertu des vrais croyans. Il ne manquait plus qu'une chose : c'était de tourner vers un seul et même objet deux sentimens aussi distincts, et qui sont tous deux, mais par des moyens différens, la source des plus grandes choses. Les croisades parurent remplir ce but désirable.

Les princes chrétiens prirent donc la résolution de délivrer la Terre-Sainte des Infidèles. Ils envoyèrent à cet effet de nombreuses flottes sur des côtes étrangères, et, pendant deux siècles que subsistèrent ces communications entre l'Occident et l'Orient, les Européens, en s'établissant dans des contrées dont à peine ils avaient entendu parler, ou qui leur étaient totalement inconnues, purent étudier les mœurs et les usages de peuples plus civilisés qu'eux. L'Europe fut désormais en rapport direct avec l'Asie et l'Afrique; et tant d'expéditions, tant d'événemens extraordinaires qui furent un aliment utile à l'esprit des peuples, finirent par donner une impulsion favorable au génie, qui vit s'ouvrir enfin la vaste carrière qu'il avait tant désirée.

Des Découvertes chez les Modernes.

DES voyageurs parcoururent à cette époque, en observateurs, les contrées que les Croisés avaient soumises par leurs armes; ils essayèrent bientôt de passer au-delà, et de nouvelles communications ne tardèrent pas à s'établir entre presque tous les peuples de l'ancien monde. Désormais la navigation et les voyages par terre offrent des résultats plus certains; et, à partir du douzième siècle, les progrès dans les découvertes se succèdent avec assez de rapidité.

Benjamin, juif de Tudéal, dans le royaume de Navarre, part d'Espagne en 1160, va par terre à Constantinople, traverse les pays qui sont au nord du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie chinoise; de là il se dirige vers le sud, traverse différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, s'embarque sur l'Océan indien, visite plusieurs îles qu'il y rencontre, et, après treize ans de voyages et d'observations, il revient par l'Égypte en Europe, où il rapporte de randes connaissances sur une portion con-

sidérable du globe, inconnue alors aux peuples occidentaux.

Vers le milieu du treizième siècle, le zèle religieux conduisit plusieurs missionnaires à travers les provinces septentrionales de l'Asie ; ils longèrent les vastes déserts de la Tartarie, pénétrèrent dans l'intérieur de la Perse, et s'avancèrent jusqu'aux mystérieuses provinces du Thibet.

Marc Paul, noble vénitien, livré à de grandes opérations commerciales, étendit ses courses bien avant dans l'Asie, arriva à Pékin, capitale de la Chine, et visita l'île de Zipangri, que l'on suppose être le Japon. De retour en Europe en 1293, il étonna ses contemporains par les récits pompeux qu'il fit de ses voyages. Jean Mandeville, anglais, et plusieurs autres, parcoururent aussi les mers d'Orient, et pénétrèrent dans des îles inconnues. Mais la vérité, dans les relations de ces premiers voyageurs, est sans cesse accompagnée de contes aussi absurdes que puérils : l'amour du merveilleux, qui était la passion de leur siècle, leur fit voir partout des monstres, des géans, des en-

chanteurs. Toutefois ces récits, moitié vrais, moitié fabuleux, piquèrent la curiosité, et firent naître en Europe un goût général pour les découvertes.

Invention de la Boussole.

DE toutes parts on entreprenait des voyages, lorsque, vers le commencement du quatorzième siècle, une merveilleuse découverte vint seule étendre et perfectionner la navigation, plus que n'avaient fait les efforts et l'industrie des siècles précédens. La boussole donna à l'homme l'empire des mers, en même temps qu'elle lui assura la possession du globe, par la facilité qu'il eut désormais de se diriger dans toutes ses parties.

On doit cette grande découverte à Fluvio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville du royaume de Naples. C'est lui qui observa le premier, en 1302, cette admirable propriété de l'aimant, par laquelle il communique à une verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les pôles de la terre. Peu d'années après, on l'appliqua à l'usage de la navigation; et l'on construisit cet instrument pré-

cieux, nommé *compas de mer* ou *boussole*.

Les voyageurs, possédant alors un moyen sûr pour reconnaître, dans tous les temps et dans tous les lieux, le nord et le sud, abandonnèrent l'observation souvent peu sûre et quelquefois impossible des étoiles, s'éloignèrent hardiment des côtes, et naviguèrent en pleine mer avec une confiance qui reposait tout entière sur leur nouveau guide. Ce triomphe de l'homme sur les élémens eut des résultats inappréciables. On s'adonna aux sciences cultivées par les Arabes : la géométrie, l'astronomie, la géographie, qui font la base de l'art de la navigation, devinrent les objets d'une étude suivie. On lut avec attention les ouvrages des anciens, et les recherches que l'on fit sur l'état de leur commerce, de leur navigation et de leurs découvertes, furent de la plus grande utilité à la science que l'on voulait perfectionner.

Les Portugais agrandissent la sphère de la navigation, et préparent la découverte du Nouveau Monde.

L'homme approchait de l'époque où, pour

prix de ses talens, de son courage et de sa persévérance, il devait enfin franchir ses antiques et dernières limites. Les plus grands succès furent dus aux Portugais, qui en recueillirent aussi les plus grands avantages.

Le Portugal était alors, parmi les royaumes de l'Europe, un des moins puissans, des moins étendus et des moins éclairés; mais, obligés de défendre leurs États contre des voisins dangereux, les Portugais devinrent spontanément soldats, marins et savans. On ne peut comparer leur mérite qu'à leur constance dans les travaux. Autant leurs premiers succès avaient été subits et faciles, autant ils trouvèrent de difficultés pour arriver au terme qu'ils s'étaient proposé : la découverte du cap de Bonne-Espérance fut pour eux l'ouvrage d'un siècle.

Dès 1411, Jean I^{er}, roi de Portugal, équipa une flotte nombreuse, destinée à attaquer les Maures établis sur les côtes de Barbarie; il en détacha quelques vaisseaux chargés de découvrir des pays inconnus sur la côte occidentale de l'Afrique. Ces entre-

prises du roi Jean étaient peu considérables. Toutefois leur réussite engagea le prince Henri, son fils, à les continuer, à les étendre, et bientôt il en obtint des résultats précieux. Les Portugais acquirent une telle célébrité dans les découvertes, que des navigateurs de tous les pays vinrent solliciter le prince Henri de les employer dans ses expéditions. Venise et Gênes, dès long-temps fameuses dans la pratique de la marine, lui fournirent aussi des hommes intrépides dont il dirigea les talens.

Les Portugais découvrirent d'abord les îles de Porto-Santo et de Madère, où ils établirent des colonies; de là, ils osèrent s'avancer dans les tropiques, et découvrirent la rivière du Sénégal, et toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert. Ils ajoutèrent ensuite à leurs découvertes les îles du cap Vert, elles-mêmes, et les îles Açores. Ils se hasardèrent enfin à traverser la ligne, et furent fort étonnés de voir que la région de la Zône torride, qu'on supposait embrasée d'une chaleur insupportable, était très-peuplée et très-fertile.

Une de leurs flottes, après avoir découvert les royaumes de Benin et Congo, s'avança à plus de quinze cents milles au-delà de l'équateur. C'est alors que des navigateurs européens aperçurent, pour la première fois, un nouveau ciel, et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère.

Le roi de Portugal, Jean II, à l'exemple de son grand-oncle le prince Henri, ne cessa de favoriser l'exécution de toutes les entreprises qui avaient pour but quelque découverte. Sous ce prince, les Portugais acquirent une puissance formidable en Afrique, et une étendue considérable de terres nouvelles. Jean II établit des colonies dans la Guinée, dont il garnit les côtes de forteresses, et rendit tributaires de sa couronne, plusieurs princes d'Afrique. Mais l'objet de sa plus vive sollicitude était la découverte d'un passage par mer aux Indes Orientales.

Les notions que les Portugais puisèrent chez les habitans des contrées africaines, et leurs propres observations, leur inspirèrent quelque confiance dans les récits des voyages faits anciennement autour de l'Afrique,

et que la plupart des navigateurs regardaient comme fabuleux. Ils se livrèrent à l'espérance que , en suivant la route des Phéniciens, c'est-à-dire, en tournant l'Afrique par le sud, ils arriveraient enfin au terme désiré. Entr'autres renseignemens, ils avaient appris des naturels, qu'un potentat puissant régnait sur un vaste pays, à une grande distance, vers l'est de leur continent : c'était l'empereur d'Abyssinie. Le roi lui envoya par terre des ambassadeurs, à qui il recommanda de recueillir avec soin tous les éclaircissemens possibles sur l'Inde, et principalement sur le cours de navigation qu'on pourrait suivre pour y pénétrer. Il poursuivait en même temps par mer l'exécution de son vaste dessein. Il équipa une flotte, et la confia à Barthélemi Diaz, officier qui réunissait toutes les qualités nécessaires pour la conduite d'une entreprise aussi importante que difficile.

Diaz s'avança vers le sud, dépassa les limites respectées jusqu'alors de ses compatriotes, et découvrit plus de neuf cents milles de terres nouvelles; et c'est dans ce

•

voyage, et après avoir couru les plus grands dangers, lutté contre la rébellion de ses compagnons découragés, contre la famine et contre les vagues en furie, qu'il reconnut enfin, en 1486, ce promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; il l'appela *cabo Tormentoso, cap des Tourmentes* ou *des Tempêtes*; mais il ne fit que le reconnaître; le délâbrement de ses vaisseaux le força de revenir dans sa patrie, après seize mois d'un voyage que le roi Jean regarda comme un grand succès. Ce prince donna aussitôt au cap des Tempêtes un nom de meilleur augure, et surtout plus convenable, en l'appelant cap de Bonne-Espérance. Les observations de Diaz se trouvèrent au surplus fortifiées par les nouvelles des députés en Abyssinie.

Mais tandis que Jean II songeait à mettre à exécution un projet qui lui promettait une grande gloire et des avantages inappréciables, projet qu'accomplit en effet Vasco de Gama, en 1497; tandis que les Vénitiens voyaient avec jalousie cette nouvelle découverte d'un passage qui allait leur ravir le

commerce de l'Inde, source de leurs prospérités : tandis que tous les peuples, étonnés, exaltaient à l'envi l'habileté des Portugais dans les expéditions maritimes, un homme, élevé à l'école de ces derniers, mais supérieur à ses maîtres, dévoilait à ses contemporains les résultats précieux de ses études, de ses travaux, de ses observations, le secret de son génie, qu'ils se refusaient à reconnaître. Christophe Colomb, long-temps rebuté par des refus, mais trop jaloux de la gloire pour céder à ses dégoûts, Christophe Colomb partit enfin, et l'attention générale fut aussitôt détournée pour se porter sur un événement extraordinaire, la découverte d'un nouveau monde.

NOTICE

SUR LES VOYAGEURS

QUI ONT FAIT

DES DÉCOUVERTES EN AMÉRIQUE.

HISTOIRE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Sa naissance, sa jeunesse et ses premiers voyages. — Ses remarques et ses observations le conduisent à établir qu'il existe des terres inconnues à l'occident. — Il

communiqua ses idées à plusieurs savans qui l'approuvent et l'encouragent. — Il réclame la protection de diverses puissances pour confirmer, par un voyage, la vérité de son système. — Jean II, roi de Portugal, veut lui ravir la gloire de sa découverte. — Refus et contrariétés qu'il éprouve à la cour d'Espagne. — Il en est enfin écouté. — Faibles moyens qui lui sont accordés pour accomplir son grand projet. — Il part.

LE lieu de la naissance de Christophe Colomb n'est pas précisément indiqué; les uns désignent Nerni ou Cugureo, petits bourgs voisins de Gênes; d'autres, Savone et Plaisance. Seulement il est certain que ses parens, sujets de la république de Gênes, jouissaient d'une grande réputation d'honnêteté; qu'ils perdirent leur fortune pendant les guerres d'Italie, et qu'alors, pour subsister, ils se livrèrent au commerce maritime. Leur fils Christophe ayant, dès sa première jeunesse, manifesté un goût marqué pour la navigation, ils s'attachèrent à développer ses

talens naturels, par une éducation analogue. Christophe apporta beaucoup d'ardeur et d'application à l'étude des sciences qui, seules, pouvaient le conduire à la connaissance entière de l'art qu'il chérissait; aussi, par ses rapides progrès dans le dessin, la géométrie, la cosmographie et l'astronomie, se trouva-t-il en état d'entrer, avant quinze ans, vers 1461, dans la carrière où il devait s'illustrer.

Il accompagna d'abord des marins génois, dans quelques voyages aux ports de la Méditerranée; mais bientôt, brûlant d'étendre ses connaissances maritimes, il entreprit de visiter les mers du Nord, dans lesquelles il s'avança jusqu'à plusieurs degrés en dedans du cercle polaire. Il s'attacha ensuite à un de ses parens, nommé aussi Colomb, marin distingué, qui, avec une petite frégate armée à ses frais, s'était enrichi et rendu célèbre par ses courses, tantôt contre les Turcs, tantôt contre les Vénitiens, rivaux des Génois dans le commerce. Pendant quelques années, que dura cette association, Christophe fut d'un grand secours à son parent, qu'il éclaira de ses lumières, et défendit par

son courage; mais le génie de Colomb se trouvait trop à l'étroit dans ce genre de navigation.

Les Portugais jouissaient alors d'une certaine renommée dans les découvertes; leurs entreprises hardies ouvraient un vaste champ à tous ceux qu'animait le désir de voir des pays nouveaux, ou celui de se distinguer; déjà plusieurs marins, amis de Christophe, étaient entrés à leur service. Colomb les imita, et ne tarda pas à se faire distinguer par son mérite et par ses talens. Établi en Portugal, il y épousa la fille de Perestrello, navigateur expérimenté, qui avait découvert les îles de Porto-Santo et de Madère. Perestrello étant mort, ses journaux et ses cartes devinrent la propriété de Colomb, qui en profita pour étudier les premières opérations des Portugais : il y puisa des renseignemens curieux, des observations importantes, que toutefois il ne se permit d'adopter, qu'après les avoir vérifiés par lui-même; à cet effet, il entreprit plusieurs voyages dans lesquels il se montra un des plus habiles navigateurs de l'Europe.

Toujours avide de connaître, et capable

de méditations profondes, Colomb ne cessait d'établir des rapprochemens, souvent lumineux, entre les anciennes et les nouvelles découvertes; il s'appliquait surtout à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais, persuadé qu'on pouvait non-seulement aller plus loin qu'eux; mais encore trouver, en prenant une direction opposée à la leur, un chemin plus court que celui par lequel ils cherchaient une communication avec le continent de l'Inde. Cette opinion hasardée le conduisit naturellement à une autre, dont il crut devoir tirer les plus grandes conséquences. En examinant l'étendue de la route que faisaient alors les Portugais le long de la côte d'Afrique, il conjectura que, puisque l'on pénétrait si loin au midi, on parviendrait aussi à découvrir de nouvelles terres, en se portant à l'occident. Le raisonnement, l'autorité des cosmographes et les indices des navigateurs, le fortifièrent de plus en plus dans son idée. Il rapporte lui-même, avec une bonne foi qui ne diminue en rien sa gloire, les principes et les faits sur lesquels il appuyait sa

théorie. « La figure sphérique de la terre étant connue, et la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude, il suivait évidemment de là, que les continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, ne formaient qu'une petite portion de la superficie du globe terrestre..... Il paraissait très-vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, fût balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé..... Des pilotes s'étant avancés à l'ouest, avaient trouvé des roseaux d'une grosseur énorme, et ne ressemblant aucunement aux roseaux ordinaires; d'autres, des pièces de bois travaillées de main d'hommes, flottant sur les eaux et poussées par un vent d'ouest, d'où l'on pouvait conclure qu'elles venaient de quelque terre inconnue, située vers ce même point..... Lorsque le vent soufflait de l'occident, la mer jetait parfois, sur le rivage des Açores, de grands pins déracinés que ces îles ne produisaient pas..... On avait vu jusqu'à des hommes d'une espèce nouvelle dans des pirogues. Enfin, les corps morts de deux de

ces étrangers, ayant été jetés sur les côtes, on s'était convaincu que leurs traits n'offraient aucun point de similitude avec ceux des habitans du monde connu. »

Sans doute Colomb, encouragé par ces faits et plusieurs autres semblables, et d'après ses propres observations, pouvait croire son opinion bien fondée; mais, comme tous les grands hommes, joignant aux talens la modestie, il voulut encore s'éclairer des lumières de ceux de ses contemporains qu'on citait avantagusement dans les sciences. Il leur fournit ses idées avec une noble défiance qui tempérait en lui l'enthousiasme d'un créateur de projets. L'un d'entr'eux, nommé Paul Félique, médecin florentin, et savant distingué, approuva non-seulement le projet, mais fournit encore à son auteur des faits qu'il ignorait, des cartes et des renseignemens précieux, en l'engageant à suivre une aussi belle entreprise, qui le couvrirait de gloire, et procurerait à l'Europe les plus grands avantages.

Dès-lors, pleinement convaincu de la vérité de son système, Colomb dut s'occuper

de la confirmer par un voyage; mais les frais d'une telle expédition lui rendaient indispensable la protection de quelque puissance de l'Europe. Colomb pensa aussitôt à sa patrie; il eût désiré qu'elle profitât du fruit de ses travaux. Le sénat de Gênes rejeta son projet comme chimérique. Quelle confiance en effet Colomb pouvait-il inspirer à ses compatriotes, parmi lesquels il n'habitait plus depuis long-temps, et qui surtout ignoraient son habileté et son caractère? Colomb porta son hommage au prince dont il était devenu le sujet. Jean II, roi de Portugal, parut goûter ses propositions; mais, jaloux lui-même de se distinguer par des opérations maritimes, et avide de nouvelles possessions, il fit partir secrètement une caravelle, pour ravir à Colomb la gloire de sa découverte. Cette expédition eut le succès qu'elle méritait; le pilote chargé de suivre le plan de Colomb en était incapable; après avoir erré pendant quelque temps sur la mer, il revint en assurant que le projet devait être considéré comme un rêve. Indigné de ce procédé, Colomb quitta le Portugal, et passa

en Espagne vers la fin de l'année 1484, dans l'intention de soumettre son plan à Ferdinand et à Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes réunis de Castille et d'Aragon; mais, craignant d'éprouver auprès de cette puissance quelque nouveau désagrément, il envoya en même temps son frère Barthélemy vers le roi d'Angleterre, Henri VII. Ce prince, un des plus instruits et des plus puissans de l'Europe, accueillit favorablement le projet, et donna l'assurance qu'il ferait tous les frais de son exécution. Christophe Colomb ne put profiter des dispositions du roi d'Angleterre; il se trouvait définitivement engagé avec l'Espagne, lorsqu'il apprit l'heureuse négociation de son frère, dont le voyage avait été retardé par divers accidens.

Mais Colomb n'était pas parvenu à se faire écouter de la cour d'Espagne sans éprouver de grandes difficultés. Il lutta tour à tour contre le caractère défiant et circonspect de Ferdinand, et contre l'incertitude d'Isabelle son épouse, qui, d'un caractère plus élevé et plus entreprenant, se laissait sans cesse influencer par les rapports de juges ignorans,

chargés d'examiner le projet, et qui, tous à l'envi, le condamnaient. Cinq ans s'étaient écoulés en de vaines promesses, et Colomb, fatigué de solliciter, sans succès, une réponse formelle, se disposait à quitter l'Espagne, lorsque le prieur Jean Pérez, confesseur de la reine, le pria de retarder son voyage de quelques jours. Ce religieux estimait Colomb, parce qu'il lui reconnaissait de grands talens et beaucoup de vertus; assez instruit dans les mathématiques, il s'était livré à un examen approfondi de son système, et l'avait trouvé solidement établi. Pérez se chargea de voir la reine, et lui parla du projet dans les termes les plus propres à la convaincre de sa réussite. Frappée des représentations d'un homme qu'elle respectait, et craignant surtout de voir passer dans les mains d'une autre puissance tant d'avantages présumés, Isabelle voulut de nouveau faire examiner le projet de Colomb, à qui elle envoya un présent pour le dédommager du temps précieux qu'on lui avait fait perdre. Cet illustre navigateur se vit encore au moment d'être condamné par

d'autres juges , aussi peu éclairés que les premiers ; Ferdinand faillit même rompre tout-à-fait la négociation. Mais, pendant les nombreux délais qu'il avait été obligé d'accorder, Colomb s'était fait des amis et des protecteurs puissans, qui parvinrent enfin à lui faire accorder ce qu'il désirait.

Colomb passa, avec Isabelle et Ferdinand, un traité par lequel ces souverains le créaient, lui et ses héritiers, grand amiral et vice-roi de toutes les îles et continens qu'il découvrirait, en lui accordant le dixième de tous les bénéfices qui résulteraient du commerce des productions étrangères. Isabelle mit beaucoup d'empressement à ordonner les préparatifs de l'expédition. Quant à Ferdinand, quoique son nom figure dans le traité, il témoignait encore une telle défiance dans l'exécution du projet ; qu'il ne voulut y prendre aucune part, en sa qualité de roi d'Arragon ; il stipula, avec son épouse, que toute la dépense en serait supportée par la couronne de Castille. Colomb prit congé de leurs majestés, et se rendit dans le port de Palos, petite ville de l'Andalousie, où l'on

équipait les vaisseaux destinés à l'expédition.

L'armement ne répondait ni à la dignité de la nation, ni à l'importance de l'entreprise, dont les frais, qui avaient tant effrayé le trop circonspect Ferdinand, s'élevèrent à peine à quatre-vingt-dix mille francs de notre monnaie. Il se composait de trois bâtimens, le plus gros d'un port peu considérable; les deux autres ne pouvaient guère passer que pour des chaloupes. Ils étaient approvisionnés pour un an, et portaient quatre-vingt-dix hommes, parmi lesquels on distinguait quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés d'accompagner Colomb, et les trois frères Pinzon, riches et bons marins de Palos, qui voulurent suivre la fortune du héros navigateur. Le plus gros vaisseau, monté par Colomb, en sa qualité d'amiral, reçut de lui le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la Vierge, dans laquelle il avait une grande dévotion; le second, appelé *la Pinta*, était commandé par Martin Pinzon; et le troisième, *la Nigna*, par James Pinzon.

Il fallait le génie et le courage de Colomb,

ainsi que l'intime conviction où il était d'accomplir son grand projet, pour s'abandonner à une navigation hasardeuse, dans des mers inconnues, avec de si faibles moyens. L'illustre voyageur ne se dissimulait sans doute pas les dangers qu'il allait braver; mais que ne peuvent, dans une grande âme, le désir d'acquérir de la gloire et la confiance dans la Divinité! Colomb ne voulut pas s'embarquer avant d'avoir, par un acte public de dévotion, appelé sur lui et sur ses compagnons la protection du Tout-Puissant. Ils se rendirent processionnellement à l'église du monastère de Rabida, où ils se confessèrent, reçurent l'absolution, et communèrent des mains du respectable Jean Pérez, qui n'avait cessé de s'employer en faveur de Colomb. Dans cette touchante cérémonie, tous les assistans adressèrent à Dieu leurs prières pour le succès d'une entreprise qui ne pouvait manquer d'étendre la foi chrétienne. Enfin, le lendemain, mardi 3 août 1492, au lever du soleil, et en présence d'une foule considérable de spectateurs qu'agitait la crainte et l'espoir, Colomb mit à

la voile pour cette expédition mémorable, dont les résultats devaient avoir une si grande influence sur les destinées du monde.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE.

Accident arrivé dès le second jour du voyage.

— *Les matelots le regardent comme un présage de mauvais succès. — Colomb est obligé de faire réparer ses vaisseaux. — Il s'avance dans des mers inconnues; ce qu'il y remarque d'extraordinaire. — Inquiétudes, plaintes, découragement des matelots. — Stratagèmes employés par Colomb pour les rassurer. — Effrayant phénomène observé à la distance de trois cents lieues à l'ouest des Canaries. — Colomb ne peut s'en rendre raison à lui-même; toutefois, l'explication qu'il en donne à ses gens dissipe leurs craintes. — Nouvelles terreurs. — Une rébellion éclate parmi les équipages. — La vie de Colomb est menacée. — Il*

compose avec les rebelles. — Un délai de trois jours, qu'il en obtient, lui suffit pour terminer son entreprise périlleuse. — Le premier il débarque dans le Nouveau-Monde. — Cérémonies à ce sujet.

Du port de Palos, Colomb cingla droit aux Canaries, où il arriva après dix jours d'une navigation, dont les moindres événemens furent recueillis avec un intérêt que la grandeur de l'entreprise peut seule justifier. Le gouvernail de *la Pinta* se rompit dès la seconde journée. Les matelots, gens d'un esprit faible, virent dans cet accident, le présage d'un mauvais succès et témoignèrent déjà les craintes les plus vives. Chacun, d'ailleurs, reconnut l'insuffisance des navires, pour un voyage supposé devoir être long et dangereux. Avant de se remettre en route, Colomb les fit soigneusement réparer et fortifier; il embarqua des provisions fraîches, et, le 6 septembre, partit de Gomera, la plus occidentale des îles Canaries.

De là, faisant pleine voile à l'ouest, et laissant de côté les chemins déjà frayés, il

s'élança dans une mer jusqu'alors inconnue. Lorsque, le second jour, les matelots eurent perdu de vue la terre, ils s'imaginèrent ne jamais la revoir; les uns, découragés et abattus, regrettaient leur patrie, pleuraient leurs parens, et passaient leur temps à prier; d'autres, faisant entendre les accens d'un plus violent désespoir, adressaient de vifs reproches à Colomb, qu'ils rendaient responsable de leur vie, en l'accusant d'une ambition démesurée, dont ses compagnons seraient les déplorables victimes. Mais Colomb, par un mélange aussi heureux que rare, joignait aux talens d'un grand navigateur, les talens nécessaires pour commander aux hommes et manier les esprits : tantôt insinuant et persuasif, tantôt ferme sans être impérieux, il dut à ses discours de parvenir à consoler, à apaiser, à maintenir ses subordonnés, qui, plus d'une fois, pendant le voyage, renouvelèrent et leurs plaintes et leurs menaces. La gravité de son maintien, l'assurance qu'il montrait dans les dangers, inspiraient à ceux qui avaient dans l'âme quelque élévation, une confiance qui relevait

leur courage ; quant aux autres , plus nombreux , l'espoir des richesses qui les attendaient , nourrissait leur cupidité en prolongeant leur persévérance.

Colomb veillait à-la-fois et sur tous les gens de ses équipages , et sur l'exécution de toutes les manœuvres : toujours placé sur le pont , il semblait se reprocher quelques heures que la fatigue le contraignait de donner au sommeil ; sans cesse il observait le mouvement des marées , la direction des courans , le vol des oiseaux , les poissons , les plantes marines , et tous les corps flottant sur la mer. Ses compagnons , s'éloignant de plus en plus des terres , et ne voyant plus aucun signe qui pût en faire soupçonner le voisinage ; ne cessaient de manifester leurs craintes. Colomb employait différens moyens pour les rassurer ; entr'autres , il leur déclarait chaque jour un nombre de lieues moindre que celui qu'ils avaient réellement parcouru. Mais l'effroi devint général , lorsque , le 14 septembre , à la distance de près de trois cents lieues à l'ouest des Canaries , on s'aperçut que l'aiguille aimantée ne se dirigeait

plus exactement vers l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest, différence qui croissait à mesure qu'on avançait. Abandonnés du seul et précieux guide que la nature a donné à l'homme pour l'aider à se diriger sur les mers, nos navigateurs se crurent perdus sans ressources au sein d'un océan sans bornes. Dans cette circonstance, Colomb déploya autant de présence d'esprit que d'adresse ; il rendit à l'espérance ses gens consternés, en leur donnant, de cet effet, une explication qui leur parut fort claire, tandis que lui-même ne pouvait s'en rendre compte. Ce phénomène, qui n'inquiète plus aujourd'hui, n'est pas encore expliqué.

A quatre cents lieues environ des îles Canaries, la mer offrit l'aspect d'une vaste prairie ; les plantes qui la couvraient se trouvaient en quelques endroits si touffues, qu'elles arrêtaient la marche des vaisseaux. Ici l'explication de Colomb parut aux matelots perdre toute sa clarté ; ils pensèrent être arrivés au terme de toute navigation possible, et qu'infailliblement ils allaient périr. L'amiral mit, au contraire, un motif

d'encouragement dans ce qui faisait le désespoir de ses gens; selon lui, ces herbes épaisses étaient le signe certain du voisinage de quelque terre. Les navigateurs s'efforçaient de partager la sécurité de leur chef, lorsqu'un vent frais vint heureusement les dégager de ces plantes importunes. On aperçut en même temps, et pour la première fois, quelques oiseaux étrangers voltiger autour des vaisseaux, et diriger leur vol vers l'ouest. Chacun reprit courage, et l'on convint de la justesse des conjectures de l'amiral. Mais cette favorable disposition des esprits ne devait pas subsister long-temps.

Colomb, d'après ses calculs, se trouvait, le 1.^{er} octobre, à sept cent soixante-dix lieues à l'ouest des Canaries; selon son usage, il n'en déclara que deux tiers environ à ses gens. Malgré cette précaution, il ne put empêcher la terreur de s'emparer de tous les équipages. On se croyait, plus que jamais, dans l'impossibilité de faire quelque découverte; les pronostics tirés du vol des oiseaux, et d'autres circonstances, ne s'étaient point réalisés; les assurances données par l'a-

miral avaient été trompeuses; enfin tout espoir s'était évanoui à l'aspect d'une mer incommensurable, qui ne semblait promettre qu'une navigation infinie et des dangers sans nombre. Les murmures s'accrurent de jour en jour; les discours des plus résolus entraînaient les plus timides; et bientôt les trois vaisseaux furent en rébellion ouverte contre l'amiral, traité de misérable aventurier, qui, pour exécuter un plan chimérique, conduisait à une perte certaine les infortunés sujets d'un prince crédule, dont il avait usurpé la protection. On alla jusqu'à proposer de se débarrasser de Colomb en le jetant à la mer. Sa mort, disait-on, donnerait la liberté de penser au retour, tandis que les vaisseaux se trouveraient encore en état de tenir l'eau. Toutefois, l'avis général fut que l'amiral serait contraint de prendre un parti qui assurât le salut de tous.

Colomb n'ignorait pas le complot qui se tramait contre lui; mais il affectait de n'en avoir aucune connaissance; l'air calme, le visage gai, mais l'agitation dans l'âme, il s'entretenait des succès qu'il avait obtenus,

de ceux qu'il espérait; il parlait à chacun selon son caractère, adressant à celui-ci des consolations, à celui-là des reproches; il exagérait, aux yeux des uns, l'opulence qui bientôt serait leur partage; aux autres, il rappelait leurs promesses, faites devant Dieu et le roi. Pendant qu'il s'occupait ainsi de comprimer leurs clameurs, quelques indices du voisinage des terres firent renaître quelques espérances qui ne tardèrent pas à être suivies de nouvelles alarmes. La rébellion éclata enfin avec violence. On s'assembla tumultueusement sur le pont; on se livra à des menaces. Colomb tenta vainement de calmer les esprits; ses discours furent accueillis par des cris d'impatience et de rage qui ne manifestaient que trop l'oubli du respect et de la subordination.

Contraint de composer avec les rebelles, Colomb conserva cependant assez de pouvoir sur eux pour en obtenir un délai, qui suffit à l'accomplissement de son projet. Il leur promit solennellement de se conformer à ce qu'ils exigeaient de lui, à la condition qu'ils continueraient de le suivre et de lui obéir.

encore trois jours; passé ce terme, il s'engageait à abandonner son entreprise, et à les ramener en Espagne. On écouta, sans murmurer, sa proposition, et l'on n'eut pas lieu de s'en repentir.

Dès ce moment parurent, en grandes quantités, des troupes d'oiseaux. On put même en remarquer d'espèces habituées à ne point s'écarter de terre. Un matelot de *la Pinta* aperçut un roseau flottant, qui semblait fraîchement coupé et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* trouvèrent une branche d'arbre avec des baies rouges très-fraîches. L'air devenait plus doux, plus chaud; les nuages, autour du soleil, offraient un aspect différent; pendant la nuit, le vent était inégal et variable. Tous ces signes, remplis de charmes et d'intérêt pour Colomb, ne lui permirent plus de douter qu'il fût très-près de la terre. Le soir du 11 octobre, après une prière générale, il fit carguer les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, et veiller toute la nuit, de peur d'être poussé à la côte. Vers dix heures, apercevant dans le lointain une lumière, il

appelle deux de ses principaux officiers, et tous trois reconnaissent que cette lumière, en mouvement, était portée d'un lieu à un autre. A minuit, on entend crier de *la Pinta* : *Terre! terre! terre!*

Il est impossible de peindre la satisfaction, le bonheur que portèrent ces cris dans l'âme de nos navigateurs; ils allaient enfin voir cette terre désirée, et leurs tourmens étaient oubliés. Toutefois, après tant d'espérances trompées, quelques-uns n'osaient encore se flatter d'un véritable succès; mais toutes les inquiétudes se dissipèrent avec la nuit. Au point du jour, on vit distinctement, à deux lieues au nord, une île plate et verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, et présentant l'aspect d'un pays délicieux. Aussitôt la sécurité régna dans tous les cœurs: on se félicitait mutuellement; on s'embrassait en versant des larmes de joie. Unis par les mêmes sentimens, les trois vaisseaux rendirent au ciel des actions de grâces dans un *Te Deum* chanté avec l'expression de la reconnaissance. Colomb devint ensuite l'objet de tous les hommages. On lui devait de

grandes réparations : aussi, passant d'une extrémité à l'autre, ses gens, qui naguère l'avaient outragé, ne mirent plus de bornes à leur admiration; ils le regardèrent comme un homme inspiré par la Divinité, et seul capable d'accomplir un dessein au-dessus des vues humaines. Se jetant à ses genoux, ils sollicitèrent de sa bonté un pardon qu'ils promirent de mériter par leur respect, leur soumission et la sincérité de leur repentir.

A ces démonstrations touchantes succède un tableau d'un autre genre : toutes les chaloupes garnies d'hommes, et dans un appareil militaire, s'avancent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique guerrière. Attirés par la nouveauté de ce spectacle, les naturels accourent en foule sur la côte, et par leurs gestes, par leurs regards, expriment à la fois leur étonnement et leur admiration. Colomb, richement vêtu et l'épée à la main, débarque, et le premier respire dans le Nouveau-Monde. Ses compagnons le suivent : tous, à l'exemple de leur chef, se prosternent et baisent la terre; on élève un crucifix; et de nouvelles actions de grâces sont adressées

à Dieu. Colomb procède ensuite par un acte solennel, et en sa qualité de grand-amiral de la couronne de Castille et de Léon, à la prise de possession de l'île, au nom du roi Ferdinand, son maître: il la nomme *San-Salvador* (Saint-Sauveur), et prend, en conséquence de son traité, le titre et l'autorité de vice-roi.

Cependant les naturels, présens à ces cérémonies, qu'ils admiraient sans les comprendre, voyaient de plus en plus leur curiosité enchaînée; voulant examiner chaque objet nouveau qui s'offrait à leurs yeux, ils ne distinguaient plus, dans leur extase, qu'un tout aussi imposant qu'extraordinaire: ils finirent par respecter, dans leurs hôtes, des êtres d'un ordre supérieur. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes; ces grandes machines qui semblaient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, et qui faisaient entendre un bruit semblable à celui du tonnerre, accompagné de feu et de fumée, achevèrent de les convaincre que ce ne pouvaient être que des enfans du soleil venus pour les visiter. De leur côté, les Espagnols ne portaient pas

moins d'attention à une infinité de choses aussi nouvelles pour eux, sans leur paraître aussi merveilleuses. Le sol, le climat, l'herbe, les arbres, les arbustes ne ressemblaient pas à ceux d'Europe; les habitans, d'un air doux et timide, et dans toute la simplicité de la nature, s'offraient entièrement nus. Leur teint, couleur de cuivre foncé; leurs traits, plus singuliers que désagréables; leur visage et plusieurs parties de leur corps bizarrement peints et nuancés de couleurs éclatantes; leurs cheveux noirs, longs et droits, flottant sur leurs épaules, ou relevés en tresse autour de leur tête; leur menton sans barbe, et le reste de leur corps absolument sans poil; tout, dans ces naturels, paraissait neuf à des Européens.

Néanmoins, quelques heures suffirent aux habitans des deux Mondes pour se familiariser; et cette première entrevue se passa en témoignages réciproques d'une tendre affection, qui, d'une part, avait pour mobile la joie de la confiance, et de l'autre, la joie de l'intérêt. Les naturels reçurent, des Espagnols, des objets de peu d'importance, mais

inestimables à leurs yeux : c'étaient des grelots, des sonnettes, des grains de verre et autres bagatelles; ils parurent regretter de ne pouvoir donner, en échange, que du fil de coton, seule chose de quelque valeur qu'ils pussent offrir; ils ne comptaient pas de légères provisions qu'ils s'étaient empressés d'apporter. Heureux si les uns, instruits, mais égarés par l'ambition, se fussent attachés à conserver l'amitié des autres, simples alors et ignorans, mais trop tôt éclairés par les malheurs ! Vers le soir, Colomb retourna à ses vaisseaux, suivi de plusieurs insulaires qui regardèrent comme une faveur de l'accompagner dans leurs canots, faits d'un seul tronc d'arbre.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE.

Premières relations entre les habitans du Nouveau-Monde et ceux de l'ancien. — Empressement des Européens à s'informer auprès des insulaires où se trouvent des

mines d'or. — Découverte de plusieurs îles, entre autres de celle d'Haïti, nommée d'abord Hispaniola, puis Saint-Domingue. — Description de ces îles ; caractère, mœurs, coutumes de leurs habitans. — Réception distinguée de Colomb par un cacique. — Secours que ce dernier prodigue aux Européens naufragés. — Colomb et le cacique font ensemble un traité d'alliance et d'amitié. — Colomb déploie à ses yeux un appareil guerrier des plus imposans. — Étonnement profond dans lequel tombent tous les naturels à la vue des exercices militaires usités en Europe, et au bruit des armes à feu.

LA première île découverte, appelée par Colomb *San-Salvador*, conserva aussi le nom de *Guanahani*, qu'elle avait reçu des naturels, et sous lequel on la désigne le plus ordinairement. C'est une des îles *Lucayes* ou de *Bahama*. Colomb en fit le tour dès le lendemain de son arrivée, et il jugea de sa pauvreté par la parure de ses habitans, dont

les seuls bijoux consistaient en de petites plaques d'or, qu'ils portaient attachées aux narines. Interrogés sur le lieu d'où ils tiraient ce métal, les insulaires montrèrent le sud, en faisant comprendre, par signes, que l'or abondait dans les pays situés de ce côté. Colomb prit pour guides sept naturels, qui parurent très-flattés de son choix, et se porta dans la direction indiquée. Il découvrit plusieurs îles, prit terre à trois des plus considérables, qu'il nomma *Sainte-Marie de la Conception*, *Ferdinand* et *Isabelle*, et ne s'arrêta dans aucune; le sol et les productions étant les mêmes qu'à San-Salvador, et les habitans lui ayant donné les mêmes renseignemens pour trouver de l'or.

Enfin parut à ses yeux une contrée dont l'étendue lui fit douter si c'était une île ou un continent : elle offrait un terrain inégal, semé de collines et de montagnes, de rivières, de bois et de plaines. Colomb débarqua dans l'île de *Cuba* le 28 octobre. A son approche les habitans s'enfuirent dans les montagnes. Quelques Espagnols, accompagnés d'un naturel de San-Salvador, furent en-

voyés pour reconnaître le pays. Ils s'avancèrent à soixante milles environ du rivage, et firent, à leur retour, le rapport le plus avantageux : partout on les avait reçus avec un profond respect, honorés comme des êtres descendus du ciel ; et les naturels s'étaient présentés pour leur baiser les pieds. Le sol paraissait meilleur et mieux cultivé que dans les autres îles ; les huttes, moins éparses, formaient par leur rapprochement des espèces de villages, dont le plus considérable pouvait contenir un millier d'habitans. Les insulaires donnaient plus de preuves d'intelligence que ceux de San-Salvador ; ils avaient fait manger à leurs hôtes du blé d'une qualité particulière, appelé maïs, substance agréable et bonne, soit rôtie, soit en farine ; du reste le pays n'offrait d'autre quadrupède qu'une espèce de chien qui n'aboyait pas, et un animal ressemblant assez au lapin, mais plus petit. Quant aux ornemens précieux, leur valeur et leur rareté indiquèrent aux Espagnols que cette contrée, remarquable par la beauté des sites et la prodigieuse fertilité du sol, ne renfermait pas,

en quantité suffisante, le seul métal qu'ils désirassent ardemment. L'île d'*Haïti*, située plus à l'est, fut désignée par les habitans de Cuba comme produisant de l'or en grande abondance. On s'y transporta aussitôt. Alonso Pinzon, pour s'emparer le premier des trésors présumés, quitta les deux vaisseaux, et feignit de ne pas s'apercevoir des signaux que lui faisait l'amiral, pour diminuer de voiles jusqu'à ce qu'il l'eût joint. Retardé par les vents, Colomb n'arriva que le 6 décembre à *Haïti*, qu'il nomma *Hispaniola* ou l'île d'*Espagne* : elle est aujourd'hui connue sous le nom de *Saint-Domingue*.

A l'aspect des Espagnols, les naturels prirent encore la fuite : une seule femme fut arrêtée dans sa course. Colomb la traita avec beaucoup de douceur, et la renvoya chargée de ces bagatelles tant estimées des insulaires. Cette femme fit à ses compatriotes un récit encourageant de la conduite des étrangers à son égard ; elle vanta leur douceur, leur humanité ; elle montra, avec une sorte d'orgueil, les présens qu'elle tenait d'eux. Chacun

voulut profiter d'une aubaine aussi favorable, et, en peu d'instans, une foule d'insulaires se porta sur le rivage. Ils ressembloient, à très-peu de chose près, à ceux de San-Salvador et de Cuba; mais, plus qu'eux, ils possédaient beaucoup d'or, qu'ils échangeaient avec une joyeuse impatience contre des sonnettes, des grains de verre, des épingles; commerce inégal, mais qui rendait également satisfaites les deux parties contractantes. Une pompe, toute nouvelle pour des Européens, suspendit un moment l'attention; c'était le cortège d'un cacique, le prince du pays, porté dans un palanquin, sur les épaules de quatre hommes, et suivi d'un grand nombre de sujets, dont l'attitude paraissait fort respectueuse. Le cacique se présenta pour visiter le chef des étrangers; il avait un maintien grave, composé, et montrait de la dignité avec ses gens. Devant Colomb, il affecta une politesse qui approchait de la soumission; il lui fit hommage de quelques plats d'or, et d'une ceinture d'un travail curieux. Les petits présens qu'il reçut de l'amiral le flattèrent infiniment.

Toujours à la recherche d'un pays plus fertile en or, et d'après de nouveaux avis, Colomb continua sa route vers l'est. Il entra dans un havre commode, qu'il appela *Saint-Thomas*. Un souverain puissant, nommé *Guacanahari*, et l'un des cinq caciques qui se partageait l'île, gouvernaient cette partie. Instruit de l'arrivée des étrangers, Guacanahari dépêcha aussitôt vers eux des députés chargés de présenter à leur chef un masque travaillé avec beaucoup d'art, et dont les oreilles, le nez et la bouche étaient d'or battu. Le cacique faisait en même temps inviter Colomb à se rendre au lieu de sa résidence, à quelques lieues plus loin, à l'est, près du havre appelé aujourd'hui Cap-Français. Guacanahari paraissant mettre quelque noblesse dans ses procédés, Colomb se conduisit envers lui avec plus d'égards et de dignité. Il l'envoya d'abord complimenter par ses principaux officiers, et se disposa ensuite pour l'entrevue proposée. En route, il eut le malheur de perdre un vaisseau qui, entraîné par un courant, alla frapper contre un rocher. On eut heureusement le temps de se jeter

dans les chaloupes, et personne ne périt. Cet accident intéressa vivement les bons insulaires; ils accoururent en foule sur le rivage, le cacique à leur tête, et s'empressèrent de prodiguer des secours aux Espagnols; ils mirent en mer un grand nombre de canots, et les aidèrent à tirer du vaisseau naufragé, la plupart des objets qu'il renfermait. Guacanahari présida lui-même au transport, sur le rivage, des effets recueillis; les fit déposer tous dans un seul endroit; plaça, pour les garder, plusieurs sentinelles, et exigea de ses sujets qu'ils respectassent la propriété des étrangers, devenus ses hôtes. Le lendemain, il se rendit à bord de *la Nigna*, auprès de Colomb, qu'il s'efforça de consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendait de lui pour la réparer.

Colomb parut sensible à tant de marques d'affection, et témoigna au cacique le désir qu'il avait de les reconnaître. L'occasion s'en présenta naturellement : il lui demanda, par signes, quel motif avait engagé ses sujets à prendre la fuite à l'approche des Espagnols. Guacanahari lui fit entendre que le pays était

désolé par les Caraïbes, habitans des îles situées au sud-ouest, peuple guerrier et cruel, qui se plaisait dans le carnage et qui mangeait la chair de ses prisonniers; qu'à la vue des Espagnols, croyant que c'étaient les Caraïbes, les insulaires avaient eu recours, pour se mettre en sûreté, à leur moyen ordinaire, qui consistait à se retirer dans leurs bois les plus impénétrables. En désignant ces redoutables ennemis, le cacique ne pouvait cacher sa frayeur. Colomb vit par-là l'impossibilité où se trouvaient ses sujets de résister à des voisins aussi dangereux. Il lui proposa le secours de ses gens contre les Caraïbes, et de le prendre, lui et sa nation, sous la protection du grand monarque au service duquel il était lui-même. Le cacique ne put contenir sa joie; il accepta, avec reconnaissance, l'honorable appui d'êtres qu'il regardait comme des enfans du soleil, ou au moins comme ses ministres. Les rapports de la plus parfaite amitié s'établirent dès-lors entre les deux parties.

Resté avec un seul vaisseau qui ne pouvait contenir tous ses gens, et craignant d'ailleurs

que le traître Pinzon n'eût fait voile vers l'Europe, pour annoncer le premier à Ferdinand l'heureuse nouvelle de leurs découvertes, Colomb dut penser à le prévenir, en même temps qu'il renouvellerait et augmenterait ses forces; il lui parut donc indispensable d'entreprendre un voyage, pendant lequel il laisserait à Hispaniola une grande partie de ses gens, qui, dans son absence, étudieraient la langue du pays, s'occuperaient de la recherche des mines, et prépareraient ainsi l'établissement d'une colonie. En conséquence, et à la grande satisfaction du crédule et confiant cacique, on disposa de son terrain pour y tracer le plan d'un petit fort : on creusa un fossé profond; on éleva des remparts fortifiés de palissades, et l'on y plaça les gros canons sauvés du vaisseau naufragé. Dix jours suffirent à l'achèvement de ces ouvrages, auxquels les bons insulaires travaillèrent avec une infatigable assiduité, élevant ainsi de leurs mains le premier monument de leur servitude.

Chaque jour la douceur, et surtout la libéralité peu coûteuse des Espagnols, aug-

mentaient encore, dans les naturels, la haute opinion qu'ils s'étaient formée de leurs bienveillans alliés, lorsqu'il parut utile à ces derniers, pour montrer leur toute-puissance, de donner une idée des moyens exterminateurs qu'ils pouvaient déployer contre leurs ennemis. Il résulta de leur projet une sorte de spectacle bien extraordinaire pour des peuples qui ne connaissaient pas l'usage du fer, qui n'avaient d'autres armes que des flèches formées de roseaux et d'os de poissons, et à qui des morceaux de bois durcis au feu servaient de sabres et de javelines. Colomb invita le cacique à rassembler ses sujets, et, en présence d'un peuple nombreux, il fit ranger les Espagnols en ordre de bataille. Après quelques évolutions, on démontra aux insulaires, par de simples essais, la bonté du tranchant des sabres européens, la force des piques, l'effet des arquebuses. L'étonnement et la frayeur de ces hommes simples et grossiers furent à leur comble, lorsque Colomb ordonna qu'on mît le feu aux gros canons. Frappés de terreur au bruit de cette explosion subite, ils tom-

bèrent à terre, et se couvrirent le visage de leurs mains. Par ces imposantes démonstrations du pouvoir, Colomb voulait que les Espagnols conservassent, sans en abuser, leur ascendant sur ces peuples timides; mais il fut trompé dans son espoir.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE.

Après avoir jeté les fondemens de sa colonie, Colomb entreprend un voyage en Europe. — Attaqué par des sauvages, menacé par des tempêtes, il se voit sur le point de périr — Ce qu'il fait pour conserver le souvenir de sa découverte, dans le cas où il ne pourrait parvenir jusqu'en Europe. — Il arrive enfin en Espagne. — Il y est reçu aux acclamations générales. Isabelle et Ferdinand le comblent d'honneurs et de distinctions. — Des vaisseaux et des soldats lui sont accordés pour continuer et étendre son entreprise. — Erreur dans laquelle il tombe

en nommant Indiens les habitans du Nouveau-Monde. — Il quitte l'Espagne, découvre sur son chemin plusieurs îles nouvelles, visite les Caraïbes, et revient dans sa colonie. — Il la trouve totalement déserte; les habitations ont été brûlées, et les Espagnols sont tombés sous les coups des insulaires.

COLOMB donna à Diégo d'Arados, gentilhomme de Cordoue, le commandement d'une partie de ses gens qu'il laissa dans l'île, en leur prescrivant, dans les termes les plus forts, de cultiver la bienveillance de Guacanahari, l'amitié des naturels, et surtout de rester unis entr'eux. Les Espagnols lui promirent de se conformer à ses volontés, et le virent s'éloigner, sans crainte, sur l'assurance qu'il leur donna de son prompt retour d'Europe, avec des renforts qui les mettraient à même d'ajouter à leurs découvertes. Parti le 4 janvier 1493, Colomb aperçut le surlendemain, en pleine mer, *la Pinta*, après une séparation de plus de six semaines. Pendant ce temps, Pinzon n'avait fait aucune

découverte importante ; il n'était entré que dans quelques îles pour y obtenir des naturels un peu d'or par des échanges. Il s'excusa le moins mal qu'il put d'avoir quitté l'amiral. Colomb n'ignorait pas son motif secret ; mais, délivré de beaucoup de craintes, il crut devoir dissimuler son mécontentement. Il continua sa route vers l'Europe, où il amenait quelques naturels des pays découverts, des échantillons de leurs principales productions, des oiseaux inconnus et à riches plumages, plusieurs autres objets de curiosité, et enfin une certaine quantité d'or.

Le dimanche 13 janvier, dans le golfe de Samana, des sauvages manifestèrent des intentions hostiles contre nos navigateurs : quelques Espagnols les poursuivirent, et, pour la première fois, le sang des naturels fut répandu dans ces contrées par les Européens : sept hommes, par la supériorité de leurs armes, en battirent, ce jour-là, six cents. Plus tard, une tempête affreuse sépara les deux vaisseaux, et fit pressentir à Colomb une perte inévitable. Craignant que, lui et ses compagnons étant engloutis, l'Ancien-

Monde fût à jamais privé de la découverte précieuse qu'il venait de faire, il se retira dans sa chambre, acheva d'écrire une relation détaillée de son voyage, l'enveloppa ensuite d'une toile cirée, l'enferma dans un baril bien bouché, mit dessus le nom du roi Ferdinand, et jeta le tout à la mer, espérant qu'un heureux hasard le ferait parvenir à sa destination. Il se préparait à établir un second envoi semblable au premier, lorsque le temps devint plus favorable. Après quelques autres accidens de mer, et cinq jours passés à la cour du roi de Portugal, qui le reçut avec la plus haute distinction, Colomb entra le 14 mars 1493 dans le port de Palos, d'où il était parti l'année précédente. Son retour causa la joie la plus vive; on sonna toutes les cloches, et l'on tira le canon.

Colomb se mit aussitôt en route pour Barcelonne, où se trouvait la cour. Il fut plus d'une fois obligé d'interrompre son chemin pour satisfaire la curiosité des Espagnols, qui ne pouvaient assez voir, et les naturels, et tout ce qui venait des pays inconnus. Des personnages d'un rang élevé avaient été

envoyés au-devant de lui par Isabelle et Ferdinand , qui , à son arrivée, le reçurent publiquement et debout. Appelé à baiser les mains de la reine et celles du roi, l'amiral se plaça devant le trône, sur un siège préparé pour lui, et d'après l'invitation du monarque, fit le récit des principales circonstances de son expédition. Ce discours terminé, Isabelle et Ferdinand donnèrent au héros navigateur les marques les plus solennelles de leur reconnaissance et de leur admiration. Logé dans le palais, comblé d'honneurs et de distinctions , Colomb fut anobli, et, par de nouvelles lettres-patentes, confirmé dans ses charges et privilèges. Ferdinand, devenu moins circonspect, lui accorda avec empressement des vaisseaux et des soldats pour étendre et continuer sa glorieuse entreprise ; et le pape Alexandre VI, par un acte de générosité qui ne lui coûtait guère, donna en toute propriété à la couronne d'Espagne les contrées découvertes et toutes celles qu'on pourrait découvrir encore. Ferdinand, de son côté, s'engageait à y propager la foi chrétienne. A cet effet, il fit accompagner

Colomb par un prélat distingué, qu'il revêtit de la dignité de vicaire apostolique, et par plusieurs moines dévoués à l'instruction des naturels. Isabelle et Ferdinand, d'après l'avis de Colomb lui-même, donnèrent aux pays découverts par ce dernier le nom *d'Indes*, croyant qu'ils faisaient partie de cette vaste portion de l'Asie qu'on nomme ainsi; et lorsque, dans la suite, on reconnut l'erreur et la vraie situation du Nouveau-Monde, on continua abusivement de les désigner sous le nom *d'Indes occidentales*, et leurs habitans sous celui d'*Indiens*.

Colomb repartit d'Espagne le 25 septembre 1493, avec dix-sept vaisseaux et quinze cents hommes. Poussé par un vent favorable, il prit terre, le 2 novembre, à une des *Caraïbes* ou *Iles du Vent*, qu'il appela *Desseada* (la Désirade), en raison du désir que montraient ses gens d'aborder à quelque partie du Nouveau-Monde. Il en découvrit successivement plusieurs autres, telles que la *Guadeloupe*, la *Dominique*, *Marie-Galante*, etc., qui s'offrirent sur sa route, en avançant vers le nord. Dans toutes ces îles,

habitées par les Caraïbes, il put se convaincre de l'affreuse vérité des rapports de Guacanahari : la frayeur du cacique ne l'avait point porté à grossir les objets ; les Caraïbes étaient, en effet, audacieux, cruels, anthropophages : chaque fois que des Espagnols débarquaient, ils s'apprêtaient à les combattre ; mais bientôt, intimidés par les armes à feu, ils abandonnaient leurs habitations, laissant épars les restes des horribles repas dans lesquels ils dévoraient leurs ennemis.

L'amiral, pressé de revoir sa petite colonie et de lui porter des secours, se dirigea vers Hispaniola. Mais quel changement s'était opéré pendant son absence ! Vainement il se flattait de voir ses gens accourir joyeux sur le rivage pour embrasser leurs compatriotes ; la côte resta déserte. Inquiet, il débarque : les habitations avaient été brûlées, le fort et les remparts démolis ; on apercevait çà et là des lambeaux d'habillement, des débris d'armes et d'ustensiles ; on eut même la douleur de retrouver les corps morts de trois Espagnols : partout les naturels prenaient la fuite pour éviter qu'on leur fit des ques-

tions. Les nouveaux colons pleuraient sur le triste sort de leurs prédécesseurs, lorsqu'un frère du cacique Guacanahari se présenta pour apprendre à Colomb la cause de ces terribles résultats. « Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué peu à peu le respect des insulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite et par leurs violences, avaient bientôt laissé voir qu'ils éprouvaient les besoins, les faiblesses et toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb, qui leur imposait par sa présence et par son autorité, ils avaient secoué toute espèce de subordination : chacun s'était rendu indépendant, et, sans aucun frein, s'était donné à toutes ses fantaisies. L'or, les femmes, les provisions des insulaires étaient devenus la proie de ces oppresseurs, partagés en petites troupes dans l'île, et exerçant partout leur insolence et leur avidité. Ces violences sans prétexte avaient enfin lassé la patience et excité le courage de ce peuple naturellement doux et timide. Le cacique de Cibao avait rassemblé ses sujets, fait investir et brûler le fort,

Quelques Espagnols avaient été tués en s'y défendant; le reste avait péri en traversant un bras de mer, pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, encore attaché aux Espagnols, malgré leurs excès, avait pris les armes pour les défendre, et reçu une blessure qui le retenait chez lui. » Cette dernière partie du rapport, quoique favorable à Guacanahari, ne pouvait raisonnablement le justifier; elle montrait bien plutôt la crainte où l'avait jeté l'arrivée inattendue de nouveaux Espagnols, dont il redoutait le ressentiment. Colomb ne se le dissimula pas; mais la recherche de la vérité lui importait moins alors que la sûreté et le rétablissement de sa colonie.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE.

Colomb s'occupe du rétablissement de sa colonie. — Il trace le plan de la ville d'Isabelle, la première fondée dans le Nouveau-Monde. — Tous les Espagnols travaillent à sa construction — Colomb visite l'intérieur

du pays, se fait aimer des naturels, établit ses gens en plusieurs endroits, découvre la Jamaïque, et revient à Isabelle, qu'il trouve dans un état déplorable. — Guerre entre les Espagnols et les naturels. Ces derniers sont vaincus et faits esclaves. — Intrigues formées contre Colomb. — Nouveaux désastres de la colonie. — Colomb part pour l'Espagne; il se justifie aux yeux du roi, en obtient un armement considérable, repart pour l'Amérique, et découvre, sur son chemin, plusieurs îles, entr'autres celle de la Trinité. — Son frère, Barthélemi Colomb, jette les fondemens de Saint-Dominigue. — Des factions divisent la colonie. — On en vient aux mains. — A son retour, Colomb rétablit l'ordre, et introduit la répartition des naturels.

COLOMB parcourut l'île pour trouver une situation saine, commode et sûre, où il pût établir sa colonie. Son choix tomba sur une vaste plaine, bien exposée, et voisine d'une large baie. Il y traça le plan d'une ville, et employa tous les Espagnols à sa construction.

tion. Cette cité, la première fondée dans le Nouveau-Monde par les Européens, reçut le nom d'*Isabelle*.

Mais, tandis que l'amiral donnait ainsi ses soins à la colonie naissante, sa propre sûreté se trouvait menacée par ceux mêmes qui devaient la lui garantir. La plupart des Espagnols, venus dans le seul espoir de recueillir des richesses, ne purent se plier aux travaux pénibles que réclament le défrichement de terres incultes, le dessèchement de marais infects, la coupe de bois pour les constructions, etc. Une fertilité sûre, mais tardive, ne remplissait pas leurs désirs ; ils prétendaient jouir sur-le-champ de ces productions précieuses, qu'on leur avait annoncées ; quelques morceaux d'or, acquis laborieusement, leur paraissaient trop payés de leur sueur. Ils voulaient posséder, et ils le voulaient sans peines. Découragés et désespérant de jamais obtenir cette abondante moisson, qui ne pouvait être que l'effet du temps, ils abandonnèrent les travaux. Les promesses et les remontrances de Colomb ne furent pas écoutées ; ses menaces aigrèrent les esprits,

et l'on se révolta. L'amiral tint ferme, punit les chefs de la sédition, en envoya même quelques-uns prisonniers en Espagne, et parvint à rétablir le calme. Il s'occupa ensuite de visiner l'intérieur du pays.

Le district de Cibao, d'après les renseignements des naturels, produisait beaucoup d'or. Un détachement y pénétra sous le commandement d'un officier zélé et soumis. Colomb le suivit de près avec une grande partie de ses forces, et dans un appareil militaire capable d'imposer aux naturels. Les troupes s'avancèrent en colonnes, enseignes déployées et au son d'une musique guerrière; de la cavalerie formait l'avant-garde, en exécutant des évolutions et des charges qui frappèrent vivement l'imagination des insulaires qui, pour la première fois, voyaient des chevaux; renouvelant la fable des Centaures, ils s'imaginèrent que le cavalier et sa monture ne faisaient qu'un seul et même être, aussi redoutable que surnaturel. Tout en inspirant une crainte respectueuse à ces peuples, Colomb ne négligeait aucun moyen de captiver leur amitié; il se montrait pour

eux, comme avec ses subordonnés, indulgent, juste et humain. Les recherches faites dans le Cibao justifèrent la déclaration des naturels; ce pays montagneux renfermait d'abondantes mines d'or; et tous ses ruisseaux roulaient des grains de ce métal d'une grosseur remarquable. Les Espagnols se livrèrent enfin à l'espoir d'en posséder un jour au gré de leur envie; et Colomb, pour consacrer leur incrédulité, fit élever, dans cette riche province, un fort qu'il nomma *Saint-Thomas*. Les consolations que fit naître la vue de l'or, venaient à propos pour maintenir les Espagnols, de nouveau révoltés contre leur chef, et cette fois ayant le vicaire apostolique pour l'organe de leurs plaintes séditieuses.

Après avoir établi ses gens dans les différentes parties de l'île, réglé les occupations de chacun, et revêtu de pouvoirs un conseil d'officiers, Colomb partit le 24 avril, avec un vaisseau et deux petites barques, pour reconnaître d'autres pays. Son voyage dura cinq mois, pendant lesquels ils se vit exposé à des dangers inouïs, et en si grand nombre,

qu'il fut atteint d'une fièvre violente, suivie d'une léthargie dans laquelle il perdit la mémoire et le sentiment. Le résultat le plus important de cette expédition fut la découverte de la *Jamaïque*. A son retour dans la ville d'Isabelle, Colomb y trouva son frère Barthélemi, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années. Cet événement, doux pour son cœur, le rendit à la santé. Barthélemi amenait à la colonie, de la part d'Isabelle et de Ferdinand, trois vaisseaux remplis de provisions. Sa présence devint d'une grande importance à Colomb, qui, plus que jamais, avait besoin d'un ami sûr, intelligent et fidèle. La colonie ne présentait alors que désordre et fermentation. Aussitôt après le départ de l'amiral, les Espagnols, secouant toute espèce de subordination, et imitant en cela leurs prédécesseurs, avaient comme eux, par leurs excès, leurs violences et leurs outrages, lassé et excité le courage des insulaires, qui, pleins de rage, s'apprêtaient à leur faire une guerre à outrance et à les chasser définitivement. Déjà même les Espagnols n'osaient plus s'écarter de leurs remparts; quelques-uns

d'entr'eux s'en étant éloignés, avaient été surpris et tués. Les subsistances manquaient ; non-seulement les naturels ne voulaient plus en fournir, mais ils se refusaient même à cultiver la terre, afin de prendre leurs ennemis par la famine. Ils ne craignaient rien pour eux : ils n'étaient épuisés ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit. La sobriété de ces peuples, accoutumés à vivre de peu, entretenait leurs forces et leur santé. Une légère poignée de maïs suffisait à la nourriture d'un Indien, tandis qu'un Espagnol en consommait une quadruple quantité, sans paraître rassasié ; aussi les insulaires regardaient-ils leurs hôtes comme des hommes insatiables qui n'avaient quitté leurs pays que parce qu'ils ne pouvaient y trouver de quoi satisfaire leur voracité. Enfin des maladies particulières à la zone torride exerçaient sur les Européens des ravages, qu'aggravaient encore des excès de tout genre.

Le danger était pressant : Colomb vit se rallier autour de lui ses imprudens subordonnés, toujours soumis quand il s'agissait de réclamer de lui le soin de leur salut.

Colomb regretta d'être obligé d'en venir aux mains avec les Indiens : fatale extrémité qui pouvait exposer le sort de la colonie épuisée. Des hommes nus, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flèches dont la pointe était d'os de poissons, semblaient promettre une victoire assurée à des troupes disciplinées, armées et pourvues de tous les instrumens de destruction connus en Europe. D'un autre côté, les Indiens, par la prodigieuse supériorité du nombre, balançaient l'avantage des armes. Une nation toute entière allait se lever contre une poignée d'hommes. Cependant il était dangereux d'attendre un ennemi trop irrité : Colomb rassembla tout ce qui restait d'Espagnols valides, et risqua la chance d'un combat.

Le corps de troupes qui entra en campagne se composait de deux cents hommes de pied et de vingt chevaux ; plus, vingt grands chiens, défenseurs dont les services seraient au moins déplacés dans nos armées d'Europe, mais qui, dans le Nouveau-Monde, étaient dirigés avec avantage contre des adversaires

nus, timides et privés de tout animal domestique. Les Indiens se mirent sur la défensive. Le seul Guacanahari resta attaché aux Espagnols, et par là, en se disculpant des soupçons élevés contre lui lors du retour de Colomb, il encourut la haine de ses compatriotes. Tous les autres caciques de l'île rassemblèrent leurs forces, qui s'élevèrent à cent mille hommes, et, par une maladresse, suite inévitable de leur ignorance, ils prirent leur position dans la plaine de Véga-Réal, la plus vaste du pays, tandis qu'ils pouvaient attirer l'ennemi dans l'épaisseur de leurs bois ou dans les défilés de leurs montagnes. Colomb profita de leur faute. Aussitôt vaincus qu'attaqués, les insulaires ne purent résister ni au bruit des armes à feu, ni aux charges impétueuses de la cavalerie; ils abandonnèrent le champ de bataille sans opposer de résistance, et les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent encore à leur trouble. Pendant leur tumultueuse retraite on en tua beaucoup, on en fit prisonniers un plus grand nombre; et le reste, plongé dans la cons-

ternation, perdit tout espoir de résister désormais à des hommes qu'ils regardaient comme invincibles.

Le résultat de cette affaire fut l'esclavage des naturels. Colomb imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de quatorze ans. Dans les parties de l'île les plus abondantes en or, les contribuables devaient fournir tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon; dans les autres, ils étaient obligés d'apporter vingt-cinq livres de coton. Cette taxe, la première qui ait été imposée sur les Indiens, a servi de base et d'exemple aux exactions qui l'ont suivie. Colomb en exigea le paiement avec rigueur; mais si, en cela, il s'écarta de la douceur et de l'humanité avec lesquelles il aurait désiré de toujours traiter les malheureux Indiens, on doit convenir qu'il s'y trouvait forcé par les circonstances. Son crédit et sa réputation lui avaient suscité des ennemis puissans et familiers aux intrigues de cour; le P. Boyle, vicaire apostolique, retourné en Espagne depuis quelque temps, et l'archi-

diacre Fonseca, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, n'épargnaient rien pour lui nuire; des rapports désavantageux sur lui même et sur les pays découverts, l'avaient noirci aux yeux de ses souverains. Colomb pensa que le seul moyen de réduire au silence ses nombreux adversaires, et d'engager Isabelle et Ferdinand à continuer l'exécution de ses plans, c'était d'envoyer en Espagne une grande quantité d'or et de coton. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe, dont la perception faillit être funeste à la colonie. Les Indiens, accoutumés à l'oisiveté et à l'indolence, ne purent long-temps supporter un travail assidu; il leur parut le joug le plus cruel. Dans l'excès de leur désespoir, ils prirent la résolution d'affamer leurs oppresseurs, qu'ils n'osaient plus combattre. Ils suspendirent toute culture, arrachèrent les racines prêtes à lever ou déjà sorties de terre, et se retirèrent dans leurs montagnes les plus inaccessibles, laissant à leurs ennemis la plaine dévastée. Mais, sur ces entrefaites, les Espagnols ayant reçu d'Europe des provisions qui les mirent à même

d'attendre les ressources d'une récolte provoquée par leur industrie, les misérables insulaires, réduits aux dernières extrémités dans leurs stériles montagnes, furent les seules victimes de leur imprévoyante conduite; plus d'un tiers périt ou de faim ou de maladie.

Toujours en butte aux cabales et à la calomnie, voyant son pouvoir balancé, ses desseins entravés par des commissaires ignorans et impérieux envoyés pour inspecter la colonie, Colomb remit l'administration de l'île à son frère Barthélemi, avec le titre d'adelantado, ou lieutenant-gouverneur, et entreprit un voyage en Espagne, afin de mettre sa conduite sous les yeux du souverain. Il partit le 10 mars 1496, avec deux cent vingt-cinq Espagnols et trente Indiens, sur deux vaisseaux chargés des productions de la colonie. Fort de sa conscience, il parut à la cour, dans une attitude noble et modeste. Isabelle et Ferdinand, honteux de leur facilité à écouter les discours de la malignité et de l'envie, le reçurent avec les marques d'une si haute considération, que ses ennemis en demeurèrent confus. L'or, les perles, le co-

ton, et d'autres marchandises précieuses que produisit Colomb, achevèrent de réfuter leurs assertions défavorables à la colonie.

Isabelle et Ferdinand s'empressèrent de fournir à Colomb tout ce qui était nécessaire à l'affermissement de leur puissance dans le Nouveau-Monde. On désigna d'abord, pour les colons qui s'embarqueraient, un grand nombre d'agriculteurs et d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter les mines; ensuite, des individus de tous les ordres et de toutes les professions, des femmes même; et l'on fixa leur nombre dans chaque classe, d'après leur utilité et les besoins de la colonie. Ces dispositions arrêtées, on prévint la difficulté de rassembler assez d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avait été funeste à beaucoup de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola tous les malfaiteurs condamnés aux galères, et même à la mort, mesure aussi dangereuse qu'impolitique, adoptée sans contradiction, et qui, en portant la corruption dans une société naissante, ne pouvait manquer de

l'infecter bientôt dans toute sa masse ; et c'est ce qui arriva.

Malgré le zèle des souverains, l'armement projeté éprouva des retardemens causés par la malveillance des ennemis de Colomb, qui ne put se remettre en mer qu'après deux ans de démarches et de sollicitations. Dans l'espoir de rencontrer encore des pays inconnus, il prit une route différente de celles qu'il avait suivies jusqu'alors. Cette tentative lui occasionna de grands dangers balancés par la découverte de l'île très-étendue, qu'il nomma *de la Trinité*, et des îles de *Cubagna* et de *Margarita*, devenues très-importantes par la pêche des perles.

Hispaniola, pendant son absence, avait éprouvé de grands changemens. En conséquence des instructions de son frère, Barthélemi Colomb avait transporté la colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode de l'autre côté de l'île, et jeté les fondemens de *Saint-Domingue*, ville long-temps la plus considérable que les Européens eussent dans le Nouveau-Monde. Barthélemi, digne en tout

de son frère, avait gouverné avec sagesse, réprimé l'oisiveté, et accru les ressources de la colonie. Presque toujours une conduite irréprochable excite les clameurs de l'envie. On l'accusa d'arrogance et de sévérité. Roldan, homme ambitieux et turbulent, revêtu par Colomb de l'administration de la justice, se mit à la tête des rebelles. On en vint aux mains. Les révoltés se saisirent du magasin des vivres; ils tentèrent ensuite de s'emparer du fort de *Saint-Domingue*; mais la vigilance et le courage de Diégo, autre frère de Colomb, firent échouer ce projet. Les mutins, repoussés, se retirèrent dans la province de Xaragua, où ils continuèrent de méconnaître l'autorité de l'adelantado. Une circonstance vint fortifier leur parti. Pendant son séjour prolongé en Espagne, Colomb s'était fait devancer dans la colonie par deux vaisseaux apportant des provisions ainsi que des renforts en hommes tirés des prisons. Roldan intercepta le transport, et n'eut pas de peine à enrôler, sous ses drapeaux séditieux, des coupables échappés à la punition.

Colomb, affligé de ce malheureux état de

la colonie, s'efforça, dès son arrivée, d'y porter du remède. Plein d'effroi à l'idée de voir se prolonger une guerre civile, qui, en affaiblissant les deux parties, encouragerait les insulaires à se réunir pour frapper l'ennemi commun, il préféra les voies de la négociation à celle des armes. Unissant l'intérêt de la politique à l'intérêt de l'humanité, le sage et prudent Colomb parvint à rassembler tous les colons sous la protection d'un gouvernement régulier. Il rendit à Roldan son emploi; il permit à ceux qui le désiraient de retourner en Espagne; il donna aux autres des portions de terre dans les différentes parties de l'île, avec des Indiens pour les cultiver. Par cette dernière disposition, qu'introduisait la répartition des Indiens, il abolit la taxe imposée d'abord sur eux; et les malheureux insulaires, forcés de travailler pour des maîtres, se virent dès-lors, et pour toujours, courbés sous la plus cruelle oppression. On blâma une mesure aussi destructive de la liberté d'un peuple doux et hospitalier; mais il devait paraître à Colomb que la prospérité de sa colonie y était attachée. L'esprit de sé-

dition fut du moins enchainé pour quelque temps.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE.

Des négocians, des armateurs, des aventuriers, vont aussi à la découverte de terres inconnues. — Améric Vespuce ravit à Colomb la gloire de donner son nom au Nouveau-Monde.

LES succès de Colomb excitèrent en Espagne une grande ardeur pour les voyages. Sa renommée et les richesses qu'il s'apprêtait à recueillir, enflammèrent le courage des uns et la cupidité des autres. Des négocians, des armateurs, des aventuriers, qui, pour la plupart, avaient servi sous Colomb, offrirent d'équiper des bâtimens à leurs frais et à leurs risques, pour tenter aussi des découvertes dans le Nouveau-Monde. La cour d'Espagne, qui jusqu'alors avait fait tous les frais des expéditions, sans en retirer des bénéfices

proportionnés, s'empessa d'adopter des propositions qui, à la fois, promettaient des avantages à la nation, ménageaient les finances de l'État, et donnaient de l'extension à l'industrie de ses sujets.

Alonzo d'Ojéda, officier de marine distingué, exécuta la première entreprise de ce genre. Il fit, avec les naturels de différentes îles, un commerce qui lui procura un peu d'or; mais le résultat le plus important de son expédition, fut de reconnaître une grande étendue de côtes au-delà de celles déjà visitées. Il revint en Espagne après avoir ainsi constaté l'existence d'un grand continent annoncé par Colomb. *Améric Vespuce*, gentilhomme florentin, accompagnait Ojéda; c'était un marin habile et savant dans toutes les sciences subsidiaires à la navigation. Améric obtint de ses compagnons la direction principale de toutes les manœuvres et de toutes les opérations. A son retour, il écrivit une relation circonstanciée du voyage, la publia sous son nom, et osa s'y montrer comme ayant le premier découvert le continent du Nouveau-Monde. Son style offrait quelque

agrément : des récits de faits amusans , des observations curieuses sur les habitans , les usages, les productions de ces contrées inconnues, excitèrent une vive curiosité; c'était d'ailleurs la première description qui fut donnée du Nouveau-Monde, et quelque inexacte qu'elle dût être alors, elle ne pouvait manquer d'obtenir un grand succès. Rapidement répandu, lu avec empressement, l'ouvrage d'*Améric Vespuce* attacha le nom de son auteur aux pays que la persévérance et le génie de Colomb avaient seuls fait connaître; et les hommes, par une indifférence coupable, ont laissé se perpétuer une erreur qui ravit à Colomb la noble récompense qui devait être le prix de son courage. L'habitude et le *caprice consacèrent* la prétention hardie d'un heureux imposteur, et, dans la suite, on s'accorda pour donner à tout l'hémisphère le nom d'*Amérique*. Toutefois la vérité, fille du temps, en déplorant une injustice impossible à réparer, conservera à jamais au héros navigateur la gloire immortelle de la découverte du Nouveau-Monde, tandis qu'elle ne montrera dans *Améric Vespuce* qu'un

aventurier qui, à défaut de génie, usa de ruse pour supplanter le nom de son maître.

Les voyages entrepris par des Espagnols, après celui d'Ojéda, n'eurent pour but qu'un commerce lucratif. Mais le roi de Portugal, encouragé par les succès de ses navigateurs dans les Indes orientales, tenta aussi des découvertes dans l'Occident. En 1500 il arma une flotte puissante, dont il donna le commandement à Alvarès Cabral, et celui-ci eut la gloire de découvrir cette belle partie de l'Amérique méridionale, connue depuis sous le nom de Brésil.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE.

Disgrâce de Colomb. — Un envoyé de la cour, Bovadilla, le fait charger de fers et conduire en Espagne. — Isabelle et Ferdinand, honteux du traitement qu'on lui a fait éprouver en leurs noms, s'empressent

de lui rendre la liberté et de proclamer son innocence. — Bovadilla est sur-le-champ destitué et rappelé. — Cependant Colomb sollicite vainement pour rentrer dans ses droits; l'ingratitude est le prix de ses services. — Il cherche à flatter la cupidité de la cour, en lui proposant de s'employer pour son service à de nouvelles découvertes. On accepte. — Colomb part pour son quatrième voyage. — Le mauvais état de ses vaisseaux l'oblige de toucher à Hispaniola. — Le nouveau gouverneur, Ovando, lui en refuse l'entrée. — Détails de son voyage. — Anecdotes de l'éclipse de lune. — Détresse de Colomb. — Il envoie demander des secours à Hispaniola. Conduite abominable d'Ovando à son égard. — Colomb veut terminer son voyage. Le malheur le poursuit. — Il revient en Espagne. — Sa mort.

TANDIS que l'Espagne et le Portugal jetaient les fondemens de leur puissance dans le Nouveau-Monde, l'illustre navigateur qui l'avait découvert ne pouvait jouir des hon-

neurs et de la tranquillité que semblait lui garantir la grandeur de ses services. Colomb se trouvait en butte à tous les obstacles, à tous les dégoûts que s'acharnaient à lui susciter la malveillance de ses subordonnés et la basse jalousie de ses ennemis. L'ingratitude de la cour qu'il servait vint mettre le comble à tant d'amertumes. Assiégés de rapports calomnieux contre le chef de la colonie; Isabelle et Ferdinand finirent par croire qu'une haine si générale devait être l'effet de griefs véritables; le temps avait d'ailleurs affaibli chez eux les premiers sentimens de joie causés par une découverte glorieuse, à la vérité, pour la nation, mais dont les bénéfices étaient encore loin de couvrir les dépenses faites pour y parvenir : les souverains imitaient, dans cette circonstance, les colons, leurs sujets, qui, en frappant du pied la terre du Nouveau-Monde, eussent voulu qu'elle s'offrit à leurs yeux chargée de ces productions précieuses, qui ne pouvaient être que le résultat certain, mais tardif, du travail et de la persévérance. Le roi envoya à Saint-Domingue François de Bo-

vadilla, chevalier de Calatrava, muni de
 pleins-pouvoirs pour rechercher la conduite
 de Colomb. Il était, en outre, autorisé à le
 déplacer et à prendre lui-même le gouverne-
 ment de l'île, s'il trouvait les accusations fon-
 dées. Colomb ne dut pas échapper à la con-
 damnation d'un juge intéressé à le trouver
 coupable. Bovadilla traita, en effet, l'amiral
 comme un criminel. Il prit possession de l'île
 au nom du roi, recueillit contre Colomb des
 dépositions aussi injustes qu'absurdes, s'em-
 para de ses papiers, le fit arrêter, mettre aux
 fers et traîner à bord d'un vaisseau. Le capi-
 taine chargé de le conduire, attendit avec
 impatience le moment où il fut hors de la
 vue de l'île pour offrir à son illustre prison-
 nier de lui ôter ses fers. « Non, s'écria Colomb
 » avec une généreuse indignation; je porte
 » ces fers par l'ordre du roi et de la reine;
 » j'obéirai à ce commandement comme à
 » tous ceux que j'ai reçus d'eux : leur volonté
 » m'a dépouillé de ma liberté; leur volonté
 » seule peut me la rendre. »

Heureusement le voyage fut court. Aussi-
 tôt que Colomb eut débarqué à Cadix, Isa-

belle et Ferdinand lui témoignèrent une vive douleur du traitement qu'on lui avait fait éprouver; ils donnèrent ordre de le mettre sur-le-champ en liberté, et l'invitèrent à venir à la cour, où il parut d'une manière convenable à son rang. L'amiral leur adressa un discours dans lequel il n'eut pas de peine à se disculper de ses injustes accusations. Les souverains affectèrent de proclamer son innocence, moins sans doute par leur amour pour la justice, que par la crainte qu'un événement de cette nature, s'ils paraissaient y prendre trop de part, ne nuisit à leur réputation dans l'esprit des gens de bien. Bovadilla fut aussitôt destitué, et remplacé dans son emploi de gouverneur de l'île, par Nicolas d'Ovando, chevalier d'Alcantara. Mais on ne rendit pas à Colomb les droits et privilèges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts. Cette injustice, suite de misérables préventions indignes de la majesté royale, porta un coup sensible à Colomb, qui ne put dissimuler son ressentiment. Les mêmes mains qui s'étaient empressées de soulager ses blessures, semblaient

se plaire à en prolonger les douleurs. Colomb portait toujours avec lui les fers dont il avait été chargé; il les montrait comme un monument d'ingratitude; il les tenait suspendus dans sa chambre, et à sa mort il voulut qu'on les mit dans son cercueil.

Il sollicita vainement, pendant près de deux ans, pour rentrer dans ses droits. La découverte précieuse des Portugais, et celles moins importantes, mais multipliées, d'aventuriers espagnols, avaient rendu à Ferdinand l'espoir de posséder un jour, dans le Nouveau-Monde, de riches et vastes contrées; et ce fut précisément cet espoir qui nuisit à Colomb; en faisant naître dans l'âme du monarque une sorte de jalousie qui lui fit regarder comme excessives les concessions accordées au grand-amiral; Ferdinand sacrifia la justice et la foi de son traité à son seul intérêt. Toujours amoureux de la gloire, l'illustre navigateur sentit qu'il fallait attaquer l'ingratitude en flattant la cupidité. Il proposa aux souverains de s'employer à de nouvelles découvertes utiles à la monarchie espagnole. On accepta.

Il partit de Séville le 9 mai 1502, pour son quatrième voyage, en se proposant de faire voile directement au continent de l'Amérique. Les vaisseaux qu'on lui avait donnés n'étaient pas susceptibles de supporter une longue route; leur mauvais état l'obligea de toucher à Hispaniola, où il croyait trouver des secours mais, dans une circonstance qui, ordinairement, impose à l'humanité le devoir d'offrir l'hospitalité à un étranger, le nouveau gouverneur de l'île, Ovando, refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devait et la connaissance et la possession. Cette abominable conduite à l'égard d'un homme qui méritait tant d'égards, fut suivie d'un événement dans lequel on put reconnaître l'action immédiate de la providence, qui frappait les pervers d'un juste châtement. Une longue expérience donnait à Colomb de grandes connaissances dans la navigation. Différens signes lui ayant annoncé, comme très-prochaine, une violente tempête, il eut la bonté d'en faire instruire Ovando, qui se disposait à faire partir pour l'Espagne dix-huit vaisseaux chargés de richesses. Le gouverneur méprisa

son conseil. Bientôt un ouragan éclate avec fureur, et l'expédition est engloutie.

Colomb continua sa route vers le continent, dont il reconnut une grande étendue de côtes, depuis le cap *Gracias-à-Dios*, jusqu'au hâvre de *Porto-Bello*, auquel il donna ce nom à cause de sa beauté. Il découvrit aussi quelques îles assez abondantes en or ; mais il eut en général une navigation désastreuse. L'insolence des Espagnols força les naturels à prendre les armes, et souvent ils furent vainqueurs. Battue d'un autre côté par des tempêtes, l'expédition se trouva réduite aux dernières extrémités. Les mutineries et le désespoir des équipages ajoutèrent encore à tant de revers. On se divisa, on en vint aux mains, et Colomb n'obtint un calme apparent, parmi sa petite troupe, qu'en donnant à son frère l'ordre de marcher contre les rebelles, dont quelques chefs furent tués, et d'autres faits prisonniers. Une circonstance de ce malheureux voyage mérite d'être rapportée, parce qu'elle prouve combien l'esprit de Colomb était fécond en ressources. Les insulaires, fatigués d'un sé-

jour trop prolongé des Espagnols, menacèrent leurs hôtes de ne plus leur fournir de vivres. Colomb eut alors recours à un stratagème fort ingénieux. « Ses connaissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y aurait dans peu de temps une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse, il assembla autour de lui les principaux Indiens, et, après leur avoir reproché l'inconstance qui leur faisait retirer leur affection et leurs secours à des hommes qu'ils avaient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étaient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a fait et qui gouverne le monde; que ce grand esprit était offensé du refus qu'on faisait de secourir des hommes qui étaient les objets de sa faveur particulière; qu'il se préparait à punir ce crime avec sévérité; que cette même nuit la lune leur retirerait sa lumière et leur paraîtrait de couleur de sang, signe de la colère divine, et emblème de la vengeance prête à tomber sur eux. » La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence particulière aux nations de l'Amérique, et par d'au-

tres, avec l'étonnement stupide naturel à des peuples barbares. Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degrés, et parut enfin de couleur de sang, tous furent frappés de terreur; ils coururent consternés à leurs habitations, et, revenant aussitôt chargés de vivres, les mirent aux pieds de Colomb, en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit, et d'écarter le malheur qui les menaçait. Colomb se montra touché de leurs prières. L'éclipse se dissipa, la lune reprit son éclat, et dès ce jour non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance; mais les Indiens évitèrent même, avec une attention superstitieuse, de leur donner aucun sujet de plainte.

Colomb, à qui les fureurs de la mer n'avaient laissé que de frêles bâtimens qu'on ne pouvait réparer, envoya demander des secours à Hispaniola. Des canots, faits de troncs d'arbres et achetés aux insulaires, servirent à cette indispensable négociation. Mais la jalousie inhumaine d'Ovando lui fit abandonner, pendant plus d'un an, ses compatriotes, exposés à toutes les espèces de

calamités. Des vaisseaux étant enfin venus les prendre, ils se transportèrent à Saint-Domingue. Le gouverneur, dont la bassesse égalait l'insolence, reçut l'amiral avec de grandes marques de respect et de distinction; en même temps il encourageait et protégeait visiblement ses ennemis les plus déclarés. Colomb eut horreur de tant de perfidie, et s'empressa de quitter un pays où sa sûreté se trouvait compromise. Il se remit en mer avec ses parens, ses domestiques et les gens qui lui étaient restés fidèles. Le malheur continua de s'attacher à ses pas : pendant son voyage, qui fut de sept cents lieues, il faillit deux fois être englouti par des tempêtes. Enfin, dans le mois de décembre 1504, il débarqua au port de San-Lucar, et de là se rendit à Séville, où se trouvait la cour.

La mort d'Isabelle lui avait enlevé sa plus puissante protectrice. Ferdinand le reçut avec une froide politesse, et poussa même l'ingratitude jusqu'à le déposséder de sa dignité d'amiral, en lui donnant l'espérance d'un noble dédommagement. Ce fut en vain que Colomb réclama la promesse royale; en

s'engageant, le monarque avait sans doute compté que la mort le délivrerait du solliciteur importun. En effet, Colomb, abreuvé de chagrin, épuisé de fatigues et chargé d'infirmités, finit ses jours le 20 mai 1506. Il était dans la cinquante-neuvième année de son âge. Son corps fut transporté de Valladolid à Séville, où Ferdinand le fit enterrer avec une grande pompe : honneurs mérités, mais tardifs, et qui ne disculpent pas le monarque d'avoir si mal reconnu les services de son illustre sujet.

Colomb étant regardé comme le seul navigateur à qui l'on doive la connaissance du Nouveau-Monde, nous avons cru devoir rapporter les principaux faits qui le concernent. La découverte de l'Amérique se termine en quelque sorte avec sa vie; car les voyageurs qui depuis ont reconnu et visité de nouvelles contrées dans cet autre hémisphère, ont été guidés par lui. Désormais nous nous occupons moins des voyageurs que de leurs découvertes.

AMÉRIC VESPUCE.

AMÉRIC VESPUCE était de Florence, où il naquit en 1451. Son goût pour les voyages maritimes se développa de bonne heure; dès qu'il eut appris que Christophe Colomb avait découvert le Nouveau-Monde, il brûla du désir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux avec lesquels il partit de Cadix en 1497. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-Ferme, jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne dix-huit mois après. Laisant à Christophe Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles de l'Amérique, il prétendit avoir, le premier, découvert le continent. Depuis il donna une relation de ce qu'il avait vu dans ses voyages, qui fit une telle impression, qu'on n'appela plus, que de son nom, les terres nouvellement découvertes. Un an après ce premier voyage, Vespuce en fit un second avec six vaisseaux, et pénétra au-delà des îles Antilles, sur les côtes de la Guiane

et de Venezuela. Il revint en 1500 à Cadix, rapportant des pierreries et beaucoup d'autres choses précieuses. Les Espagnols lui ayant montré très-peu de reconnaissance de toutes ses découvertes, il se mit au service d'Emmanuel, roi de Portugal, qui lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un nouveau voyage dans les Indes. Vespuce reconnu, cette fois, la plus grande partie des côtes du Brésil jusqu'au delà de la rivière de la Plata. Étant revenu à Lisbonne en 1502, après deux ans de navigation, il obtint d'Emmanuel six vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes. Il pénétra jusqu'à la rivière de Curalado, et revint en Portugal en 1504. Cet illustre navigateur mourut à Tercère en 1514, après avoir donné son nom à la moitié du globe. Quelle que soit l'injustice qui lui ait attribué une gloire qui était due au grand Colomb, l'on ne peut nier que l'importance de ses découvertes ne lui ait mérité une place très-honorable parmi les plus célèbres navigateurs.



SÉBASTIEN CABOT.

IL était de Venise. Il conçut le projet de tenter le passage aux Indes par la mer du Nord. Ses tentatives n'ayant pas réussi, il quitta le service de l'Angleterre, après la mort de Henri VIII, sous le pavillon duquel il avait tenté cette découverte, et passa en Espagne, où Charles-Quint l'accueillit; le nomma capitaine-général, et l'envoya en Amérique; avec cinq vaisseaux, pour visiter les terres arrosées par le Paraguay. Cabot alla effectivement au Paraguay, y bâtit un fort et demanda à Charles - Quint des secours avec lesquels il pût entreprendre de soumettre ces vastes contrées. N'ayant rien obtenu, il se dégoûta de l'Espagne, et revint au service de l'Angleterre. Il n'avait point abandonné son premier projet de passer aux Indes par le nord. Les tentatives avaient été faites, jusqu'alors, par le nord-ouest: Cabot voulut essayer s'il serait plus heureux par le nord-est. Il parvint jusqu'au soixante-

dixième degré de latitude ; mais il n'osa pas aller plus loin. L'année d'après il côtoya la Laponie. On ne sait ce que devint depuis cet habile navigateur.



CABRAL.

LORSQUE le célèbre Vasco de Gama eut découvert la nouvelle route des Indes Orientales par le cap de Bonne-Espérance, Emmanuel, roi de Portugal, mit tous ses soins à équiper des flottes nombreuses, qu'il envoya successivement former des établissemens dans cette intéressante partie de l'Asie.

La première flotte, composée de treize vaisseaux, partit sous le commandement de Pierre-Alvarès Cabral, l'an 1500 de notre ère. Voulant éviter les côtes d'Afrique et les calmes qui sont fréquens dans ces parages, Cabral prit tellement le large, que, battu par la tempête, il fut forcé de dériver vers l'occident. Bientôt, à sa grande surprise, il découvrit à l'ouest une terre inconnue, sous le dixième degré au-delà de la ligne : c'était

le Brésil. Il mouilla dans un beau havre, auquel il donna le nom de *Porto Seguro*. Étant descendu sur le rivage, il arbora une croix sur un grand arbre touffu, et en fit exécuter une en pierre sur le rivage même. C'est de là que cette contrée prit le nom de *Santa Cruz* ; mais le nom de Brésil a prévalu, du beau bois de teinture que fournit cette terre, et que les Portugais appelaient *Brazas* (Braise), de son beau rouge de feu ardent. Cabral quitta cette côte pour se diriger vers le cap de Bonne-Espérance, après avoir envoyé Gaspard de Lemos, un de ses capitaines, pour porter à Emmanuel la nouvelle de sa découverte. Ainsi fut découvert le Brésil, un des pays les plus vastes et les plus riches du Nouveau-Monde.



CORTEZ, PIZARRE.

CES deux conquérans de deux puissans empires, l'un du Mexique, l'autre du Pérou, doivent être regardés comme deux des hommes les plus extraordinaires de l'histoire moderne. Le récit de leurs expéditions se

rattache tellement à l'histoire des pays qu'ils ont conquis, qu'on ne le pourrait placer ici que pour le répéter lorsqu'on en sera à la description de ces contrées intéressantes autant qu'infortunées. Nous renvoyons le lecteur aux articles *Mexique et Pérou*.



CARTIER.

JACQUES CARTIER, de Saint-Malo, découvrit, en 1554, une grande partie du Canada. Il fit son voyage sous les auspices de François I.^{er}, qui disait plaisamment: *Quoi! le roi d'Espagne et celui de Portugal partagent, tranquillement entr'eux, le Nouveau-monde sans m'en faire part! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue l'Amérique!* Cartier fit plus que découvrir le Canada, il visita tout le pays avec beaucoup de soin, et laissa une description exacte des îles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivières, des caps qu'il reconnut. Nos marins se servent encore aujourd'hui de la plupart

des noms qu'il donna à ces différens endroits.

~~~~~

### DAVIS.

JEAN DAVIS était Anglais. Il parcourut, en 1585, l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes Orientales. Mais son entreprise n'eut aucun succès. Il découvrit seulement le détroit qui porte son nom.

~~~~~

HUDSON.

HUDSON était un pilote anglais. Ses compatriotes ont donné son nom à une baie et à un détroit qui sont au nord du Canada, pour prouver qu'ils ont, les premiers, découvert et possédé ce pays - là. Mais il est certain que si Hudson a été, en 1610, dans le nord du Canada, et a donné son nom au détroit, il n'y a fait aucun établissement, n'a point été dans la baie, et n'a laissé aucune

marque de prise de possession. Les Français sont les premiers qui en aient pris possession en 1656.



COOK.

JACQUES COOK, le plus hardi peut-être et le plus habile des navigateurs, s'éleva de simple mousse jusqu'au grade de capitaine de vaisseau. Il était né en 1725, et avait commencé par servir dans les mines de charbon. Il partit, pour son premier voyage autour du monde, en 1768. Il fit un second voyage en 1772, et pénétra jusqu'au soixante-onzième degré de latitude méridionale, où il ne put être arrêté que par des montagnes de glace qui l'empêchèrent de passer plus avant. Son dernier voyage fut en 1776. Il pénétra presque jusqu'au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; mais de nouvelles barrières de glace l'obligèrent de diriger sa course d'un autre côté. Il fut massacré dans l'île d'Owhyhe, une des Sandwich, par les sauvages, l'an 1780, étant âgé de cinquante-cinq ans. Jamais,

peut-être, aucune science n'a été portée aussi loin, par les travaux d'un seul homme, que l'a été la géographie, par ceux du capitaine Cook. Il a découvert les îles de la Société, toutes les côtes orientales de la Nouvelle Hollande, et a reconnu, le premier, que la Nouvelle-Zélande était une réunion de deux îles séparées par un détroit. C'est lui qui a résolu le problème du continent méridional, et qui a prouvé l'impossibilité de son existence. Il a découvert encore la Nouvelle-Calédonie, l'île de Géorgie et les îles Sandwick, et tout ce qui nous était resté inconnu sur la côte occidentale de l'Amérique, depuis le quarante-troisième degré jusqu'au soixante-dixième degré de latitude nord, dans une étendue de plus de douze cents lieues. Enfin le capitaine Cook a presque complété l'hydrographie du globe habitable.

PLUSIEURS autres voyageurs estimables nous ont donné des notions intéressantes sur l'Amérique. On peut voir ici les portraits de *Corté Réal*, de *Ponce* et de *Vancouver*, qui tiennent parmi eux un rang honorable.

TABLEAU DE L'AMÉRIQUE.

CETTE vaste partie du monde, aussi grande (1) à elle seule que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, fut découverte en 1493, par Christophe Colomb, l'un des plus grands hommes de l'histoire moderne. La mer Glaciale la borne au nord; elle a, au nord-est, la baie de Baffin et le Groëland; à l'est, la mer Atlantique; au sud, le détroit de Magellan, et à l'ouest le grand Océan ou mer du Sud, qu'on appelle encore mer Pacifique: le détroit de Behring la sépare au nord-ouest du continent asiatique.

L'Amérique se divise en Amérique septentrionale et en Amérique méridionale. Le point qui les sépare l'une de l'autre est marqué par l'isthme de Panama ou de Darien,

(1) Son étendue est de 300 lieues du midi au septentrion.

qui n'a guère que vingt lieues de largeur. L'Amérique, prise dans toute sa longueur, du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le cap Glacé jusqu'à l'extrémité de la Terre-de-Feu, est de plus de trois mille lieues. Sa largeur est fort inégale.

L'Amérique a pris le nom d'Améric Vespuce, Florentin, qui donna, le premier, une relation sur cette contrée nouvellement découverte. Ainsi une cause purement fortuite priva le grand Colomb d'un honneur qui lui appartenait à tant de titres; et, ce qui doit faire gémir tous les amis de l'humanité, c'est que cette injustice fut la moindre de celles que cet homme illustre eut à reprocher à l'ingratitude de son siècle.

L'Amérique n'est pas peuplée à proportion de son étendue. De vastes forêts, des marais immenses, de longues chaînes de montagnes occupent une grande partie de l'intérieur des terres. Les anciens habitans n'ont jamais passé le nombre de quatre millions. On croit qu'elle peut avoir aujourd'hui de vingt-cinq à trente millions d'âmes. Quelques auteurs en ont porté la population à cent-cinquante

millions ; mais ce calcul est évidemment exagéré.

Quelques voyageurs, ou menteurs ou romanesques, nous avaient représenté l'Amérique comme peuplée, en beaucoup d'endroits, par des hommes d'une forme extraordinaire. Dans leurs relations, les hommes nouvellement découverts n'étaient guère que des monstres : toutes les bizarres imaginations de l'antique poésie se trouvaient réalisées dans leurs peintures ; et les titans, les satyres et les sirènes semblaient n'avoir disparu de la terre poétique de leur ancienne patrie, que pour aller perpétuer plus aisément leur race dans les déserts sauvages d'un monde inconnu.

Ce qui est bien certain aujourd'hui, c'est que l'Amérique ne renferme ni pigmées, ni cyclopes ; qu'on n'y a point trouvé de peuples de géans, encore moins des hommes sans têtes, dont la bouche et les yeux fussent placés à la poitrine. Il existe seulement, vers l'isthme de Panama, quelques *albinos* ; mais personne n'ignore aujourd'hui que les *albinos* ne forment point une race particulière d'hommes, et que ce ne sont que des êtres

malheureux, dont quelque cause, purement accidentelle, a fait dégénérer la constitution.

Les variétés les plus remarquables de l'espèce humaine en Amérique nous sont offertes par les *Esquimaux* et les *Patagons*. Les premiers, qui habitent tout-à-fait au septentrion, vers la Labrador, ont la tête d'une grosseur démesurée, et les pieds d'une petitesse également disproportionnée : ils sont, avec cela, d'une petite taille. Ces difformités, jointes à leur excessive misère, ne les ont pas empêchés de se donner, eux-mêmes, le nom de *keralit*, qui veut dire *homme*, comme s'ils étaient les hommes par excellence : voilà qui peint la nature. Sauvages ou civilisés, une sottise vanité fait également la plus grande partie de notre être.

Les *Patagons* habitent les terres méridionales de l'Amérique. Des voyageurs estimables ont varié dans les descriptions qu'ils nous ont données de ces sauvages. Selon les compagnons de Magellan, ce sont des hommes de sept pieds, d'une force prodigieuse. Le commodore Byron leur en donne huit, et il ne parle que de ceux qui sont d'une taille

ordinaire. Mais le capitaine Wallis, qui les a mesurés, leur a trouvé seulement six pieds, et quelquefois six pieds sept pouces. Si, comme on n'en peut guère douter, ce récit est exact, les Patagons peuvent passer pour un peuple de géants, que sa force, proportionnée à sa taille, doit rendre très-redoutable.

Cependant la constitution physique des Américains diffère de la nôtre en des points très-essentiels. Ils ont le teint de couleur de cuivre; leurs cheveux sont noirs, longs et grossiers. Ils ont, en général, la taille assez haute, et les membres bien proportionnés; leurs traits ont de la régularité; leur visage est uni et sans barbe. L'Américain, d'une agilité étonnante, manque de vigueur et de force, surtout dans les climats où la nature complaisante, lui offrant une subsistance aisée, lui ôte l'occasion du travail et de l'exercice. La petite quantité de nourriture qui suffit aux Américains, ainsi que le peu de penchant qu'ils montrent aux plaisirs de l'amour, a fait croire qu'il y avait dans leur organisation quelque cause naturelle de faiblesse.

Les peuples sauvages du Nouveau-Monde jouissent en général d'une santé robuste : ils ne sont sujets à aucune des maladies qui naissent, chez les peuples civilisés, des excès du luxe ou de la mollesse. Presque toutes leurs maladies sont produites par les suites funestes de la famine, ou par celles de l'abondance, lorsqu'elle succède trop subitement à la disette. L'Américain mange alors avec une voracité excessive, et périt victime des mêmes secours que la nature lui présentait pour le soulager.

La consommation, les paralysies, les pleurésies sont aussi des maladies auxquelles les Indiens sont très-sujets. La durée de leur vie est surtout diminuée par un mal qui a pris naissance au milieu d'eux, et que le ciel, toujours juste, a permis qu'ils aient communiqué aux Européens, pour venger, sans doute, ces malheureux peuples de tous les tourmens auxquels les ont livrés l'avarice et la férocité de leurs oppresseurs.

Les facultés intellectuelles des sauvages de l'Amérique sont très-bornées. Les peuplades du Canada, plus intelligentes et plus civi-

lisées que celles qui sont plus au midi, ne pouvaient pas compter au-delà de mille. Les tribus errantes des déserts de l'Amérique méridionale n'allaient pas plus loin que le nombre trois, et n'avaient pas de mot dans leur langue pour exprimer un nombre plus élevé. Quelques-unes cependant comptaient jusqu'à dix, et quand quelque sauvage voulait exprimer une quantité supérieure, il disait qu'il était impossible d'en donner une idée, ou il montrait ses cheveux pour signifier que leur nombre ne l'emportait pas sur celui de la chose dont il voulait parler.

L'intelligence des sauvages de l'Amérique ne s'exerce absolument que sur les objets qui les environnent ; leur pensée ne va jamais au-delà : aussi n'ont-ils aucun terme pour exprimer une idée abstraite. Jamais on ne leur a pu faire concevoir ce que c'est qu'un esprit. Ceux d'entr'eux qui distinguent l'âme du corps ne se la représentent elle-même que comme un corps d'une matière peut-être un peu plus déliée que celui dans lequel elle repose ici-bas. L'inaptitude de ces peuples est telle, que bien que l'expérience leur ait mon-

tré la nécessité de former des provisions pour les saisons où leur climat leur refuse les ressources accoutumées, ils ne les proportionnent jamais à leurs besoins, et finissent souvent par devenir la proie des horreurs de la famine.

Un des traits les plus distinctifs du caractère des Américains, c'est leur excessive indolence. Lorsqu'un sauvage n'est pas forcé, par le plus impérieux de tous les besoins, d'aller à la chasse ou à la pêche, il passe tous ses momens dans l'oisiveté la plus stupide. Il n'est pas rare qu'un sauvage dorme vingt-quatre heures de suite; lorsqu'il ne dort pas, il reste, pendant des jours entiers, assis à la porte de sa hutte, dans une immobilité parfaite. C'est surtout alors que les traits de l'Américain sont inanimés, son regard stupide, sa physionomie morte : il ne change pas de posture; il craint même de lever les yeux, ou de prononcer une seule parole. Un grand nombre de sauvages aiment mieux supporter toutes les injures de l'air, que de se bâtir des huttes pour y passer commodément la nuit; et, pour ceux qui ont coutume de s'abriter, leur in-

souciance est telle, qu'au moment où ils se lèvent, pour jouir des plaisirs que leur promet la journée, ils vendent pour une bagatelle le hamac dans lequel ils ont couché, sans songer seulement que ce hamac, au retour de la nuit, leur sera aussi nécessaire que la veille.

Le mariage est connu des Américains ; mais le peu de règles auxquelles il est sujet varie selon le climat et le caractère particulier des peuples. Chez les tribus qui habitent une terre ingrate et stérile, chaque Indien ne prend ordinairement qu'une femme. Dans les pays plus favorisés de la nature, la polygamie est commune. Lorsqu'un Américain veut se marier, il obtient son épouse par des présens qu'il fait au père, ou bien en lui engageant ses services pour un certain temps.

Aussi les femmes, chez ces sauvages, sont-elles considérées comme des propriétés acquises, et traitées avec toute la rigueur qu'on emploie d'ordinaire contre les esclaves. La légèreté naturelle aux Américains, et leur esprit d'indépendance qui ne saurait se plier à la moindre contrainte, leur font souvent rompre le mariage pour les causes les plus

légères. Chez quelques tribus cependant le mariage est indissoluble. Au reste, le plus grand nombre des Américains regardent les femmes comme des êtres d'une espèce inférieure à la leur. Dans plusieurs tribus, elles sont considérées et exactement traitées comme des bêtes de somme. La femme n'approche jamais de son mari, sans donner toutes les démonstrations d'un profond respect; elle n'oserait manger en sa présence. Outre les soins du ménage dont elles sont chargées, ce sont elles qui, dans les expéditions de chasse et les voyages, portent les provisions et tout l'attirail des hommes; et ceux-ci marchent commodément à leur côté sans donner la plus légère marque d'intérêt à leurs souffrances.

Ce malheureux état des femmes a sans doute influé sur la population des contrées américaines. Les nombreux travaux auxquels les femmes sont assujéties, surtout parmi les tribus errantes qui ne vivent que de leur chasse, ne leur laissent pas le loisir de consacrer leurs soins à plusieurs enfans; aussi attendent-elles, pour en avoir un second, que le premier ait acquis assez de force pour

n'être plus , en quelque sorte , à la charge de sa mère. Cela est cause que les femmes arrivent à un âge avancé avant qu'elles aient pu élever plus de deux ou trois enfans. Lorsque deux enfans naissent en même temps à une femme, la difficulté de les élever à-la-fois fait ordinairement que l'un des deux est abandonné. Si la mère vient à mourir dans le temps qu'elle élève son enfant , on enterre celui-ci avec elle , dans l'impuissance où l'on se voit de le nourrir ; et si quelqu'une de ces disettes , qui sont si fréquentes chez les sauvages , vient à se faire sentir avec plus de rigueur qu'à l'ordinaire , les pères se font peu de scrupule de délaisser ou même de tuer leurs enfans , qui deviennent ainsi victimes de la stupide indolence , encore plus que de la cruauté de ces sauvages.

Cependant les Américains aiment tendrement leurs enfans. Tant que la faiblesse de ces innocentes créatures exige des secours , les pères sentent fortement l'instinct de la nature ; mais aussitôt qu'ils sont parvenus à l'âge où ils peuvent subvenir à leurs propres besoins , on leur laisse une entière liberté ; on

ne leur donne presque jamais de conseils; on ne les gronde et on ne les châtie point; ils sont enfin maîtres absolus de leurs propres actions. Dans une cabane américaine, le père, la mère et les enfans vivent ensemble comme des individus que le hasard aurait rassemblés. Impatient de toute gêne, le jeune Américain n'a souvent aucune reconnaissance pour ses parens. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris et de cruauté, que tous ceux qui en ont été témoins, en ont été pénétrés d'horreur. Lorsqu'un Américain se voit accablé d'années et d'infirmités, et qu'il sent qu'il ne peut plus pourvoir lui-même à sa subsistance, il se place de bonne grâce dans son tombeau; et c'est des mains de ses enfans, ou de ses plus proches parens, qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des misères de la vie.

Il est difficile de concevoir l'homme dans un état plus sauvage que celui où l'on a trouvé les peuples du midi de l'Amérique. Les sauvages du Brésil et du Paraguay n'avaient l'idée d'aucune espèce de culture. Ils ne savaient ni semer ni planter. Ils se nour-

rissent des racines que la terre produit d'elle-même, ainsi que de lézards et de reptiles ; le reste du temps ils vivent de leur pêche. Quant à ceux qui vivent éloignés de la mer et des grandes rivières, toutes leurs ressources sont dans les produits de leur chasse. Cet exercice, qui exige beaucoup de force et d'adresse, est considéré comme aussi honorable qu'il est nécessaire. Un chasseur hardi, courageux, est placé par l'opinion à côté du guerrier le plus distingué. Quand les Américains ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle, et ils deviennent actifs, constans et infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer ; toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent beaucoup d'invention, et leurs sens ont acquis un degré de délicatesse qu'on a peine à concevoir. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs flèches ne manquent leur but ; et lorsqu'ils lui tendent des pièges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'est permis aux jeunes gens de se marier que

lorsqu'ils ont fait preuve de leur habileté à la chasse. Ils trempent souvent dans du poison les flèches dont ils se servent, et la plus légère blessure faite par ces traits empoisonnés est toujours mortelle.

L'agriculture, chez les peuples américains qui la connaissent, n'est ni étendue, ni pénible. Ils bornent toute leur industrie à élever quelques végétaux, qui, dans un sol riche et sous un climat chaud, parviennent aisément à la maturité. Deux causes de l'imperfection de cet art important, chez les peuples de l'Amérique, sont la privation où ils étaient d'animaux domestiques, et de toute espèce de métal, à l'exception de l'or. Cette dernière circonstance non - seulement rendait leur agriculture très-imparfaite, mais restreignait encore leur industrie dans toutes leurs autres opérations.

Les sauvages de l'Amérique sont partagés en petites communautés indépendantes, qui souvent ne sont composées que de deux ou trois cents personnes, et qui néanmoins occupent quelquefois des pays plus considérables que certains royaumes d'Europe. Dans

les grands dangers et dans les affaires importantes, les sauvages consultent les vieillards; car il n'y a chez eux d'autre prééminence que celle qui résulte des qualités personnelles. Lorsqu'ils entrent en campagne, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse et la conduit au combat. De même à la chasse, c'est le chasseur le plus habile qui conduit l'expédition; mais dans les temps de paix et de repos, l'on ne reconnaît plus aucune espèce de prééminence, et chacun est le maître absolu de toutes ses actions.

Il n'y a, parmi les sauvages de l'Amérique, aucune forme de gouvernement. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de ne pas le faire. Personne n'y est établi pour rendre la justice. Le droit de se venger appartient à tous les particuliers. Lorsqu'il y a eu quelque violence, ou du sang répandu, c'est aux parens et aux amis à venger l'offensé ou la victime, et à recevoir la réparation offerte par le coupable. ◀

Quoique les Américains soient jaloux de conserver le territoire qu'ils occupent, et d'en défendre l'entrée à d'autres peuplades, qui souvent s'y répandent pour tuer le gibier, cependant l'intérêt n'est pas ordinairement la cause des guerres fréquentes qu'ils se font les uns aux autres. La source de ces hostilités est dans cette soif de la vengeance dont ils brûlent sans cesse, et que chez eux rien ne peut éteindre. Le désir de se venger est le premier et presque l'unique principe qu'un sauvage songe à inculquer dans l'âme de ses enfans. Ce sentiment, dans un Américain, ressemble plus à la fureur d'instinct des animaux, qu'à une passion humaine. Il l'exerce même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent dans un transport de colère, et s'efforce de la briser. A l'égard de ses ennemis, sa vengeance ne connaît aucune borne : il ne sait ni pardonner, ni épargner.

Lorsqu'un chef se propose de faire une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'il tire les motifs les plus puissans pour engager les guerriers à

le suivre. « Les os de nos compatriotes, dit-
 » il, sont encore exposés sur la terre; leurs
 » esprits crient contre nous, il faut les
 » apaiser. Allons, et mangeons ceux qui les
 » ont massacrés. »

Il est peu de peuplades américaines qui soient exercées à se battre de pied ferme; ils ne livrent presque jamais de bataille. Leur système de guerre est de surprendre l'ennemi, de brûler des villages et de faire des prisonniers, sur qui ils puissent exercer leur vengeance. Ils partent de leurs habitations, chaque Américain portant sur lui, pour tout bagage, outre ses armes, une natte et un petit sac de maïs. Quand ils sont encore à une certaine distance du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois, et vivent de leur chasse. Ils ne se rassemblent que lorsqu'ils sont sur le point d'arriver aux limites de la tribu qu'ils ont dessein d'attaquer. Du reste, ils mettent souvent si peu de précaution dans leur marche, qu'il n'est pas rare qu'ils soient surpris par l'ennemi, et massacrés pendant leur sommeil. Il est à remarquer qu'un chef qui, par défaut de prudence, a occasionné la mort

d'un grand nombre de ses guerriers, reste déshonoré lors même qu'il a remporté la victoire. Il n'est pas étonnant que des peuples, si peu nombreux, attachent un grand prix à la vie même d'un seul homme; cependant il existe dans le midi de l'Amérique, et surtout dans le Brésil, des tribus assez considérables pour entrer en campagne avec des corps de troupes nombreux, et livrer des batailles en règle. Nous ne parlons pas des puissans empires du Mexique et du Pérou, dont les peuples ne doivent pas être proprement considérés comme des sauvages.

Les Américains essentiellement guerriers par leur position, ne sont élevés que pour les armes. On leur inspire le courage, et surtout la constance qui peut leur être si nécessaire, dans le cas où le sort de la guerre les ferait tomber entre les mains de leurs ennemis. On voit souvent chez les sauvages un jeune garçon et une jeune fille entrelacer leurs bras nus, et placer au milieu un charbon, pour essayer quel sera celui qui le secouera le premier. Lorsqu'un jeune homme est admis dans la classe des guerriers, ou lorsqu'un

guerrier est élevé à la dignité de chef, on le soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de courage. On lui demande moins de se montrer en état d'attaquer, que capable de souffrir. La plupart de ces épreuves sont telles, qu'on ne conçoit pas comment ils peuvent résister même à la plus faible, et d'autant plus qu'il ne faudrait qu'un soupir, qu'un gémissement, un seul mouvement involontaire, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne.

Pour se donner un air plus imposant et plus redoutable à leurs ennemis, les Américains ont adopté une foule d'usages plus bizarres les uns que les autres. Chez la plus grande partie des tribus sauvages, à peine un enfant est-il né, que ses parens lui aplatissent la couronne de la tête, en comprimant les os du crâne, qui sont encore mous et flexibles. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres une forme carrée; ils dessinent sur leur peau une multitude de figures diverses. Ils attachent des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leur nez et à leurs joues. Comme

la plupart des peuples méridionaux n'ont point de vêtemens, ils oignent leurs corps, soit avec la graisse des animaux, soit avec des gommes visqueuses auxquelles ils mêlent différentes couleurs. Cette composition forme un vernis impénétrable, qui défend leur peau des chaleurs pénétrantes du soleil, en même temps que son odeur éloigne ces essaims innombrables d'insectes qui, dans des climats aussi chauds, abondent dans les bois et dans les marécages, et tourmentent cruellement les hommes et les animaux auxquels ils peuvent s'attacher.

Les armes des sauvages d'Amérique sont la massue, les pieux durcis au feu, la lance, dont ils arment les pointes d'un caillou ou d'un os de quelque animal; l'arc, les flèches et la fronde, dont ils se servent avec une dextérité singulière.

Les Indiens ont quelquefois poussé l'industrie plus loin qu'il ne semble qu'on devrait l'attendre d'eux. Ceux du midi avaient trouvé le secret de faire des vases de terre capables de supporter le feu. Les Américains septentrionaux ne se servaient que d'un morceau

de bois dur creusé en forme de marmite. Ils le remplissaient d'eau, qu'ils faisaient bouillir en y jetant des pierres rougies au feu.

Mais leurs canots sont les chefs-d'œuvres de leur industrie. Les Esquimaux en construisent avec des os de baleine, et s'abandonnent dessus sans crainte au milieu des abîmes d'un océan orageux. Les naturels du Canada en font d'écorces d'arbres, si légers, que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent leur navigation dans leurs lacs ou leurs rivières. Les pirogues ou bateaux de guerre des Indiens sont assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes.

Il est assez difficile de se faire une juste idée de la religion des sauvages de l'Amérique. Quelques-uns nous les ont représentés comme vivant dans une ignorance absolue de la Divinité, errant dans les forêts abandonnées au seul instinct de la brute, et incapables de distinguer, en eux, cette auguste image de la Divinité destinée à une vie éternelle. D'autres ont cru, au contraire, trouver parmi eux les idées primitives de la religion

naturelle, la connaissance de Dieu, de l'âme ; de l'immortalité. Nous pensons qu'il faut faire ici de grandes distinctions. Il est évident qu'un certain nombre de ces peuples grossiers ne le sont pas au point de vivre dénués de toute espèce d'idées religieuses ; mais il ne paraît malheureusement que trop vrai qu'un grand nombre d'autres ne se sont pas élevés dans ces matières au-dessus de l'intelligence des singes et des castors.

Une chose qui est commune à tous les peuples de l'Amérique, c'est l'ignorance d'un être immatériel, et non-seulement l'ignorance, mais encore l'incapacité absolue de le concevoir aussi bien que tout ce qui est esprit. Leurs Dieux ne sont pour eux que des êtres puissans à forme humaine. Excepté les Natchez, peut-être, il n'y avait pas en Amérique un seul peuple qui eût un culte. Un grand nombre avaient des *manitous* ou *okis*, qui n'étaient que des espèces d'amulettes ou de charmes, auxquels ils attribuaient la vertu de prévenir tout fâcheux événement. Du reste, ils sont tous excessivement superstitieux, et ont des cérémonies et des pratiques auxquelles

ils ont recours avec une puérole crédulité.

Ceux des peuples Indiens qui croient à l'immortalité de l'âme se représentent dans l'autre monde un pays délicieux, où règne un printemps éternel; un pays où les forêts abondent en gibier et les rivières en poisson, et où ils jouiront, sans travail et sans peine, de tous les biens de la vie. Les premiers rangs, dans cette terre de délices, sont réservés aux guerriers les plus vaillans et aux chasseurs les plus habiles, à ceux qui ont tué et mangé un plus grand nombre de leurs ennemis. Les Américains se figurent que celui qui meurt va recommencer sa carrière dans le monde où il est allé, et ils ne veulent pas qu'il y entre sans défense et sans provisions. En conséquence, ils enterrent avec lui son arc, ses flèches, sa lance et sa massue. Ils déposent dans son tombeau des peaux ou des étoffes propres à le vêtir, ainsi que du blé d'Inde, du gibier et des ustensiles domestiques. Dans quelques contrées, lorsqu'un chef venait à mourir, on mettait à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris et de ses esclaves, qu'on enterrait avec lui, afin qu'il pût

paraître dans l'autre monde avec la même dignité qu'il avait paru dans celui-ci. Ces usages ayant été trouvés établis généralement chez tous les sauvages de l'Amérique, on pourrait croire que le dogme de l'immortalité de l'âme est aussi connu de tous, même de ceux qu'on en avait cru d'abord les plus éloignés.

Ce sont des magiciens qui exercent chez les sauvages l'art de la médecine; les enchantemens, la sorcellerie et diverses cérémonies absurdes, sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes du mal. Ils prédisent hardiment quel sera le sort de leurs malades; car ils se vantent de connaître le passé et de prédire l'avenir. Ces magiciens sont nommés *Alexis Pieyes*, *Autmoins*, etc.

Les Américains, lorsqu'ils ne sont pas à la guerre ou à la chasse, vivent, comme nous l'avons dit, dans la plus brutale oisiveté. Il n'y a que la danse pour laquelle ils sortent volontiers de cet état de langueur et d'inertie. Cet exercice, pour lequel ils ont un goût violent, ne doit pas être considéré chez eux comme un amusement. C'est une occupation

sérieuse et importante qui se mêle à toutes sortes de circonstances de leur vie civile et privée. Lorsque deux peuplades ont une entrevue, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle, et présentent le *calumet* ou emblème de paix. Ceux de l'autre peuplade le reçoivent avec la même cérémonie. Soit qu'ils veuillent déclarer la guerre, soit qu'ils veuillent implorer leurs dieux, soit qu'ils se réjouissent de la naissance d'un fils, soit qu'ils pleurent la mort d'une personne qui leur est chère, ils ont des danses appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade on ordonne une danse, comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé, et s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier se met à sa place, comme si la vertu de sa propre activité pouvait se transmettre à son malade. Toutes les danses des Américains sont les images de quelque action. La danse de guerre, la plus frappante de toutes, est la représentation d'une expédition de guerre complète, dont toutes les circonstances sont retracées

avec une vérité effrayante. La musique, qui règle les mouvemens de la danse des sauvages, est d'une extrême simplicité et fatigue par sa plate monotonie.

Une chose qui ne paraîtra pas peu singulière, c'est que la réunion des deux sexes n'a jamais lieu dans les divertissemens. Les femmes, en général, ne dansent pas avec les hommes; et s'il arrive quelquefois qu'il leur soit permis de se mêler à la fête, le caractère des danses reste le même, c'est-à-dire, grave et martial, et l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste qui puisse exprimer ou encourager la moindre familiarité.

L'amour que les sauvages ont pour les exercices de la danse n'approche pas de la passion qu'ils montrent pour les jeux de hasard. Leur caractère en est subitement changé; d'indolens et désintéressés, ils deviennent tout-à-coup impatiens, avides, bruyans. Ils jouent jusqu'à leurs armes et à leurs vêtemens, et quand ils ont tout perdu, ils jouent leur liberté, le bien le plus précieux pour un sauvage, et qu'il préfère toujours à la vie. Le jeu fait partie des solen-



Groenlandais.



E.squimaux.

nités publiques. Quequefois leurs magiciens prescrivent une grande partie de jeu, comme le moyen le plus efficace d'apaiser leurs divinités ou de guérir leurs malades.

Une autre passion des Indiens, c'est l'ivrognerie. Il peut paraître extraordinaire qu'il n'y ait pas dans le monde une nation si sauvage et si barbare, qui n'ait trouvé l'art de composer des boissons enivrantes. Les tribus américaines ont toutes réussi à faire cette fatale découverte. Celles même qui étaient trop ignorantes pour faire fermenter les liqueurs, parvenaient au même but par d'autres résultats. Les habitans des îles, ceux de la Californie et du nord de l'Amérique emploient pour cet objet la fumée du tabac, qu'ils font passer avec un certain instrument dans leurs narines. Les autres savent extraire, du maïs ou de la racine de manioc, une liqueur qu'il font fermenter avec une infusion dégoûtante des mêmes plantes mâchées par leurs femmes. Tous les Américains sont également dominés par la passion des liqueurs fortes. Quelle que soit l'occasion qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours

par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont pas d'autre objet; et ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Ils boivent jusqu'à ce qu'il ne reste pas une seule goutte de liqueur. Les suites de ces débauches sont toujours l'ivresse et les scènes les plus bruyantes, qui se terminent même rarement sans qu'il y ait eu du sang répandu. Il n'est pas permis aux femmes de prendre part à ces fêtes; cependant elles ont le même goût que les hommes, et se livrent aux excès de la boisson avec aussi peu de décence et de modération.

PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE.

LES ESQUIMAUX.

LA race des Esquimaux paraît être entièrement différente de celle des autres Indiens de l'Amérique, non-seulement par le teint, la couleur des cheveux et les yeux; mais

aussi par le langage et les mœurs qui sont bien plus douces que celles de leurs voisins. On en voit à Terre-Neuve, sur les côtes du Labrador, sur les rives de la baie d'Hudson, et jusqu'au soixante-septième degré de latitude, dernières bornes de la végétation et de la vie. Ils sont tous pêcheurs; sans habitation fixe, ils passent leur vie à errer sur ces terres inconnues, ou sur les bords des lacs et des rivières couvertes de glace et de neiges éternelles. Il est difficile de concevoir l'idée d'une existence plus malheureuse. Ils y sont cependant si attachés, qu'il est presque impossible de les amener à un autre genre de vie.

Cette suite éternelle de misères qu'ils éprouvent sous cet affreux climat, n'est cependant pas le seul malheur auquel la nature les a condamnés; elle a placé dans le cœur de leurs voisins, connus sous le nom d'*Aratapeskown*, une haine implacable contre eux. Ces voisins redoutables, qui occupent les régions à l'ouest et au sud de la baie d'Hudson, font aux Esquimaux une guerre continuelle. Ils détruisent impitoyablement tous ceux qu'ils surprennent, vieillards, hommes,

femmes, enfans : des tribus entières ont été massacrées dans un même jour. On ne conçoit pas comment cette race infortunée existe encore. Il paraît cependant que l'on rencontre des Esquimaux jusqu'aux dernières régions habitables de cette partie du continent, et que leur stature décroît à mesure qu'ils approchent du pôle.

Les Esquimaux ont les traits, les mœurs, l'idiome et les habitudes des habitans du Groënland. Ils se percent un trou de chaque côté de la bouche, près de la lèvre inférieure, et ils passent dans ces trous divers ornemens. Ils se peignent le visage et le corps d'une manière effroyable. Une simple peau couvre leurs épaules; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête qu'ils couvrent ordinairement avec de petits chapeaux de paille ou des bonnets à deux cornes, ou bien même quelquefois avec des plumes d'aigles. Les hommes et les femmes portent des bottes faites avec la peau de quelques-uns des animaux à qui ils font la chasse.

La taille des Esquimaux est généralement petite. Ils présentent beaucoup de surface;

mais ils ne sont ni bien faits ni forts. Ils ont la peau d'une couleur de cuivre sale ; cependant on voit quelques belles femmes chez eux.

Les armes de ces sauvages sont des arcs, des flèches, des lances, des dards. Ils garnissent leurs flèches d'un morceau de cuivre, et plus communément d'une pierre noire triangulaire de la nature de l'ardoise. Leurs canots sont composés de peaux de veaux marins cousues ensemble, et ils ont la forme d'une navette de tisserand. Dans le milieu il y a un trou dans lequel on s'assied sur les talons. Quelquefois ces canots sont faits d'os de baleine. Ils construisent aussi de grandes chaloupes qui vont aussi vite que le vent, et où ils peuvent tenir trente ou quarante.

Les tentes des Esquimaux sont couvertes de peaux de daim garnies de leur poil, et elles ont une forme circulaire ; leurs huttes sont creusées sous terre. Elles sont de forme presque ovale, d'une longueur de quinze pieds à peu près, et de dix pieds de largeur au milieu. La moitié est jonchée de branches de saule, qui servent de lit à ceux qui les habitent. Au milieu de l'autre moitié il y a un trou d'un

pied de profondeur et d'environ quatre pieds carrés. C'est dans cette moitié qu'on allume le feu, dont il ne paraît pas cependant que les Esquimaux fassent grand usage. La porte de la hutte est pratiquée au centre de l'une des extrémités : elle a deux pieds et demi de hauteur et deux pieds de largeur ; et comme elle est recouverte de cinq pieds en avant, on ne peut y entrer qu'en rampant sur le ventre. Il y a au haut de la hutte un trou de huit pouces carrés, qui sert de cheminée, de fenêtre et même de porte. La couverture de leur hutte est composée de branches d'arbres et d'herbes sèches, revêtues d'une couche de terre d'un pied d'épaisseur. Toute la hutte est enfoncée d'un pied au-dessous du sol.

Les ustentiles des Esquimaux consistent principalement en vases de pierre et de bois. Ils ont aussi des plats, des cuillers, des écuelles faits de corne de buffle ou de bœuf musqué.

Lorsque les Esquimaux voyagent en hiver, c'est toujours en suivant les lacs et les rivières, sur les bords desquels ils ont formé des provisions et des amas de mousse à brûler.

Comme ces lacs et ces rivières sont quelquefois d'une étendue considérable, les malheureux Esquimaux, après avoir épuisé leurs provisions, placent leurs tentes sur la glace où ils font des trous, vis-à-vis desquels ils s'asseyent pour pêcher à la ligne. Le poisson qu'ils prennent, ils le mangent cru et presque tout vivant; et s'ils veulent boire, ils ont sous la main leur boisson ordinaire, de l'eau. Les provisions qu'ils font, en se mettant en voyage, consistent ordinairement dans une outre de peau qu'ils remplissent d'huile de baleine, et dans laquelle ils mettent de la venaison, des pieds de chevaux et de veaux marins, et du saumon.

Les Esquimaux vivent dans un état de liberté absolue; nul d'entre eux, du moins, ne paraît commander ni être commandé. Ils obéissent seulement dans leur jeunesse à leurs parens ou aux personnes que ceux-ci ont chargées d'en prendre soin.

Après le tableau que nous venons de tracer de la misère de ce peuple, on pourra trouver fort extraordinaire l'amour que chaque Esquimaux conserve pour le pays qui lui a donné

la naissance; c'est cependant un effet tout simple de l'habitude et de l'éducation, qui, comme on l'a déjà dit souvent, forment en nous une seconde nature, aussi impérieuse dans ses mouvemens que celle qui résulte de notre organisation primitive. Et quels si grands avantages, après tout, ce fils indépendant du nord a-t-il à nous envier? Fait à une vie simple et laborieuse, ses sauvages alimens flattent son goût aiguisé par la faim, sans amollir ses penchans, ni attaquer sa santé robuste. L'eau de ses rivières le désaltère, sans troubler son cerveau, par une funeste ivresse. Ses membres endurcis sont insensibles à ce froid âpre et pénétrant, dont notre mollesse a peine à supporter seulement la pensée. Il vit libre, dégagé de mille préjugés frivoles et de cet amas d'usages ridicules qui, dans nos sociétés européennes, nous rendent mutuellement esclaves les uns des autres. Que, s'il est vraiment sujet à quelques maux réels, ces maux sont peu de chose en comparaison des maux imaginaires qui troublent notre âme et altèrent le bonheur de toute notre vie. Il ne connaît ni la jalousie, ni la

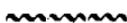
haine, ni l'ambition, ni l'ennui, ni aucune de ces maladies morales qui nous rendent encore plus corrompus qu'il n'est sauvage. Loin donc d'être étonné de voir l'Esquimau regretter, après qu'il a vécu quelque temps au milieu de nous, et sa hutte souterraine, et ses glaçons, et ses forêts, je m'étonne, au contraire, que l'observateur attentif, le voyageur philosophe, qui a une fois pénétré dans ce domaine de la nature, puisse préférer à la liberté physique et morale, dont il lui offre la jouissance, la scène tumultueuse des désordres et des passions de nos climats civilisés.

*EXEMPLE d'attachement au pays natal. —
 Trait d'un jeune Esquimau.*

En 1796, un gentilhomme français qui habitait le Canada, pénétra dans le Labrador et dans ces régions incultes qui sont arrosées par la baie à laquelle le pilote Hudson a donné son nom. Il visita les huttes de quelques cantons peuplés par les Esquimaux, resta quelques jours au milieu d'eux, et s'en

fit aimer par sa douceur et sa complaisance. Il fit à ces sauvages de telles peintures du bonheur qu'on trouve chez les nations civilisées, qu'il parvint à émouvoir l'imagination froide d'un jeune Esquimaux. Il se nommait Keraboa. Il abandonne sa lutte, ses filets, son canot d'écorce, la Keralite qui partageait ses travaux et suivait sa course errante dans les forêts, et suit le gentilhomme français à Québec, ville capitale du Canada. A la vue d'une grande ville régulièrement bâtie, des pompeux édifices, et de tous les prodiges de l'art des Européens, il est d'abord frappé d'étonnement et d'admiration. Le luxe des maisons et des repas, la nouveauté d'une foule d'objets dont il ne soupçonnait pas l'existence, et dont il n'aurait pas même soupçonné la possibilité, ravissaient son esprit et entretenaient sa surprise. Mais déjà ces objets ne sont plus nouveaux pour lui : cette vie molle des riches, cet esclavage des pauvres, cette bassesse et cette corruption de tous maintenant frappent, tout seuls, ses regards. Il redemande ses rivières poissonneuses, ses monts glacés, l'indépendance de sa vie er-

rante. Il court, il s'agite, il gravit les montagnes les plus escarpées : là, pendant toute la journée, ses regards se fixent vers les pays où il a laissé ses frères trop heureux, sa compagnie qu'il ne reverra plus, ses lacs, son océan, sur lesquels il s'élançait dans un frêle canot, malgré les tempêtes. La nuit, il va s'étendre tristement au bord d'une rivière glacée, qui lui présente du moins quelque image de sa patrie. Il verse des larmes amères, ses soupirs et ses plaintes troublent le silence des ténèbres, et le sommeil s'enfuit loin de ses yeux creusés par la douleur. Enfin, il devient la victime de son désespoir. Une funeste langueur dessèche ses viscères, et va tarir, dans son cœur, les sources de la vie. Encore, si son corps eût pu être arrosé des larmes de ses parens et de ses amis ! si la terre paternelle eût pu recevoir ses os ! Mais l'infortuné Keraboa ne put, même en mourant, se promettre cette triste consolation ; et cette cruelle idée, qu'il allait dormir à jamais sous un ciel étranger, et dans une terre qu'il détestait, empoisonna ses derniers momens.



LE GROENLAND.

LE Groënland est à l'est de l'île de Terre-Neuve et de la baie de Saint-Laurent, s'étendant au nord, en face du Labrador et du pays des Esquimaux. En voyant le Groënland pour la première fois, on croirait d'abord que les êtres organisés et animés ont été répandus d'une main avare dans ces tristes lieux. La surface de la terre n'y est couverte que d'un petit nombre de plantes, et celles même que la bonté de la nature permet d'y végéter, craignent en quelque sorte de paraître et de s'élever au-dessus de la surface de la terre. L'air y est totalement privé de chaleur, et les vents du nord et de l'est y excitent, à tout moment, les plus furieuses tempêtes. Le pays est hérissé de rochers nus et arides, couverts de neige et de glace pendant toute l'année. Cependant la terre y présente quelques ressources; elle est abondamment peuplée de rennes, de lièvres, de renards et d'ours blancs, auxquels les habitans de ces tristes climats font une guerre

continuelle. Elle produit des mousses, des lichens qui ne sont pas dénués de qualités nutritives. L'oseille, le cochléaria, remèdes souverains contre le scorbut, y croissent assez abondamment. La mer qui baigne la côte du Groënland est remplie de poissons et de cétacées, et fournit aux habitans leur plus précieuse ressource.

Eric, norvégien, qui nous a fourni le premier des détails sur le Groënland, lui a donné le nom sous lequel ce pays est maintenant connu. *Groënland* signifie *terre verte*, et il lui a donné ce nom à cause de la verdure qu'il trouva sur ses bords, ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est en quelque façon éternel, par les rochers de glace que le froid accumule sans cesse sur ses montagnes. Les côtes de cette région sont d'un difficile accès, parce qu'elles sont environnées d'écueils et de glaces sans nombre. La partie orientale en est tout-à-fait inaccessible; les glaces y bouchent un passage qui a environ trente-cinq lieues entre l'Islande et le Groënland. Le sol des vallées consiste en marais et en tourbes. Dans les parties voisines

de la mer, il se trouve de gras pâturages qui, pendant l'été du pays, d'environ quatre mois, pourraient nourrir de nombreux bestiaux. Le froid est si vif au Groënland, aux mois de février et de mars, que les pierres se fendent en deux, et que la mer fume comme un four. La glace et la gelée tapissent l'intérieur de la cheminée, jusqu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. On y voit souvent l'eau glacer sur le feu avant de bouillir; mais heureusement cette extrême rigueur du froid fait bientôt place au dégel : le temps passe de l'un à l'autre tous les quatre à cinq jours. C'est dans cette saison rigoureuse que les Groënlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse ou la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture. Et quand ils sortiraient, où en trouveraient-ils?

Ce peuple compte son été du commencement de mai jusqu'à la fin de septembre. Durant ces cinq mois, il campe sous des tentes, et l'action du soleil y est alors assez forte pour obliger à se dégarnir quand on

marche. Quoique les rayons de cet astre tombent de biais et obliquement, même pendant l'été, la poix et le goudron se fondent quelquefois autour des vaisseaux. L'été n'a pas de nuit pour les Groënlandais; ce n'est pas que le soleil ne disparaisse environ trois heures et demie de dessus l'horizon; mais, dans les mois de juin et de juillet, on voit encore ses rayons dardés ou réfléchis sur le sommet des montagnes, et le crépuscule est assez fort pour pouvoir lire très-bien, et écrire sans chandelle. Par la même raison, depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier, le soleil disparaît et abandonne cette région; mais la lune et les étoiles, qu'on n'y voit guère pendant l'été, veillent alors sur ces climats ténébreux. Ces astres semblent y redoubler de lumière. Leur éclat est assez vif pour pouvoir marcher sans lanterne, et même lire.

Ce peuple a des cabanes pour l'hiver, et des tentes pendant l'été; celles-ci sont faites de peaux de phoques. Leurs maisons d'hiver sont bâties de pierres entassées et cimentées de terre ou de gazon. Toujours placées au voisinage de la mer, elles sont assez grandes

pour contenir depuis trois jusqu'à dix familles. Elles sont tapissées en dedans de vieilles peaux. Chaque ménage a sa chambre et son feu. Les femmes font tout le travail de la maçonnerie, et les hommes celui de la charpente. C'est dans ces cabanes qu'on se retire depuis septembre jusqu'au mois d'avril ou mai, temps où la fonte des neiges, qui menace le toit ou le fondement de l'édifice, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Chaque famille a ordinairement la sienne, et la cuisine s'y fait en plein air.

La taille des Groënlandais est au-dessous de cinq pieds, mais assez bien proportionnée. Ils ont le visage large et plat, les joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant. Leurs yeux sont petits et noirs. Le nez, sans être plat, n'est ni grand ni saillant. Ils ont la bouche petite et ronde; le teint brun, mais animé d'un rouge vif. Leur couleur, en général, est olivâtre; cependant leurs enfans naissent assez blancs : cette couleur sombre vient de leur grande malpropreté. Ils sont toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes, et

ne se levant que très-rarement. Ils ont les cheveux noirs, fort longs et épais; presque point de barbe : ils se l'arrachent ou l'épilent. Ils ont la tête grosse, la poitrine haute, les mains petites et charnues, les pieds de même, les épaules larges, surtout les femmes, que l'on accoutume dès leur jeunesse à porter de lourds fardeaux.

Les Groënländais sont indifférens par caractère; ils ont beaucoup de sang-froid; un penchant marqué à sauver les apparences et à éviter le scandale. Dans ce pays, chacun va où il veut, et vit où il lui plaît. Leur grande disposition flegmatique les porte à la mélancolie; il faut de grands assauts pour agiter et remuer leur âme, qui n'est ni vive ni sensible; mais aussi, quand leur patience est à bout, leur colère est cruelle; ils sont des lions d'autant plus terribles dans leur ressentiment, qu'ils s'y sont livrés avec plus de peine. L'indépendance et la sécurité réciproques font toute leur félicité. Contens du présent, ils oublient bien vite le passé, et s'inquiètent peu de l'avenir : aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Peu

instruits et grossiers, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens, quoiqu'ils conviennent qu'ils ont moins d'industrie et d'intelligence que ces étrangers. Quand ils en voient un, d'un caractère doux, patient et modéré : c'est dommage, disent-ils, qu'il ne soit pas né parmi nous; ce serait bientôt un homme : cela veut dire un Groënlandais. Ils respectent la décence, et rarement leur entend-on proférer une parole deshonnête. Les femmes tiennent une conduite réservée : elles n'ont jamais de conversation particulière avec les hommes, et une jeune fille regarderait comme un affront, l'offre que lui ferait un garçon, d'une prise de tabac. Un jeune homme s'y marie à vingt ans, et prend une fille de son âge. La polygamie, quoique tolérée, n'y est pas commune. Le divorce est en usage parmi les Groënlandais.

Les Groënlandaises n'ont guère que deux ou trois enfans, et tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Habituees à supporter tous les soins du ménage, à aider les hommes dans tous leurs travaux; ces travaux fortifient leur

santé; on en voit rarement mourir en couches, et le jour même elles reprennent leurs occupations ordinaires. En général, les femmes du Groënland ne sont point heureuses. Une femme avance-t-elle en âge et sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit; mais non sans risquer d'être lapidée, noyée dans la mer ou mise en pièces sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle et pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noie par compassion. La crainte des sorcières est telle, qu'un homme égorgera sa mère, s'il la croit adonnée aux maléfices. Les hommes passant la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux et des glaces, parviennent rarement à cinquante ans; ils sont bien moins nombreux que les femmes, qui vivent de soixante-dix à quatre-vingts ans et au-delà.

Les Groënlandais, comme toutes les nations sauvages, ont parmi eux des sorciers qui font la médecine. Ils les appellent *ange-*

koks. Ce sont des prêtres qui leur tiennent aussi lieu de devins et de philosophes, et pour lesquels ils ont beaucoup de respect. Dès qu'un malade est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes; on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Dès qu'il a rendu le dernier soupir, on pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, en disant : *Il n'y a plus rien à faire ici pour toi*. Quand il a été enterré, on place à côté de lui ses flèches et ses outils; et si c'est une femme, son couteau et ses aiguilles. Il arrive quelquefois chez ce peuple, qu'un enfant à la mamelle, auquel on ne peut trouver une nourrice, est enterré vivant avec sa mère morte, quand le père n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-temps. Quand un vieillard est devenu inutile, et qu'il est d'ailleurs sans parens, ils le conduisent dans une île déserte, où ils l'abandonnent à sa cruelle destinée.

Ils ont cependant une espèce de religion,

croient à un être suprême, et pensent que les âmes des morts vont au ciel, où elles s'amuseut à la chasse, tandis que leurs corps pourrissent dans la terre. Quelques-uns pla-cent leur Élysée au-dessus des nuages. Dès le premier soir de son voyage, l'âme arrive à la lune, où elle danse et joue aux boules avec les autres âmes; car tous les phos-phores du Nord ne sont, selon eux, que la danse des âmes. Selon d'autres Groënlan-dais, l'Élysée est au fond de l'Océan. Là, disent-ils, le soleil ne laisse point entrer la nuit; là tous les biens abondent, c'est-à-dire, les rennes, les poules d'eau, les poissons, les phoques et les chiens de mer. Ces ani-maux tombent tout vivans dans des chau-dières toujours bouillantes.

Les habits des Groënlandais, pendant l'été, sont faits de plumes d'oiseaux, et, pendant l'hiver, de peaux de rennes et de phoques, cousues avec des boyaux : ils ont toujours la tête et le cou nus. Dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ceux à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent

maintenant des capes, des culottes et des bas de laine. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes; elles portent aussi des culottes de cuir rouge ou blanc, avec des caleçons par-dessus; et celles qui nourrissent ont une espèce d'habillement assez ample pour y porter un enfant. Les hommes et les femmes négligent d'entretenir sur eux cette propreté qui est l'un des devoirs d'un peuple civilisé. Les Groënlandais sont très-mal-propres dans leur nourriture : rarement ils nettoient leurs chaudières; mais leurs chiens leur en épargnent la peine avec leur langue. Leurs viandes sèches sont étalées par terre ou sur un vieux cuir : c'est-là leur nappe. Ils ne boivent que de l'eau, prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le dépècent avec les dents. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette : ils s'en racent les dents et la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts; et l'on sort de table.

Quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent, la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Quand ils veulent traiter un Européen, avec toute la politesse de leur

pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'ils lui destinent, pour nettoyer le sang et l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudière; et ce serait une véritable offense que de refuser de le manger. Dès qu'un Groënlais a tué quelqu'animal, il dévore, sur-le-champ, un morceau de sa chair et de sa graisse, et boit de son sang tout chaud. Ils mangent les entrailles des petits animaux; et *la matière* contenue dans le ventre d'un renne est pour eux un morceau si exquis qu'ils l'envoient en présent à leurs meilleurs amis.

Leur divertissement consiste dans le jeu de balle, qui se fait au clair de la lune; dans le chant et dans la danse. Ils commercent en lard, en huile et en barbes de baleines; en cornes de licornes, en peaux de chevreuils, de rennes, de renards et de phoques. La pêche et la chasse sont leur unique occupation. Leur principale pêche se fait en mer, où ils prennent des baleines, des licornes, des phoques, des morues et autres poissons qui abondent sur les côtes.

Les flèches dont se servent les Groënlais sont armées d'os ou de pierres pointues,

et ils s'exercent à tirer de l'arc dès leur plus tendre enfance : ils coupent les arbres avec des pierres tranchantes. Leurs canots consistent dans quelques perches liées ensemble par des traverses de distance en distance ; avec des lames minces de barbes de baleines ; ils sont garnis et doublés de peaux de requins, cousues avec des nerfs bien graissés, afin que l'eau n'y pénètre point. Il y a de ces canots qui peuvent porter vingt personnes avec armes et bagages. La voile en est faite avec des boyaux de baleine fendus, séchés et cousus les uns à côté des autres. Les Groënlais ne savent compter que jusqu'à vingt ; ils supputent par les lunes. Le cours de cette planète leur annonce le retour des poissons et des baleines sur leurs côtes.

Ces peuples sont très-hospitaliers ; ils ont en horreur le vol entre eux ; mais ils y sont très-enclins envers les étrangers. Quand un homme meurt, son fils aîné hérite de tous ses biens, dont le fond consiste ordinairement dans une tente et un bateau ; mais il est chargé de soutenir sa mère et les autres enfans, qui partagent entre eux les meubles et les habits.

Lorsqu'un Groënlandais a péri victime d'un assassinat, les amis du mort sont ceux à qui la vengeance en est réservée. Ils dissimuleront leur ressentiment pendant trente ans, s'il le faut ; mais s'ils rencontrent par hasard le meurtrier, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, le lapideront ou le précipiteront d'une montagne dans la mer ; ou, si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces et lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter le courage à ses parens de venger sa mort sur eux ; car ces vengeances sont constamment héréditaires, à moins que le premier auteur du crime ne soit un scélérat désavoué par sa famille.

La langue des Groënlandais n'a aucune affinité avec celle des sauvages de l'Amérique, excepté la langue des Esquimaux, qui semblent être de la même race que les Groënlandais.

Le Groënland nourrit dans ses déserts des lièvres blancs, des rennes qui sont de la grosseur d'une génisse, des renards gris, blancs et bleus. On y voit beaucoup d'aigles, de

faucons gris et de corbeaux d'une plus grande espèce que les nôtres. Le veau marin est l'unique ressource de ses pauvres habitans. Ils mangent sa chair, entretiennent leurs lampes de sa graisse, et font leurs vêtements, leurs cabanes et leurs canots de sa peau. La tête du veau marin ressemble assez à celle d'un chien auquel on a coupé les oreilles; le museau et le nez de cette espèce de phoque sont couverts de soies qui ressemblent aux moustaches de nos chats. Lorsque le soleil luit, ils dorment et ronflent sur les glaçons. On tombe alors sur eux avec des massues, et on les frappe sur le nez, qui est, chez eux, la partie la plus sensible. La vache marine ou *morse* ressemble au veau marin; mais elle est beaucoup plus grande, et a la taille d'un bœuf. Elle est d'ailleurs armée de longues défenses qui sortent des deux côtés de sa gueule : ces défenses sont plus estimées que l'ivoire même, à cause de leur extrême blancheur. On ne les tue que pour avoir leurs dents, car les morses n'ont pas de graisse. Elles se défendent courageusement lorsqu'on les attaque, et s'entraident contre leurs en-



Sauvages du Canada



Acadiens revenant de la chasse.

nemis. Quand le chasseur est forcé de céder à leur nombre, ces animaux poursuivent même le bâtiment, mugissent comme des taureaux, et tâchent de saisir la chaloupe avec leurs défenses, pour la renverser.

Le chien est le seul animal domestique du pays. Les Groënländais en attellent depuis quatre jusqu'à dix pour faire leurs visites. Cette espèce de chien est muette; elle ressemble au loup, n'aboie pas, mais hurle et grogne. Le renard et l'ours blanc du Groënländ aboient : ce dernier est le seul animal féroce du pays. Les Groënländais l'attaquent avec le secours de leurs chiens. Le peu d'arbres qui croissent dans le Groënländ ne s'élèvent qu'à deux ou trois brasses; il y en a d'aussi gros que la cuisse : ce sont des aunes, des peupliers, des genévriers et des corniers. Les courans de la mer apportent aux Groënländais, des bois flottans, des pins, des sapins, quelquefois de la grosseur d'un mât de navire; mais on ignore le pays d'où ces arbres peuvent venir.

Ces sauvages sont très-attachés à leur patrie. En 1605, on amena quelques Groënländais

landais à Copenhague; ils y périrent bientôt de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots, dans leur pays, vers lequel ils tournaient sans cesse des regards tristes et languissans avec de profonds soupirs. Tous les missionnaires danois conviennent qu'ils n'ont éprouvé que des dégoûts et des peines pour faire goûter à ce peuple la morale de l'Évangile. Il n'y avait pas de vérité de l'Évangile dont ils ne fissent un jeu d'esprit ou un sujet de plaisanterie.



ACADIE.

L'ACADIE fut d'abord possédée par les Français, qui lui donnèrent le nom qu'elle porte. Elle fut cédée à l'Angleterre en 1713. Le comte de Stirling, à qui elle fut donnée par Jacques I.^{er}, lui donna, par reconnaissance, le nom de *Nouvelle Ecosse*. Elle est bornée par le fleuve Saint-Laurent au nord-ouest; au nord-est, par le golfe de ce nom; par la mer Atlantique, à l'est et au sud; et enfin au sud-est, par les États-Unis et le Canada.

Le sol de ce pays est maigre, et la couche de terre n'a que peu de profondeur ; cependant les bords de ses rivières sont fertiles, et produisent abondamment du fourrage, du chauvre et du lin ; mais on est obligé de tirer du blé d'Angleterre. Cette contrée a plusieurs forêts. L'air y est chargé de vapeurs malsaines durant la plus grande partie de l'année. Le froid y dure quatre ou cinq mois, et est fort vif. Le pays nourrit tous les animaux des provinces voisines, et particulièrement des daims, des castors et des outardes. Il y a des oiseaux sauvages et toute sorte de gibier. Le poisson entre en nombre incroyable dans les rivières, vers la fin de mars, où il commence à frayer. Le commerce de l'Acadie consiste en bois de construction et en poissons, qu'elle échange contre de la toile, des étoffes de laine et autres objets de commerce.

La capitale de la Nouvelle-Écosse est Halifax, ville située sur la baie de Chebreto, dans une position avantageuse pour la pêche. Elle renferme quinze mille habitans.

Les armes des Acadiens sont l'arc, la flèche, la massue. Leur vêtement consiste en une

peau qui tombe de la ceinture jusqu'à la moitié de la cuise. Ils portent sur la tête leurs cheveux en forme de houppe. Le vêtement des femmes leur tombe jusque vers les genoux.

Les Acadiens sont doux et laborieux. Depuis que les Français avaient pris possession de leur pays, ils se livraient à la vie pastorale. Les Anglais sous de frivoles prétextes de religion les forcèrent à s'expatrier. Les uns vinrent au Canada, les autres au Maryland et ailleurs.

Des familles aisées allèrent s'établir à la Louisiane, où elles introduisirent les habitudes pastorales dans lesquelles elles avaient été élevées.

Pauvres, mais honnêtes, ils s'établirent la plupart avec une vache dans les plaines herbées. Ils possèdent aujourd'hui de nombreux troupeaux qui vivent toute l'année sur ses fertiles savanes. Ces Acadiens les oublient et les perdent souvent de vue, bien sûrs qu'ils reviendront demander du sel, quand le besoin se fera sentir. Ces bons Acadiens conservent encore, à la Louisiane, la simplicité des mœurs et les vertus hospitalières de leurs ancêtres. Satisfaits du nécessaire, ils ne connais-

sent pas cette fièvre d'ambition, qui conduit presque toujours au malheur et au repentir. Ils ne jouissent pas cependant d'un bonheur parfait : sous le beau ciel de la Louisiane, sur son sol fertile, ils regrettent encore leur froide et brumeuse patrie.



LE CANADA.

Le Canada se divise en haut et bas Canada. Le premier comprend la partie orientale, le second la partie occidentale. Ce pays renferme plusieurs grands lacs ; à l'ouest, le lac supérieur ; à l'est, le lac Erié et le lac Ontario ; et, au milieu des trois, le lac Michigan et le Huron. Le lac Ontario a soixante-quatorze lieues de longueur et trente-cinq de largeur. Le fleuve Saint-Laurent y prend sa source.

Entre les lacs Erié et Ontario, à dix-huit milles de la ville de Niagara, en remontant la rivière du même nom, on trouve trois fameuses cataractes distinctes, placées, à juste titre, parmi les plus étonnantes merveilles de la nature. On aperçoit la grande, appelée cataracte du fer à cheval, parce quelle en a la

forme, à quarante-quatre milles de distance, semblable à un nuage blanc et immobile. Le bruit de sa chute s'entend quelquefois à la distance de quarante milles, surtout quand le temps est nébuleux et qu'il veut pleuvoir. Le bruit qu'on entend auprès de ces trois cataractes de Niagara ressemble aux déchiremens d'une tempête dans les momens de sa plus grande violence. La grande cataracte n'a que centquarante-deux pieds d'élévation, tandis que les deux autres en ont centsoixante. Cependant, quoique celle du fer à cheval ait moins d'élévation que les deux autres, ses eaux s'échappent avec plus de violence au-dessus du précipice : c'est de son centre que s'élève ce nuage prodigieux de vapeurs qu'on aperçoit de si loin, et qui ressemble à une colonne d'un blanc éclatant. On voit, à côté du gouffre et sur le rivage de la grande cataracte, des carcasses de gros poissons, de renards, d'écureuils qui, surpris par le courant, ont été entraînés dans cet abîme. Les voyageurs ont remarqué, auprès de la grande cataracte, des échelles qui ne sont autre chose que des arbres où l'on a coupé des entailles, par

le moyen desquelles les Indiens descendent à volonté. La rivière de Niagara prend sa source dans la partie orientale du lac Erié : après un cours de trente milles, elle va se décharger dans le lac Ontario. Les bords de ce lac sont habités par des Indiens Mississaguiss, très-robustes et très-habiles à la pêche et à la chasse. Leur peau est d'une teinte noire ; quelques-uns ressemblent à des nègres pour la couleur. Leur extérieur, surtout celui des femmes, est sale et dégoûtant. Elles barbouillent leurs cheveux et leur visage avec de la graisse et de l'huile de poisson, de sorte qu'on ne peut les approcher quand il fait chaud, sans être fortement incommodé par leur mauvaise odeur.

Les saisons sont régulières au Canada. Les passages brusques du froid au chaud y sont inconnus ; mais les chaleurs de l'été y sont aussi excessives que les hivers y sont rigoureux. Pendant l'hiver, les Canadiens, par le moyen de leurs traîneaux, se transportent sur la neige avec une vitesse incroyable. Ces voitures sont si légères et le tirage si doux,

qu'il n'est pas rare de voir le même cheval faire quatre-vingts milles en un jour.

La nature a disposé le Canada pour la production de tous les grains. Semés en mai, on les recueille à la fin d'août. Ses villes principales sont : Montréal, Niagara et Québec, qui en est la capitale. Cette ville est située sur le St.-Laurent, fleuve immense qui est navigable jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans un espace de plus de quatre cents milles. Il fait la communication des grands lacs du Canada. Des maisons charmantes sont si rapprochées sur les bords du fleuve, qu'elles ont l'air de n'y former qu'un même village. La largeur varie : dans certains endroits elle n'est que de deux milles ; dans d'autres, elle est de quatre lieues et demie.

Québec est la capitale du bas Canada ; Niagara, du haut. Dans chaque province, le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur assisté d'un conseil, dont le roi d'Angleterre nomme les membres. Chaque province a aussi un corps législatif : celui du haut Canada n'est composé que de sept membres ;

dans le bas Canada, il y en a quinze. Tous les cultes y sont tolérés, mais la religion catholique est celle de la majorité des habitans. Il y a au Canada beaucoup de Français qui ont épousé des Indiennes, et qui ont été adoptés par les nations parmi lesquelles ils vivent; de sorte que les Canadiens de race française ressemblent tellement aux indigènes par la couleur de leur peau, par les yeux et leurs longs cheveux noirs, qu'il est très-difficile de distinguer une race d'avec l'autre. Outre cette analogie, ils ont, les uns et les autres, le même goût; ils détestent la vie sédentaire, et préfèrent la chasse et la pêche à l'agriculture; ils sont hardis, entreprenans, et pourvu qu'ils puissent conter à leur retour les travaux et les dangers qu'ils ont éprouvés dans une expédition, il n'en est point qu'ils ne puissent braver. Les Canadiens naturels et ceux de race française s'associent dans leurs travaux et vivent entre eux sur le pied le plus amical. Les Anglais ont eu beau faire des présens aux indigènes; l'Indien malade, qui cherche l'hospitalité, préfère encore aujourd'hui la cabane d'un pauvre fermier

français, à la maison d'un riche propriétaire anglais. Pour captiver l'affection des Indiens, il faut s'intéresser sincèrement à eux, les traiter en égaux, et se ployer un peu à leurs mœurs et à leurs usages : c'est ce que les Français ont fait. Malheureusement, le nombre des Indiens diminue beaucoup au Canada, comme dans les autres parties du vaste continent de l'Amérique. On ne croit pas qu'il y ait, dans le bas Canada, plus de douze cents Indiens de toutes les dénominations. La tribu la plus considérable est celle des *Cachenougas*. La couleur ordinaire des Indiens du Canada est celle du cuivre : quelques-uns n'ont pas le teint plus sombre que les naturels du midi de l'Espagne ; d'autres sont noirs comme les nègres. Ils ont tous les cheveux noirs, longs, droits et roides ; leurs yeux sont noirs aussi, plus petits que grands ; ils ont en général la pommette des joues élevée, le nez pointu et presque aquilin ; leur haleine est douce. Les hommes sont très-bien faits ; leur démarche est fière et assurée. Ils sont, le plus souvent, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais d'une force délicate. Leurs femmes sont très-

petites, ont la pommette des joues encore plus élevée que leurs maris ; marchent de côté, les pieds en dedans. A trente ans, elles ont déjà les yeux caves, le front sillonné : néanmoins, dans leur jeunesse, elles peuvent passer pour jolies. On attribue la cause d'un changement aussi prompt, aux travaux excessifs dont les hommes les accablent ; coutume barbare répandue chez tous les sauvages. Il n'est pas rare de rencontrer un Indien à cheval, laissant sa femme à pied, chargée de très-pesans fardeaux. Les Indiens ont un tel dégoût pour le poil, qu'on en voit beaucoup qui s'arrachent les sourcils, les cils et même les cheveux, excepté une grande touffe qu'ils laissent croître derrière la tête. Ils ornent cette touffe de grains de verre, de colifichets d'argent, et, dans les grandes occasions, de plumes. Avant leurs relations avec les Européens, les Indiens du Canada portaient une espèce de manteau de fourrure qu'ils laissaient flotter négligemment par derrière : ils se couvraient par devant d'un petit tablier. Ils portaient des espèces de bottes, et leur cou était entouré d'un collier. Maintenant ils

préfèrent à leurs fourrures des habits de laine et des couvertures. Les vêtemens des femmes diffèrent peu de ceux des hommes : un pantalon , une chemise courte et lâche, avec une pièce d'étoffe fort large, pour l'hiver, forment toute leur toilette. L'été, elles n'ont qu'un jupon et la chemise. Lorsqu'ils veulent se parer ou qu'ils vont à la guerre, ils se barbouillent la figure en rouge et en noir, de la manière la plus bizarre. Dès qu'un enfant indien est né, on l'enveloppe dans des morceaux d'étoffe ou de peau. Quand la mère va dehors, elle le porte derrière le dos, soutenu par une large sangle qu'elle passe autour de sa tête. Si elle a quelque chose à faire dans sa hutte, elle le suspend à un arbre , et donne, de temps en temps, un coup de main à la planche sur laquelle est l'enfant, pour le balancer. Dès qu'il est assez grand pour se traîner sur ses pieds et sur ses mains, on le dégage de tout lien, et on le laisse aller partout où il veut. Les Canadiens ont tous un regard vif et perçant, une excellente mémoire, l'oreille très-fine, et l'odorat exquis. Ils observent avec une telle sagacité, qu'ils font

plusieurs centaines de milles dans les forêts désertes, sans se détourner un instant de la ligne droite, et ils arrivent à l'instant même qu'ils ont désigné en partant. Malgré les nuages, ils connaissent très-bien la position du soleil. Il n'y a pas d'hommes sur la terre plus sensibles qu'eux aux charmes de l'amitié; mais ils ressentent très-vivement une injure. Chez eux, l'offense ne peut être lavée que dans le sang de l'agresseur. Chaque tribu du Canada paraît avoir deux chefs : l'un pour le conseil, l'autre pour la guerre. Ils regardent les armes, habits et ustensiles comme une propriété particulière : tout le reste appartient en commun à la tribu. Leur musique est rude et manque de variété et de mélodie. Le chant et la danse vont toujours de compagnie chez eux. Les femmes ne dansent pas avec les hommes, à moins qu'un jeune homme n'introduise dans la danse une jolie fille, ce qui est considéré comme une grande faveur. Ils dansent toujours de nuit, et dorment ensuite au soleil en s'amusant à fumer.

Les plus célèbres nations sauvages du Ca-

nada sont celles des Iroquois, des Algonquins et des Hurons.

Lorsque ces sauvages reviennent d'une expédition de guerre, et qu'ils amènent des prisonniers, ils dépêchent quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur entreprise. Alors les femmes des villages et les jeunes gens qui ne sont pas encore en état de porter les armes s'assemblent. Ils se rangent en deux lignes, et tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons et des pierres, les prisonniers passent au milieu d'eux, et l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare. Alors les anciens de la tribu s'assemblent pour décider du sort des prisonniers. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort, et d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse, qui ont péri à la guerre. Les prisonniers réservés à ce sort moins rigoureux, sont conduits dans les cabanes de ceux dont les parens ont péri. Les femmes les attendent à la porte, et si elles les ad-

mettent, leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille, et placés, suivant leur manière de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom et son rang, et sont traités avec la tendresse que l'on doit à un père, à un frère, à un parent ou à un ami. Mais si, par un caprice ou par un reste de désir de vengeance, les femmes refusent de les admettre, leur arrêt est prononcé, et rien ne peut plus les soustraire à la torture et à la mort.

Les prisonniers, lorsque leur sort est encore indécis, vivent dans la plus parfaite indifférence; ils boivent, mangent et dorment, comme si aucun danger ne les menaçait. Ils entendent, sans changer de visage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce; ils se préparent à le subir en homme, et entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solennelle, résolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. Le prisonnier est attaché à un poteau, mais de manière qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présents, hommes, femmes

et enfans, fondent sur lui comme des furieux. On emploie, contre le malheureux, toutes les espèces de tortures que peut inventer la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges ; ceux-ci le coupent en morceaux avec des couteaux , séparent la chair des os, ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Rien ne met de bornes à leur rage, que la crainte d'abrèger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances. Ils prolongent ainsi, pendant plusieurs jours, les tourmens de leurs victimes. Au milieu de toutes ses souffrances, l'infortuné chante sa chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ses bourreaux, en leur reprochant de ne pas savoir venger leurs parens et leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, et excite leur férocité par toutes sortes d'injures et de menaces. La force et le courage que montre un guerrier dans cette situation, sont son plus beau triomphe. Fuir ou abrèger ses tourmens par une mort volontaire, est une lâcheté qu'on punit de l'in-



Iroquois faisant la paix.



Habitans de Nootka.

famie. Celui qui laisse échapper quelque signe de faiblesse est mis à mort sur-le-champ par mépris. Animés par ces idées et par ces sentimens, les Indiens souffrent, sans pousser même un seul gémissement, des tortures que la nature humaine ne semblerait pas capable de supporter. Las, enfin, de tourmenter des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef, dans un mouvement de rage, finit par le tuer d'un coup de son poignard ou de sa massue.

Comme il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un sauvage, les Indiens dévorent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. L'idée de cet horrible usage est incorporée même dans les formules du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent : *Allons, et mangeons cette nation*. S'ils sollicitent les services d'une tribu voisine, ils l'invitent à *venir manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis*. Quand ils ont tué quelqu'ennemi dans la

bataille, ils enlèvent sa chevelure, et la gardent comme un monument de leur victoire.

Quand les Indiens du Canada veulent conclure la paix avec une nation ennemie, les ambassadeurs des deux parties s'abordent en dansant, et se présentent mutuellement leurs calumets. Dès-lors l'alliance est faite; elle se confirme par une débaûche dans laquelle les uns et les autres ne manquent pas de boire jusqu'à l'ivresse.



NOOTKA,

*Ou mœurs, coutumes, usages des Sauvages
du nord-ouest de l'Amérique.*

A L'ENTRÉE de la baie *du roi Georges*, découverte par Cook, est l'île de Nootka. Ce pays est couvert de collines escarpées, garnies de bois épais. Les côtes sont aussi boisées. Il y a beaucoup de petites rivières qui paraissent ne devoir leur origine qu'aux nuages, aux brouillards qui se promènent sur les collines et aux neiges qui les couvrent.

On y trouve des fraisiers, des groseilliers, des framboisiers, des aunes noirs, des renoncules, des rosiers sauvages, des poireaux, du gramen, du cresson, et un grand nombre de mousses et de fougères. Les bois y sont peuplés d'ours, de loups, de renards, de daims, de martres et d'écureuils.

Les naturels du pays sont de la taille ordinaire. Ils ont le corps arrondi, sans être musculeux : les vieillards seuls sont maigres. Leur visage est rond et plein, quelquefois large. Ils ont des joues proéminentes, souvent aplaties, subitement, vers les tempes ; leur nez, aplati à sa base, présente de larges narines et une pointe arrondie. Leur front est bas ; leurs yeux petits, noirs, moins vifs que languissans ; leurs lèvres larges, épaisses, arrondies ; leurs dents assez égales et bien rangées. Ils manquent absolument de barbe ; quelques-uns cependant en ont une petite touffe à l'extrémité du menton. Les vieillards ont une barbe épaisse sur le menton, et même des moustaches. Ils ont beaucoup de cheveux qui sont durs et forts, noirs et lisses, flottans sur leurs épaules. Ils n'ont rien

d'agréable dans la forme du corps ; leurs grands pieds sont d'une vilaine forme, et leurs chevilles très-saillantes. Leur corps, incrusté de peinture, ne peut laisser deviner la couleur de leur teint. Ceux qui sont nettoyés ont presque la blancheur des Européens. Leur physionomie est, en général, uniforme et sans expression.

Les femmes ont à peu près la même taille, le même teint, les mêmes traits que les hommes, et il n'est pas facile de les distinguer.

L'habillement commun aux deux sexes consiste en un manteau de lin, garni dans le haut d'une bande étroite de fourrure, et dans le bas, de franges ou de glands ; il passe sous le bras gauche, est attaché sur le devant de l'épaule droite, avec un cordon, et assujéti par un autre cordon sur le derrière ; les deux bras sont en liberté, et il laisse le côté droit ouvert ; mais il est quelquefois ceint d'une bande de natte ou de poils. Par-dessus ce manteau qui descend jusqu'aux genoux, est un autre petit manteau de la même étoffe, garni de franges, qui ressemble à un plat rond, ouvert au milieu, et au travers duquel

on pourrait passer la tête. Leur tête est couverte d'un chapeau fait en cône tronqué, d'une belle natte. Une houppes arrondie, ou une touffe de glands de cuir, le décore souvent au sommet. Les hommes ont ordinairement une peau d'ours, de loup, de loutre de mer, dont les poils sont en-dehors, attachée comme un manteau, quelquefois sur le devant du corps, quelquefois sur le derrière. Leur vêtement est commode et ne manque pas d'élégance quand il est propre ; mais il l'est rarement. Leur corps est toujours barbouillé d'une graisse rance, et leur tête, comme leurs vêtements, est garnie de vermine.

Quelquefois ils se peignent le visage de noir, de rouge et de blanc, et alors ils sont affreux. A leurs oreilles percées sont suspendus des morceaux d'os, de plumes, de petits coquillages, des faisceaux de poils ou des morceaux de cuivre. Plusieurs ont la cloison du nez percée, et ils y suspendent les mêmes objets qu'aux oreilles. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs, ou de petites lanières de cuir, ornées de grains blancs. La cheville de leurs pieds est souvent

couverte de bandes de cuir ou de nerfs de peaux d'animaux.

Dans les visites de cérémonie, ou lorsqu'ils vont à la guerre, ils ont des peaux d'ours et de loup, garnies de bandes de fourrure. Leur tête est chargée de plumes grandes ou petites, et couvertes d'un cône d'osier ou d'écorce battue. Leur visage est barbouillé de couleurs mêlées à de la graisse ou du suif, et qui forment différentes figures : quelquefois leur chevelure est divisée en paquets liés par derrière, et ornée de rameaux de cyprès. Ils se couvrent aussi le visage d'une multitude de masques de bois sculpté, représentant des têtes d'hommes, d'aigles, de loups, de marsouins ou d'autres animaux, et les font dominer par des morceaux de sculpture taillés comme la proue d'une pirogue peinte.

Le seul habit qu'ils ne portent qu'à la guerre est un manteau de cuir double et très-épais, qui couvre la poitrine et le cou, et s'étend jusqu'aux talons, orné de compartimens agréables, et qui est assez fort pour résister aux traits et aux piques : c'est une cotte de mailles complète. Quand ils vont se battre,



Naturels des Etats-Unis .



Quakers faisant la Charité .

ils portent encore un manteau de cuir revêtu de sabots de daim , suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumés. Dès qu'ils se remuent , ce manteau fait un bruit semblable à celui d'une multitude de clochettes.

Ces sauvages sont d'un caractère indolent et paisible; ils ne manquent ni de docilité ni de bonté , et ont une sorte de politesse naturelle : ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis. Ils sont paresseux , aiment la musique ; et la leur est grave , mais touchante : elle est expressive , cadencée et d'un effet agréable. Un grelot , un petit sifflet , sont leurs seuls instrumens.

Les maisons qui composent leurs bourgades sont disposées sur trois lignes qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre : les plus grandes sont sur le devant. De grandes rues séparent les lignes. Leurs maisons sont , à peu de chose près , faites comme celles des autres sauvages du Nord. Les planchers , qui forment leurs toits , peuvent s'écarter quand il fait beau temps , et se rejoindre quand il tombe de la pluie. Il n'y a point de portes ; un espace ouvert , haut de deux pieds , y sert

d'entrée. Un petit banc de planches, couvert de nattes, sert de siège et de lit à toute la famille.

Ces cabanes exhalent une puanteur insupportable ; ils y sèchent, ils y vident leurs poissons. Leurs entrailles, mêlées aux restes des repas, offrent des tas d'ordures qui ne s'enlèvent jamais. Elles sont cependant ornées de statues, faites de blocs de troncs d'arbres sculptés grossièrement, offrant une figure d'homme et des bras peints.

A Nootka, les hommes ne témoignent aux femmes ni égards ni tendresse. La vie de celles-ci est très-laborieuse ; mais les jeunes gens y sont surtout oisifs et indolens ; ils se vautrent au soleil et se roulent sur le sable, toute la journée. Les filles s'y conduisent avec la plus grande décence.



LES ÉTATS - UNIS,
OU NOUVELLE - ANGLETERRE.

LA vaste contrée que comprennent les États-Unis est bornée au nord par le Canada ; à l'est, par les monts Allégani et

l'Océan; au sud, par le golfe du Mexique; et à l'ouest, par les deux Mexiques.

Le plus grand fleuve des États-Unis est, sans contredit, le Missisipi, qui parcourt un espace de mille lieues avant de se rendre à la mer, et qui reçoit les eaux d'un grand nombre de rivières, entr'autres de celle de l'Ohio, à l'est, ainsi que celle des Illinois, et à l'ouest celle du Missouri. Ce fleuve, après avoir, comme le Nil, fertilisé par ses inondations une grande étendue de pays, va se jeter dans le golfe du Mexique.

Le territoire des États-Unis n'est, en quelque sorte, qu'une vaste forêt qui commence à l'Océan, et s'enfonce au loin dans l'intérieur des terres, où elle devient plus épaisse. Les chemins, ou plutôt les sentiers, sont bordés ou ombragés de bois taillis ou de futaie. Sur les côtes de la mer cette forêt s'éclaircit de jour en jour, et fait place à des marais saumâtres, et à des champs cultivés : elle a également des lacunes très-considérables du côté de l'ouest, où la nature du sol, et plus encore les incendies allumés de tout temps par les sauvages, ont produit de vastes

déserts. Pendant l'été et l'automne, ces déserts présentent aux yeux un brillant tapis de fleurs et de verdure. Ce pays est traversé par les monts Apalaches ou Alléganis.

Le sol des vallées est gras et productif; les plaines du voisinage de la mer sont sablonneuses; plusieurs montagnes offrent de grandes ressources à la végétation, et l'on en voit qui sont cultivées jusqu'au sommet.

Les prés font une très-grande partie de la culture de la Nouvelle-Angleterre : presque tous les bords des nombreux ruisseaux qui coupent ses vallées, sont garnis de riches prairies. Les terrains plus élevés produisent des trèfles et des pâturages excellens. Il n'est donc pas étonnant que la Nouvelle-Angleterre se vante de fournir les plus beaux bestiaux de l'univers.

Le climat des États-Unis est très-sain : il n'est point de pays où les exemples de longévité soient plus communs; cependant il est plus variable que dans les pays d'Europe, situés sous la même latitude, et il est très-commun d'être obligé de changer plusieurs fois de vêtemens dans la même journée.

Cette inconstance de climat vient sans doute des nombreuses montagnes qui le coupent dans plusieurs directions.

Ce vaste pays, quoiqu'il se peuple de plus en plus, ne l'est pas, à beaucoup près, en proportion de son étendue. Le dénombrement de 1790 ne donnait, à la Nouvelle-Angleterre, qu'un million neuf mille cinq cent vingt-deux habitans : il est vrai que le territoire s'est bien augmenté depuis.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre ; presque tous d'origine anglaise, ont conservé, mieux qu'aucune autre partie de l'Amérique, la langue, les mœurs et les habitudes anglaises. C'est, en général, une belle race d'hommes : la jalousie du pouvoir les tourmente, l'inquiétude de la liberté les travaille ; les mouvemens s'excitent et s'apaisent avec une égale facilité parmi eux. L'universalité d'une certaine instruction les rend curieux à l'excès. Les papiers publics pénètrent dans tous les villages : chacun veut connaître ce qui intéresse l'état dans lequel il se voit une existence politique, et se croit une importance proportionnée.

Dans les grandes villes des États-Unis, la société offre de grands attraits. Les femmes y réunissent, en général, les agrémens extérieurs à ceux d'une éducation simple et soignée, dans laquelle l'instruction et les talens ne s'acquièrent point aux dépens du naturel et de la modestie. Elles y sont très-jolies pendant leur jeunesse ; mais un petit nombre de couches efface toute leur beauté, leur teint se flétrit, et elles perdent leurs dents de très-bonne heure. Cependant les belles femmes sont en grand nombre dans la Nouvelle-Angleterre. Celles qui ont l'avantage d'une éducation soignée, ont de l'aisance et de l'agrément dans les manières, une conversation vive et intéressante, et sont instruites à ne pas dédaigner, d'ailleurs, les détails économiques du ménage. Tous ces soins honorables, conservateurs des mœurs et de la félicité des familles, sont à la mode parmi elles.

L'Américain est bon et hospitalier. Cette dernière vertu s'exerce avec un empressement, une cordialité, une délicatesse, dignes de tous les éloges. La facilité avec laquelle le travail

produit l'abondance, la leur rend peu onéreuse, et les tente peut-être trop souvent de négliger l'économie qui est la source des prospérités des familles. Le plaisir qu'ils ont à traiter leurs hôtes les conduit à une habitude de bonne chère qui devient souvent un besoin, et dégénère quelquefois en débauche.

Les devoirs conjugaux sont généralement respectés dans la Nouvelle-Angleterre. Aucun pays n'offre autant de ménages dans lesquels la tendresse et les égards assurent la paix et l'union des familles. Enfin, une vertu qui forme un trait prononcé dans le caractère national des Américains libres, c'est la reconnaissance de cette nation envers les citoyens qui l'ont servie.

La Nouvelle-Angleterre est avantageusement située pour le commerce. La pêche, les pelleteries sont les principaux objets de son négoce. Les fers en barre ou en plaqué, les fourneaux, les pots de gueuse, les vaisseaux, les outils d'agriculture, les ustensiles de ménage; les câbles et cordages, draps communs, flanelles, mousselines, bonneteries, se fabriquent dans la Nouvelle-Angle-

terre, ainsi que le tabac, chocolat, huiles d'animaux et de graines, et les sucres raffinés, soit qu'ils soient le produit des cannes ou de l'érable. Cet arbre est d'une grande ressource pour les États-Unis.

La constitution de la Nouvelle-Angleterre excluant toute loi relative à la religion, cette liberté indéfinie des cultes les multiplie à l'infini; mais sans qu'il en résulte aucune difficulté, aucun choc, aucun inconvénient sensible dans l'action du gouvernement, ni dans les diverses relations de la société. Parmi une foule de sectes, nous distinguerons les quakers comme plus dignes de l'attention du philosophe.

Quakers.

DEPUIS qu'il existe des associations civiles et religieuses, celle des quakers est jusqu'à présent une des plus raisonnables et des mieux adaptées aux droits et aux devoirs de l'homme. Zoroastre fit des mages, Lycurgue des soldats, Numa voulut faire des Romains un peuple dévot; Mahomet vint à bout de faire des Arabes autant d'esclaves fanatiques; Georges Fox en Angleterre, et Guillaume Penn en

Amérique, firent, de plusieurs milliers de leurs compatriotes, une famille de frères.

Quand on ouvre le livre des constitutions du quakérisme, on croit lire un roman politique : la république de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette secte, et surtout à l'époque où elle fut établie, on aurait écouté avec un sourire de pitié celui qui eût dit avec assurance : Oui, il est possible de persuader aux hommes qu'ils sont nés tous égaux, et qu'ils doivent tous vivre libres ; que l'éducation seule met entre eux quelque différence ; qu'ils doivent s'interdire le port et l'usage des armes offensives ; qu'une simple affirmation, qu'une négation toute nue, doivent suffire pour rendre témoignage à la vérité ; qu'il vaut mieux encore *céder* que *procéder* ; qu'une société d'hommes peut bien se passer d'impôts et de prêtres ; que, chez eux, la charité fraternelle supplée au premier, et les leçons paternelles aux seconds ; qu'un honnête homme en méditation se sent bientôt inspiré et mérite d'être entendu ; qu'avec un esprit bien intentionné

et un cœur pur, on a le don de la parole et le droit de parler à ses frères assemblés.

Malgré l'austérité de ces principes, croirait-on qu'encore aujourd'hui les quakers de Philadelphie, et même ceux de Londres, agissent en conséquence de tous ces principes? Cela est pourtant très-véritable. Leur conduite morale n'est pas plus changée que leur style et leur costume; les quakers continuent d'être les meilleurs des hommes, et se piquent de se conserver dans l'intérieur de leur conscience tels qu'ils paraissent à l'extérieur de leurs personnes.

Ils s'habillent pour se couvrir, et non pour se parer. Leur vêtement sans bouton, sans dorure, n'est qu'un tissu de laine, plus ou moins épais, selon la saison. La dentelle à leurs yeux n'ajoute aucun prix réel au linge, qui leur paraît toujours assez beau quand il est d'une blancheur éclatante. Les courroies de leur chaussure leur semblent plus commodes que les agrafes de diamant. Ils rougiraient d'employer le fer et le feu pour donner à leur chevelure une forme particulière et recher-

chée; et un grand et large chapeau, à bords presque rabattus et sans ganse, leur paraît une coiffure assez commode. De la couleur rouge aux talons, et quelques plumets blancs au chapeau, leur paraissent des signes assez équivoques de noblesse; leurs compagnes pensent et se conduisent de même. La simplicité de leurs mœurs et la décence de leur maintien font leur parure et leur méritent la considération qu'on accorde si légèrement aux grands airs d'une femme opulente ou d'une extraction antique.

La conversation et les écrits des quakers ne sont pas plus élégans que leur costume. Ils se taisent quand ils n'ont plus rien à dire, et ils ne disent que ce qu'ils pensent. Comme ils ne voient dans l'homme que l'homme, ils n'observent, avec leurs semblables, aucune de ces petites convenances de société, qui marquent la nullité des gens du monde. Ils ne sont pas avancés dans la science des mots; mais ils ont fait des progrès dans celle des choses, et il leur est plus facile de bien faire que de bien dire. Toutes les académies d'Europe dissertaient éloquemment sur les droits

sacrés de l'homme, tandis qu'en Amérique, un seul quaker, de ses propres deniers, rachetait de l'esclavage quatre cents nègres; tandis qu'un autre quaker (1) à OEckworths ouvrait à trois cents enfans un asile où ils pussent être élevés et nourris convenablement. Ce même homme, quand la mort le surprit, avait déjà déposé plus de 300,000 guinées dans le sein de l'indigence.

Quelques-uns d'entre les quakers ont été auteurs; et l'on pourrait intituler leurs livres: *la raison écrite*. Si on y rencontre des pages qui sentent la mysticité, c'est qu'il est, peut-être, au-dessus de l'homme de faire beaucoup de bien pendant long-temps, sans se démentir, si l'on n'est soutenu par un peu d'enthousiasme.

D'ailleurs, rien dans leur rit ne parle aux sens. Leurs assemblées (2) religieuses se tiennent dans des salles dont les murailles sont absolument nues. Point d'autel: le sanctuaire de la divinité bienfaisante qui les inspire a

(1) Le bon Thomas Sotergill.

(2) Les femmes quakeresses s'y cachent le visage avec des éventails.

sa place dans leurs cœurs. Point de lampes allumées : le flambeau de la charité brûle au fond de leurs âmes, sans qu'il soit besoin de l'exciter par des emblèmes commémoratifs. On se place sans choix ; le recueillement empêcherait d'en faire. Celui d'entre eux qui se trouve *illuminé* le premier, harangue le premier ; on l'écoute avec intérêt, parce qu'il n'exprime que ce que chacun de ses auditeurs sent au-dedans de lui. Un vieillard agenouillé termine la touchante conférence par une prière répétée tout bas par les assistants, dont la ferveur dédaignerait de le reconnaître autrement que par de bonnes œuvres.

Malheur à l'étranger (1) bel-esprit, qui se permettrait de tourner en ridicule des pratiques aussi simples, et qui aurait le courage de faire rire aux dépens de cette secte vertueuse ! Pardonnons aux quakers de n'être pas plaisans, pourvu qu'ils soient bons, et faisons des vœux pour qu'ils ne s'affectent pas des

(1) Voyez le long passage contre les quakers, dans une brochure in-8 intitulée : *Voyage de l'Amérique septentrionale*, par le marquis de Chatellux.

sarcasmes qu'on a la lâcheté de lancer contre eux. Surtout qu'ils se gardent de la fausse honte, qu'ils restent toujours de bonnes gens, en dépit de la mode. Hélas! ce vœu ne s'adresse qu'à ceux qui habitent au-delà des mers : en-deçà des mers, le nombre des véritables quakers diminue tous les jours.

Cette secte, la plus indulgente et la plus pacifique de toutes, eut ses persécuteurs et ses martyrs. Le clergé anglican pouvait-il voir de bon œil des hommes qui, pour leur croyance, ne voulaient s'en rapporter qu'au texte de l'Évangile? Et la cour ne devait-elle pas être indignée de la noble fierté de ces philosophes qui méprisaient ses usages, se dérobaient à sa tyrannie, et dédaignaient de ramper devant les dépositaires des grâces et de la faveur?

Cromwel voulut d'abord les gagner, et finit par leur accorder sa considération. Ils ne furent pas d'abord tout-à-fait tranquilles en Amérique; mais enfin, ils y ont pris leur rang, et figurent encore dans l'histoire des hommes, à l'ombre des lois du grand Penn.

C'est surtout à Philadelphie (la ville des

Frères) qu'ils méritent d'être observés. Le luxe (ont dit certains politiques) est le père nourricier des états. Sans lui, les quakers savent faire fleurir le commerce, entretenir la population, et se procurer l'abondance. Ils mènent une existence d'autant plus douce, que leur exemple a prévalu, et que le système de tolérantisme, dont ils ont toujours fait profession, est passé en loi chez leurs voisins.

Le pouvoir législatif des Etats-Unis réside dans un congrès qui se compose d'un sénat, et d'une chambre de représentans. Ce dernier corps est formé de membres élus, tous les deux ans, par le peuple des différens Etats, à raison d'un représentant par trente mille habitans. Les membres du sénat sont élus, pour six ans, par le corps législatif. Ils se divisent en trois classes, l'une desquelles se retire au bout de deux années, en sorte que le sénat se trouve renouvelé par tiers tous les deux ans. Chacune des deux chambres jouit du droit d'initiative, excepté lorsqu'il s'agit d'impôts. Alors ce droit n'appartient qu'à la chambre des représentans; mais le sénat peut faire des amendemens au bill,

Pour avoir force de loi, tout bill doit, après avoir passé par les deux chambres, être présenté au président des Etats-Unis, qui, s'il l'approuve, le signe ; s'il ne l'approuve pas, il l'adresse, avec ses observations, à la chambre où il a pris naissance. Si, après un nouvel examen, le bill est approuvé à la pluralité des deux tiers des voix, il est envoyé à l'autre chambre, et si celle-ci l'adopte par le même nombre de suffrages, il devient loi de l'Etat.

Le pouvoir exécutif réside dans le président des Etats-Unis d'Amérique, qui, de même que le vice-président, est élu pour sept ans. Ils peuvent être indéfiniment réélus l'un et l'autre, et leur dignité est, comme la place de sénateur, à la nomination du corps-législatif de chaque Etat qui compose les Etats-Unis. Le président a le commandement général de l'armée, de la milice des divers états et de la marine. Il peut, de l'avis et du consentement du sénat, faire la paix et la guerre, conclure des alliances. Il a la nomination des ambassadeurs, des ministres, des conseils, des juges de la cour suprême, et

de tous les autres officiers; mais cependant il doit obtenir le consentement du sénat.



LES INDIGÈNES,

Sauvages de la Louisiane, de la Floride, etc.

UNE foule de peuplades indiennes habitaient le territoire des États-Unis, et en occupent encore une partie. Ces sauvages, voisins de ceux du Canada, en avaient à peu près les mœurs, et presque tout ce qu'on a dit des premiers pourrait se rapporter à ceux-ci. Cependant les indigènes de la Louisiane et des autres cantons des États-Unis, habitant un ciel plus doux et un climat plus riant, avaient, dans les mœurs, quelque chose de plus gracieux et une teinte d'un degré plus douce dans le caractère. Leurs usages avaient quelque chose de poétique, si l'on peut s'exprimer ainsi, et ont fourni plusieurs pages admirables à un homme célèbre de nos jours.

Ceux d'entre ces peuples qui sont le plus connus, sont les *Chactas*, les *Chérosques*,

les *Illinois*, les *Panis*, les *Mandanes*; les *Sioux*, qui habitent entre le Mississipi et la rive septentrionale du Missouri, et qui, pour ôter aux autres tribus de ces contrées, qu'ils ont soumises, tout moyen de secouer leur joug, cherchent à interrompre toute communication entr'elles et les Européens, dont l'alliance et les armes pourraient leur être utiles; les *Ayoas*, les *Renards*, les *Muscogulges* et les Indiens de la tribu du *Serpent*. Les *Natchez*, qui ont été entièrement détruits par les Français, à la fin du dernier siècle, tenaient le premier rang parmi ces peuples, pour la civilisation et les lumières. Ces sauvages avaient un culte public, dont le soleil était le principal objet. Ils avaient des temples dans lesquels ils entretenaient un feu perpétuel, regardant le feu comme l'emblème le plus pur de la divinité. Ces temples étaient construits avec magnificence, et décorés de différens ornemens, proportionnés à leur grossière architecture. Ils avaient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré, et à certains temps de l'année, il y avait des fêtes établies, qui étaient célébrées par tout

le peuple, en grande cérémonie, mais sans répandre de sang.

Tous ces peuples avaient, à peu près, les mêmes mœurs, le même caractère et les mêmes usages : comme les Canadiens, ils étaient élevés pour la guerre, et la plus grande gloire qu'ils connussent, était celle qui résulte de la mort d'un ennemi, soit qu'ils l'eussent tué par ruse, soit que la victoire leur eût été disputée dans un combat ; la même soif de vengeance, les mêmes traitemens envers leurs prisonniers, le même mépris de la mort et des tourmens, la même conduite envers leurs femmes.

Ces sauvages ne manquent pas d'intelligence. Privés de l'art de l'écriture, ils y suppléent souvent par des peintures hiéroglyphiques, qui décèlent de l'invention. Ne connaissant aucune loi de contrainte, et ne se soumettant jamais qu'à la persuasion, l'éloquence, qui sert à éclairer les conseils, à exalter la bravoure, est en honneur parmi eux. Elle offre souvent des traits d'une originalité vigoureuse ; et dans les occasions importantes, le sauvage s'exprime quelquefois avec

une sensibilité touchante et une simplicité sublime, qui montrent que le sentiment, l'imagination, le génie même, ne lui sont pas étrangers.

Ces peuples exercent l'hospitalité beaucoup mieux que les nations civilisées. La vengeance même, une de leurs plus ardentes passions, les solliciterait en vain de la violer, et leur ennemi peut jouir, à l'ombre de leur toit, de la plus parfaite sécurité.

Lorsqu'un jeune guerrier veut se marier, sa première démarche consiste à présenter à la jeune fille qu'il veut épouser, un tison enflammé. « Voilà mon tison, dit-il, je l'ai » pris de mon feu. Ouvre la bouche, souffles- » y l'haleine du consentement, tu me ren- » dras content. Regarde le manche de ce » *tomeawk* (le *tomeawk* est une hache de » guerre), voilà les marques de sept che- » velures sanglantes. » Rien ne plaît tant aux belles Indiennes que ces marques du courage d'un guerrier. Si elle souffle sur le tison, c'est lui faire entendre qu'il peut espérer, et qu'elle ne désapprouve pas sa démarche.

Ces Indiens ont une si grande vénération pour les lieux où reposent les cendres de leurs ancêtres, qu'une des conditions des premières ventes de terres qu'ils firent aux Européens, fut que ces lieux seraient à jamais respectés. Ils parlent encore aujourd'hui avec horreur de l'usage que les colons en ont fait.

Au milieu de leurs cabanes ils pratiquent une ouverture circulaire pour laisser sortir la fumée, et ils y suspendent un bâton crochu, auquel la chaudière est attachée. Dans la cabane d'un guerrier, on voit des chevelures dont la peau a été soigneusement tannée, peinte en rouge et attachée sur un cerceau. Ils ont une pipe ou calumet appelé *calumet de paix*, dont la tête façonnée avec art, est toujours de marbre blanc ou noir. Ils y introduisent un tuyau revêtu d'une peau de serpent mouchetée, et ornée d'un mélange particulier de plumes. Celui qui le porte jouit de la plus parfaite sûreté, même dans les villages ennemis du sien. Si le calumet est orné de plumes rouges, il devient le signal de la guerre.

L'anecdote suivante montre que leurs

femmes, souvent victimes aussi des fureurs de la guerre, chérissent la vengeance comme eux, et ne manquent, dans l'occasion, ni de constance, ni de force, ni de résolution pour la satisfaire.

Oroboa, jeune Muscogulge, avait été enlevée par les Illinois dans une expédition que ceux-ci avaient faite contre sa tribu. Elle fut déposée dans une de leurs huttes, ayant les pieds et les mains liés. Pendant dix jours qu'elle passa dans cette position, elle ne reçut de nourriture que ce qu'il fallait pour l'empêcher de périr. A la onzième nuit, pendant que ses ennemis dormaient près d'elle, elle parvint à dégager une de ses mains, et bientôt après à se délier tout-à-fait. Son premier mouvement fut d'assurer sa liberté par la fuite; mais elle ne put se résoudre à laisser échapper l'occasion de la vengeance; elle rentre dans la hutte qu'elle a quittée, saisit une hache, assomme celui de ses ennemis qui est le plus à sa portée, s'élançe au dehors, et va se cacher dans un arbre creux qu'elle avait remarqué.

Cependant ses ennemis, réveillés par les



Habitans de la Californie.



Habitans de la Floride.

gémissemens dū mourant , frémissent de terreur et d'indignation , et se hâtent de la poursuivre. Elle attend qu'ilssoient éloignés, et, dirigeant sa course d'un autre côté, elle s'enfonce dans les bois. Elle y errait depuis deux jours , lorsque tout-à-coup elle découvre les Illinois qui suivaient la trace de ses pas. Elle se plonge aussitôt dans un étang couvert de roseaux , qui se trouvait à sa portée , et y reste , dans une attitude qui lui permettait de respirer sans être aperçue , jusqu'à ce que ses ennemis , lassés d'une recherche inutile , se soient éloignés.

Pendant trente-cinq jours entiers , elle parcourut les forêts et les déserts , vivant de racines et de fruits sauvages. Parvenue au bord d'un fleuve large et rapide, elle fit , avec des osiers , une espèce de radeau qui lui servit à le traverser. Enfin , elle fut rencontrée par des guerriers de sa nation , qui lui donnèrent des vêtemens pour se couvrir , et la reconduisirent dans son village.

Ces peuples ont des *sachems* ou chefs qui les commandent , soit pendant la paix , soit pendant la guerre.

La fréquentation des Européens a été funeste à ces sauvages. Ils en ont reçu le fléau de la petite-vérole, et celui non moins funeste, peut-être, des liqueurs fortes, auxquelles ils se livrent avec passion, et qui, joint au premier, a prodigieusement contribué à diminuer leur population. Les Européens leur ont fait connaître des besoins nouveaux, leur ont communiqué des vices et les germes de mille funestes passions qui altèrent la santé et abrègent la vie dans nos sociétés civilisées. Ce serait en vain qu'on prétendrait maintenant trouver chez ces peuples ces grâces naturelles, ces vertus naïves, ce caractère simple et ingénu qui, même dans le tableau de leurs plus grandes fureurs, attachent quelquefois le cœur, et flattent toujours à coup sûr l'imagination.



LA CALIFORNIE.

LA Californie est une péninsule entourée par l'Océan du sud à l'ouest, et par le golfe de Californie, appelé aussi Mer Vermeille.

Son climat, en général, est très-chaud et très-sec. Le pays abonde en gibier : on y voit aussi des sangliers, des chats, des tigres, des castors, ainsi que plusieurs espèces d'insectes venimeux et d'oiseaux de proie. Il produit du blé, du vin, des olives, des figes, des melons, et toutes sortes de légumes, depuis que les Européens s'y sont établis.

Les habitans de la Californie sont d'une taille avantageuse, plus noirs que les autres Indiens; ils ont les cheveux longs, noirs et aplatis, et qui leur pendent jusqu'aux cuisses. Les hommes ne portent, autour du corps, qu'une espèce de ruban, tissu d'une herbe soyeuse, orné de chaque côté d'une touffe de plumes de faucon. Les femmes portent une frange épaisse faite de la même herbe : elle descend sur leurs genoux. Une peau de cerf, ou celle de quelqu'oiseau, leur couvre les épaules. Les Californiens portent quelquefois des colliers et des bracelets composés de brins de bois et de coquilles, de petites baies rouges et de perles qu'ils entaillent et attachent ensuite avec un fil de l'herbe à soie.

Ils se ceignent la tête d'une bande de toile, ou d'une espèce de réseau.

Les Californiens sont d'un caractère très-enclin à la bonté et à la douceur. Ils vivent sans inquiétude, et tout est commun parmi eux. La chasse et la pêche sont leurs seules occupations; la fabrique des instrumens, qui servent à l'une et à l'autre, sont les seuls arts qu'ils connaissent, et ils sont les plus simples qu'il est possible. Ils n'ont aucune chaloupe; ils naviguent sur la mer avec des radeaux; mais ils sont de très-habiles nageurs.

Lorsque le capitaine Shelvock aborda chez eux, il remarqua qu'ils ne voulurent jamais lui laisser prendre du tabac, non plus qu'à ses compagnons, et qu'ils le rejetaient au loin dès qu'ils leur en voyaient à la main. Ils ne voulurent pas regarder au travers de lunettes d'approche, et l'on était sûr de leur déplaire en s'en servant devant eux. Shelvock n'a pu connaître la cause de ces singularités.

Dans les mois d'avril, de mai et de juin, il tombe dans ce pays, avec la rosée, une manne qui se congèle, et durcit sur les feuilles

des roseaux sur lesquels on la ramasse. Quoique moins blanche que le sucre, elle en a toute la douceur et est fort bonne. Les Indiens de la Californie se font, pour la nuit, une espèce de toit avec des feuillages et des branches d'arbres. L'hiver, ils s'enfoncent dans des caves qu'ils creusent en terre, à peu près comme les bêtes.

Après la pêche et la chasse, l'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes est de filer de longues herbes, qui leur tiennent lieu de chanvre et de lin. Ils en ont une sorte avec laquelle ils font une espèce de vaisselle et de batterie de cuisine. Leurs armes sont l'arc, la flèche, le javelot : leurs arcs ont environ sept pieds de long ; leurs flèches, faites de petites cannes armées d'un os de poisson bien affilé, en ont quatre et demi. Ils n'ont ni filets, ni hameçons ; mais ils dardent le poisson avec un instrument de bois qu'ils lancent avec une grande adresse. Les Californiens semblent adorer la lune.



LA FLORIDE.

DANS les premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, les Européens, non contents de tous les trésors qu'ils y trouvèrent, portèrent encore plus loin leurs désirs insatiables. On vit un gentilhomme espagnol armer de légers bâtimens pour aller reconnaître une des îles Lucayes, qu'on assurait posséder une source d'eau vive qui avait toutes les propriétés de la merveilleuse fontaine de Jouvence. Ce qu'on cherchait ne se trouva point ; mais *Juan Ponce de Léon* trouva ce qu'il ne cherchait pas. Une tempête officieuse le fit échouer sur la côte inconnue d'un grand pays, dont il ne tarda pas à prendre possession sous le nom de *Floride*. Les naturels de cette vaste contrée de l'Amérique septentrionale opposèrent plus de résistance que les habitans du Mexique et du Pérou. Pizarre et Cortez n'en eussent point fait une conquête facile et rapide. Ponce, à qui l'espoir chimérique de prolonger sa

vieillesse, avait fait entreprendre cette expédition, n'y rencontra qu'un trépas prématuré. Il mourut à Cuba, des blessures qu'il avait reçues à la Floride.

Cet exemple ne découragea point quelques riches propriétaires de mines à Saint-Domingue. Comme ils manquaient de travailleurs, ils résolurent d'en amener de la Floride. Ils s'embarquent, vont mouiller au cap Sainte-Hélène, attirent sur leurs bords cent trente Floridiens insulaires, et, tout-à-coup, lèvent l'ancre et gagnent la pleine mer avec leurs victimes. Cet attentat insigne contre le droit des gens ne tourna point au profit des ravisseurs; les sauvages esclaves refusèrent toute nourriture, et périrent dans la traversée.

Mais leurs compatriotes les vengèrent peu de temps après, et se firent justice eux-mêmes sur deux cents Espagnols qui avaient été envoyés de nouveau dans la Floride, par le gouvernement de Saint-Domingue. Le chef du convoi, *Vasques d'Aillon*, que l'empereur Charles-Quint décora de l'ordre de Saint-Jacques, pour donner plus de sanction à cette tentative, fut trop heureux d'échapper au

juste ressentiment des naturels. Ferdinand de Soto leur déclara une guerre réglée, et mourut avant d'avoir pu mettre à terme son plan d'invasion. La science naturelle et le courage des barbares mirent souvent en défaut les savantes combinaisons de la tactique européenne. Charles - Quint, mécontent, changea de batteries. Ne pouvant soumettre la Floride par les armes, il en confia la conquête à des missionnaires, qui furent encore plus malheureux dans leur croisade. Les Floridiens, qui avaient toujours présente à la mémoire l'indigne perfidie des premiers navigateurs, massacrèrent trois de ces apôtres : cette catastrophe éteignit tout-à-fait le zèle évangélique des autres, qui se retirèrent au plus vite.

Ce fut un Français qui bâtit le premier fort dans la Floride, en 1562. Les Anglais tentèrent aussi, bientôt après, d'y former des établissemens. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails historiques, que nous abandonnons aux politiques. Notre tâche se borne à l'esquisse des mœurs et coutumes des naturels de la Floride, qui méritent encore au-

jourd'hui toute l'attention de l'observateur. Le climat y est doux et sain, le sol fertile, et la terre recèle sans doute de riches mines d'or et d'argent.

Indifférent à ces trésors, le prudent Indien s'obstine à en dérober la trace aux Européens avides. La destinée des Péruviens, perdus par trop de confiance, a été pour eux une leçon dont ils ont su profiter. Leur farine de maïs pétrie avec du miel, quelques fruits, du poisson sec et du gibier, ne leur laissent rien à désirer. Le premier des biens pour eux, c'est la liberté; ils ont fait les plus pénibles sacrifices pour conserver ce trésor précieux, et ils mettent encore tous leurs soins à le défendre.

Ainsi que tous les Indiens qui se livrent à de fréquens exercices, les Floridiens sont agiles et robustes. Les femmes ont aussi beaucoup de souplesse dans les membres. Elles ne se distinguent pas moins que les hommes par leur légèreté à la course. Il n'est pas rare de voir une Floridienne, son enfant sous un bras, traverser un fleuve à la nage. Les deux sexes naissent assez blancs. La couleur d'olive

qu'ils contractent avec le temps, ne provient que des drogues dont ils imprègnent leur peau dès leur enfance.

Intrépides guerriers, ils sont encore de rares voleurs, si l'on peut donner ce nom à des gens qui n'ont aucune idée de la propriété. Leur culte est le plus remarquable de leurs usages. L'article le plus absurde et le plus révoltant de leur croyance, est la foi qu'ils ont dans l'existence d'un démon, appelé par eux *Toya*, et qu'ils honorent par des sacrifices humains. Leurs prêtres nommés *jaovas*, ne dédaignent pas de jouer quelquefois le rôle de diable. Déguisés sous mille formes plus bizarres l'une que l'autre, ils s'étudient à tourmenter l'imagination de ce peuple, par des terreurs paniques. On ne manque pas alors de recourir à leur puissance; on accourt, on les supplie de conjurer les êtres malfaisants dont on est obsédé. L'exorcisme une fois opéré, les *jaovas*, aussi désintéressés que les prêtres d'Europe, demandent et obtiennent leur salaire.

Mais ce qui leur fait plus d'honneur, ce sont les hommages religieux qu'ils rendent assidûment au soleil : à l'exemple des Péru-

viens, ils ne vont pas dans des temples étroits en adorer le simulacre mesquin; ils mettent plus de grandeur et de noblesse dans leur culte.

Tous les jours ils assistent au lever du soleil. On les voit à l'entrée de leur hutte, épier le moment où cet astre lance son premier rayon, tendre les mains vers lui, et lui adresser une hymne grossière, mais pleine de ferveur; cette partie du culte est un acte d'admiration. Le soir, ils offrent un acte de reconnaissance au soleil couchant, pour tous les bienfaits qu'ils en ont reçus dans le cours de la journée; et ils font en sorte que le dernier rayon du jour tombe sur leurs têtes.

Ils ont consacré au soleil quatre grandes fêtes dans l'année. Dès l'aube matinale, les Floridiens d'*Apalache* se rassemblent sur la plus élevée de leurs montagnes. Au sommet est une grotte naturelle, dont l'une des ouvertures, exposée à l'orient, reçoit les premiers feux du jour. Pendant la nuit qui précède, les prêtres ont allumé un grand brasier à l'entrée de cette grotte sainte. On y jete quantité d'aromates, et des nuages de parfum

s'élèvent en l'honneur du premier des astres. Le peuple en silence, et dans un éloignement respectueux, se prosterne pendant que le chef des *jaovas* fait une libation de miel; mais il répand sur une pierre lisse une certaine quantité de maïs broyé, destiné à la nourriture des oiseaux dont le ramage salue, tous les matins, le retour du soleil. Ce premier office achevé, on se livre à une joie innocente et à des danses honnêtes.

A midi, l'on reprend ces pieux exercices. Debout devant une espèce d'autel nu et sans ornemens, les prêtres attendent que le soleil ait atteint le point du milieu de sa carrière: au moment où ses rayons tombent à-plomb sur cet autel, le grand pontife allume des parfums choisis et réservés pour cet instant. Au milieu de la vapeur balsamique, il donne la liberté à une troupe d'oiseaux retenus dans des cages. On suit des yeux leur vol; on prête l'oreille aux cris de joie de ces volatiles; on en tire des présages plus ou moins heureux. Puis tout le peuple, dans une douce ivresse difficile à peindre, descend de la montagne en ordre de procession, portant des rameaux

dans sa main, précédé de ses chefs, et suivi de plusieurs pèlerins. Ceux-ci sont chargés d'une partie des offrandes que tous les assistants ont accumulées à l'envi, en forme de pyramides, autour de la grotte sacrée. Le reste de ces offrandes appartient de droit aux prêtres.

Dans une autre solennité, on offre au soleil l'effigie d'un cerf. On remplit d'herbage la peau de ce quadrupède, et on la couvre de guirlandes de fleurs; on y suspend quantité de fruits secs, puis on la hisse au plus haut d'un arbre, où elle doit *demeurer exposée* à tous les rayons du jour. Tandis que les prêtres s'occupent de ce cérémonial, la dévote assemblée chante en chœur des hymnes pour demander au père de la nature une abondante récolte. Cette fête a lieu au commencement du mois d'avril.

Le malheur aigrit l'homme et le dénature dans les grandes calamités. Les habitans de la Floride sacrifient, au soleil, un enfant mâle, le premier né d'une famille. Dans quelques cantons, on immole, à la lune, une jeune fille, choisie parmi les plus jeunes. La

mère est obligée d'assister à ce spectacle atroce et religieux. On danse autour d'elle; on pousse des cris, sans doute pour lui dérober ceux de la victime.

Dans certains districts, on célèbre des espèces de mystères en l'honneur du démon *Toya*. On se prépare à cette célébration par trois jours d'abstinence. Au milieu de l'assemblée rangée en cercle, trois prêtres, vêtus grotesquement, exécutent une pantomime tout-à-fait digne de la divinité qu'on veut honorer. Puis les femmes, armées d'écaillés de moules, font elles-mêmes des incisions sur le bras de leurs filles, qui disputent entr'elles de patience et de courage. Le sang que fournissent les plaies est aussitôt jeté en l'air au nom trois fois répété de *Toya*.

Dans plusieurs endroits de la Floride, on appelle le diable *Cupai*, et l'enfer *Ucupacha*, c'est-à-dire, le *bas monde*; le ciel se nomme *Hamanpacha*, qui veut dire le *haut monde*.

Pour ne point faire un double emploi du charlatanisme, les jaovas sont en même temps médecins. Hors de leurs fonctions sacerdotales, ils ne marchent point sans avoir un sac

rempli de plantes, suspendu à leur ceinture. On ne peut leur refuser quelques connaissances en botanique. Ils se servent de leurs lèvres pour nettoyer les plaies, et le malade s'en trouve ordinairement assez bien, sans qu'il en résulte de grands inconvéniens pour celui qui se résout à ce bon office.

Quand la maladie résiste aux soins des parens et à l'art des jaovas, on expose le moribond sur la porte de sa chaumière, la face vers le soleil, que le médecin, devenu prêtre, supplie d'achever la guérison. On a vu des malades devoir leur convalescence à une douce transpiration provoquée par les rayons solaires.

Les prêtres floridiens ont un costume qui leur est propre; ils se revêtent d'un manteau de peaux coupées par bandes inégales. Quelquefois cet habillement est taillé à la façon d'une longue robe; alors ils l'attachent avec une ceinture de peau. Ils ont les pieds et les bras nus. Sur la tête, ils portent un bonnet de peau, qui se termine en pointe: souvent ils se couronnent de plumes. Ils battent de la caisse pour faire remarquer leur passage.

Lorsque les Floridiens se disposent à partir pour une expédition, les prêtres consultés contrefont les inspirés et rendent des oracles. Alors le général, le visage tourné vers le soleil, puise de l'eau dans une jatte, et la dispersant dans l'air au-dessus de la troupe, s'écrie : Ainsi soit versé le sang de nos ennemis ! Puis, remplissant encore une fois la coupe, il en verse toute l'eau sur des charbons allumés, en s'écriant de nouveau : Puisse l'ennemi périr aussi vite que ce feu s'est éteint ! Les veuves, surtout celles des guerriers morts au lit d'honneur, ont l'usage de déposer leur chevelure sur la tombe de leurs époux. Elles ne peuvent se remarier que lorsque leurs cheveux ont pris l'accroissement qu'ils avaient avant la perte de leur premier mari, c'est-à-dire, que lorsqu'ils sont assez longs pour leur couvrir les épaules. Les chefs seuls ont les honneurs du bûcher. De leurs cendres on fait une boisson que les parens se partagent entre eux, le jour anniversaire de la mort.

Les autres familles conservent leurs morts pendant un an ; le cadavre est revêtu des plus belles peaux, et embaumé dans des cercueils

de bois de cèdre. Au bout de l'année, on le transporte dans le canton de la forêt voisine, assignée pour la sépulture de chaque famille : là, chaque individu a sa place isolée, au pied d'un arbre que l'on plante tout exprès, quand il ne s'en trouve pas dans le lieu de la sépulture, et qu'on ne manque pas de renouveler quand il périt. Le fils se fait une occupation sacrée de l'entretien de l'arbre qui couvre les reliques de son père; et s'il en négligeait la culture, il encourrait le mépris et l'indignation de ses compatriotes.

Ce respect religieux pour les cendres des morts n'a pas peu contribué sans doute à rendre indomptables les peuples de la Floride. Des étrangers ne violeraient pas impunément cet asile : chez ces peuples bons, simples et religieux, ce sentiment peut produire des effets plus grands encore que l'amour de l'indépendance.

Les Floridiens ont quelques usages qui feraient honneur aux nations les plus policées. Les montagnards des Apalaches ne donnent point de nom à leurs enfans; il faut que ceux-ci s'en procurent un par quelque

action généreuse. Le libérateur d'un village en prend le nom, ou celui de l'ennemi qu'il a repoussé. C'est ainsi que Scipion fut nommé l'Africain.

Les Floridiens ont, en général, des mœurs très-sévères; dans l'intérieur de leur ménage, ils vivent très-réunis, et rarement des époux brisent les liens qu'ils ont formés. L'on punit le désordre avec une extrême rigueur.

La femme qui a oublié ses devoirs est publiquement dépouillée de tous ses vêtemens et de sa chevelure; elle demeure exposée à toutes les insultes des femmes de son village, et est enfin renvoyée à ses parens, qui la dérobent aussitôt à ses compatriotes, en la faisant passer dans un canton. Dans d'autres parties de la Floride, l'époux offensé a le droit de punir lui-même de mort sa compagne; mais les exemples de cette juste vengeance sont extrêmement rares.

Les peuples de la Floride vont presque nus, et portent seulement une espèce de caleçon de chamôis ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs; cette partie de leur habillement leur sert d'unique parure.

Leur manteau est une sorte de couverture qui pend depuis le cou jusqu'à mi-jambe ; il est ordinairement de martre fine, et sent une odeur de musc très-agréable. Ils en ont quelquefois de chats, de daims, de cerfs, d'ours, de lions, et même de vaches, qu'ils préparent si bien, que l'on pourrait s'en servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux, ils les portent longs, et les nouent sur la tête. Leur bonnet est un réseau de couleur, qu'ils attachent sur le front, en sorte que les bouts pendent jusqu'au-dessous des oreilles. Les femmes sont aussi vêtues de peau de daim ou de chevreuil, et ont tout le corps couvert ; mais jusqu'au sortir de l'enfance, elles ne portent pas le manteau. Dans quelques endroits, les jeunes filles, quand elles deviennent grandes, ceignent le tablier de coton qu'elles ne quittent plus.

Ces Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté du mousquet ; ils croient que l'arc et la flèche leur donnent une grâce particulière : c'est pour cela qu'ils en portent toujours à la chasse et à la guerre. Leurs arcs sont très-longs, afin de ne point se blesser

le bras gauche avec la corde quand elle se détend; ils se servent d'un *demi-brassard* de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusqu'au coude, et qui est arrêté par une bande de cuir dont ils font plusieurs tours sur le bras.

Ils se fabriquent des mantes ou casiques avec l'écorce la plus tendre de certain arbre, ou avec une herbe qui, bien battue, devient comme du lin. Ces casiques leur servent d'habillement; ils en ont une qui les enveloppe depuis la ceinture jusqu'au-dessus des genoux, et une autre sur l'épaule, retroussée sous le bras droit, qu'ils ont toujours dehors : ils en portent aussi sur les épaules.

Leurs cuirs sont fort bien apprêtés; ils leur donnent la couleur qu'ils souhaitent, et d'une teinture si parfaite, que leur couleur de feu soutiendrait la comparaison avec notre plus fine écarlate. Leur chaussure est faite d'un cuir noir, d'une fort bonne qualité; mais ils se chaussent rarement, surtout dans les montagnes.

LE MEXIQUE.

Histoire de la conquête du Mexique.

HERNANDEZ et GRIJALVA avaient découvert les côtes du Mexique. Partout où ils avaient abordé, ils avaient trouvé un sol fertile, de l'or en abondance; des hommes plus intelligens et plus civilisés que dans les autres parties nouvellement découvertes du Nouveau-Monde; mais, en même temps; fiers, courageux et intrépides. Le gouverneur de Cuba, Velasquez, résolut de faire la conquête d'un pays qui promettait également à son ambition, de la gloire et des richesses. Il équipa une petite flotte dont il donna le commandement à Fernand Cortez, d'une origine noble, mais remarquable surtout par son courage extraordinaire, sa patience infatigable, son activité et ses talens militaires. Cortez partit de Cuba le 18 décembre de l'an 1518. Son escadre se composait de onze vaisseaux, montés par six cent dix-sept hommes, dont treize seulement étaient armés

de mousquets, trente-deux avaient des arbalètes, et tous les autres étaient seulement armés d'épées et de lances. Cortez avait encore seize chevaux, dix petits canons et quatre couleuvrines.

Il aborda dans le pays de Tabasco, à l'embouchure de la rivière que les Espagnols avaient nommée peu auparavant Grijalva. Il livra bataille aux Indiens, qui avaient méprisé son alliance, les battit et les força à se soumettre. Le cacique du lieu lui fit présent de vingt-deux jeunes filles qui savaient faire le pain de blé d'Inde, et qui étaient toutes d'une grande beauté. Une d'entr'elles, qui fut ensuite baptisée sous le nom de Marine, était fille d'un cacique indien. Elle lui avait été enlevée dans sa jeunesse, et avait ensuite été vendue au cacique de Tabasco. Elle réunissait à beaucoup d'attraits des talens extraordinaires, et, comme elle apprit en peu de temps la langue espagnole, elle rendit de très-grands services à Cortez dans ses négociations avec les Mexicains. On dit que Cortez, par reconnaissance, l'épousa enfin et en eut un fils appelé Martin Cortez.

Les Indiens que Cortez venait de combattre, étaient armés d'arcs et de flèches. Ils portaient aussi un javelot, qui tantôt était lancé de loin, et tantôt servait, comme d'épée, à se battre de près. Mais un de leurs plus terribles instrumens de guerre était un sabre fait d'une grosse pièce de bois très-dur, dont le tranchant était composé de pierres aiguës qu'on y avait enchâssées, et qui était si pesant que, de même qu'une hache, il fallait les deux mains pour s'en servir.

Quelques-uns portaient aussi des massues, d'autres des frondes. Il n'y avait que les chefs qui eussent des armes défensives, qui consistaient en une cuirasse de coton piqué, et un bouclier de bois où d'écailles de tortue. Les autres allaient tout nus; mais, pour se donner un air terrible, ils se peignaient le visage et le corps de diverses couleurs; et, afin de relever leur taille, ils portaient sur la tête plusieurs grandes plumes attachées ensemble.

Leur musique guerrière s'accordait avec cet ajustement. Elle consistait en une flûte de roseaux et de gros coquillages, et en un tambour fait d'un tronc d'arbre creusé. L'art

de combattre en lignes serrées leur était absolument inconnu. Ils gardaient pourtant un certain ordre; car ils partageaient toute leur armée en petites troupes, dont chacune avait son chef, et gardaient toujours un corps de réserve pour s'en servir dans les occasions imprévues.

Pendant que le cacique indien, avec les principaux du pays, était à faire ses présens à Cortez, on entendit, par hasard, hennir les chevaux espagnols. Les Indiens effrayés demandèrent aussitôt ce que pouvaient avoir ces puissances formidables (ils voulaient parler des chevaux); on leur répondit qu'elles étaient courroucées de ce qu'on n'avait pas puni plus sévèrement le cacique et son peuple, de leur audace de s'opposer aux chrétiens. A peine eurent-ils ouï cette réponse que, pour se réconcilier avec ces êtres redoutables, ils coururent chercher des couvertures où ils pussent se reposer, et toutes sortes de volatiles pour leur nourriture. Ils leur demandèrent aussi très-humblement pardon, et les assurèrent qu'à l'avenir ils demeureraient toujours soumis aux chrétiens.

De là Cortez arriva à Saint-Jean de Uloa ; qui était habité par des Mexicains. Pilpator et Teutile , qui y commandaient de la part de l'empereur Montezume, lui envoyèrent offrir tous les secours dont il pourrait avoir besoin pour la continuation de son voyage. Ce nom d'empereur, ces vaisseaux, cette politesse, tout annonçait une nation bien supérieure aux peuplades américaines connues jusqu'alors.

Cortez annonça à Pilpator et à Teutile qu'il venait au nom de Charles d'Autriche ; grand et puissant empereur d'Orient, et que ce monarque l'avait chargé, pour Montezume, de propositions qui exigeaient qu'il eût un entretien personnel avec lui.

Cette déclaration ferme et résolue de Cortez jeta dans un grand embarras les seigneurs mexicains. Ils savaient que cette proposition d'une entrevue serait très-désagréable à Montezume ; car une ancienne tradition annonçait aux Mexicains que, tôt ou tard, un peuple puissant et formidable, qui habitait vers l'Orient, viendrait renverser leur empire ; et Montezume, depuis la première apparition des Espagnols sur les côtes, était agité de

vives inquiétudes. C'est pourquoi les lieutenans de ce prince déclarèrent à leur tour, à Cortez, le plus poliment qui leur fut possible, qu'il n'était pas en leur pouvoir d'acquiescer à ce qu'il désirait. Mais Cortez persistant, avec hauteur, dans son premier dessein, ils le prièrent d'attendre au moins qu'ils eussent le temps d'informer l'empereur de ses intentions, et de lui demander ses ordres. Cortez y consentit.

La réponse de Montezume fut négative : elle était accompagnée de présens magnifiques et prodigués avec une profusion digne d'un si puissant prince. Mais Cortez ayant déclaré, de nouveau, qu'il ne partirait pas avant d'avoir vu l'empereur ; tout ce que purent obtenir Pilpator et Teutile, fut qu'il attendrait l'issue d'une nouvelle tentative, qu'il voulait bien leur permettre de faire encore auprès de Montezume.

Ce prince ayant persisté dans son refus, et l'opiniâtre Cortez ne relâchant rien de sa première résolution, l'indignation s'empara de tous les Mexicains, et Cortez se vit entièrement abandonné. Alors il se détermina à

abandonner ce pays, et alla faire alliance avec le cacique de Cempoalla, qui, mécontent de l'orgueil et de la cruauté de Montezume, avait dessein de secouer son joug et de se rendre indépendant.

Cortez ayant aussi fait connaissance avec les caciques voisins de celui de Cempoalla, qui avaient tous les mêmes sujets de mécontentement, et qui faisaient d'autant plus aisément cause commune, que les peuples qu'ils commandaient ne faisaient tous qu'une même province, et portaient tous le même nom (celui de Totanaques), reçut une troisième ambassade de Montezume, qui, toujours ferme dans le dessein de ne pas laisser entrer les Espagnols dans sa capitale, l'engageait, dans les expressions les plus modérées et les plus flatteuses, à sortir de son empire. Cette proposition était accompagnée des présens les plus magnifiques; mais Cortez n'eut pas plus d'égards aux prières de l'empereur qu'il n'en avait eu dans les occasions précédentes, et il se disposa sérieusement à marcher sur la capitale de Montezume.

Il était sur le point de partir, lorsqu'il

apprit qu'on allait immoler des victimes humaines dans un temple des Totanaques, ses alliés. Irrité de tant de barbarie, et, ce qui ne devait que lui faire horreur, excitant sa colère, il se rend au temple, suivi de quelques gens armés, et menace de mettre tout à feu et à sang, si l'on ne met, à l'instant même, en liberté les malheureuses victimes destinées au sacrifice. En même temps il ordonne aux prêtres de briser eux-mêmes leurs idoles et de renoncer à leur croyance.

Les prêtresse jettent à ses pieds avec des cris et des gémissemens, et le cacique, présent, tremblait; mais ce fut en vain. Sur le refus des prêtres, il ordonna à ses soldats de renverser les idoles. Les prêtres indignés crient aux armes. En peu d'instans Cortez et sa petite troupe se trouvent environnés d'une si prodigieuse quantité d'Indiens, qu'il y avait de quoi faire perdre courage aux plus résolus. Mais Cortez, sans s'étonner, et d'un air terrible, cria aux Indiens que la première flèche qu'ils oseraient tirer, serait le signal de la mort de leur cacique, et de leur ruine, et de celle de tout le peuple. Aussitôt les soldats

de Cortez se mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur général. Dans un instant on vit rouler en bas de l'escalier la plus grande et la plus affreuse de ces idoles ; toutes les autres, ainsi que les autels et les vases sacrés, eurent le même sort. On mit tout en pièces ; on nettoya le temple ; on lava les taches de sang humain dont la muraille était souillée ; et l'on mit, à la place des idoles, une image de la Vierge.

Les Indiens, qui s'étaient attendus à voir tomber le feu du ciel sur les profanateurs de leurs temples, voyant qu'il ne leur était arrivé aucun mal, se mirent à penser que les Espagnols avaient quelque divinité qui était plus puissante que les leurs, et, dans cette persuasion, ils se joignirent à eux, et, rassemblant les débris de ces idoles qui leur paraissaient avant si sacrées, ils les jetèrent au feu avec mépris. Alors Cortez fit célébrer l'office divin dans le temple même, en présence de beaucoup d'Indiens, que ce spectacle jeta dans un étonnement et une admiration inexprimables.

Cortez, après avoir fondé et mis en état de défense une ville qu'il appela *Villa Ricca de*

la Vera Cruz, se disposait à partir, lorsqu'il fut averti des menées séditienses de quelques-uns de ses compagnons, qui, effrayés des périls qu'ils allaient courir, avaient fait le projet de se rendre maîtres d'un vaisseau et de retourner à Cuba. Afin de leur ôter à l'avenir tout moyen d'exécuter de semblables projets, et pour leur inspirer aussi une plus grande audace par la nécessité de vaincre ou de périr, Cortez, sous le prétexte que ses vaisseaux n'étaient plus en état de servir, y fit mettre le feu par ses propres soldats, s'ôtant ainsi à lui-même, par une générosité héroïque, toute ressource pour échapper à la mort, dans le cas où son entreprise contre le Mexique ne serait pas couronnée par le succès.

Cortez partit enfin avec cinq cents fantassins, quinze cavaliers et six pièces de campagne. Le reste, qui n'était que d'environ cinquante hommes, presque tous invalides, et deux chevaux, restèrent, sous le commandement d'Escalante, pour la garnison de la *Vera Cruz*. Il emmena aussi avec lui quatre cents Indiens choisis parmi ses alliés, et deux cents *tamènes* ou porte-faix, pour leur faire

porter les fardeaux nécessaires, les provisions et les vivres de toute l'armée. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'aux frontières de *Tlascala*.



LES TLASCALANS.

LE territoire de Tlascala avait environ cinquante milles de tour. Il est traversé par une chaîne de montagnes qui fait suite aux Cordilières. Les habitans de ces montagnes se distinguaient des Américains de ces contrées par un courage extraordinaire et un amour excessif de la liberté. Ils avaient secoué le joug des Mexicains, et formaient déjà, depuis long-temps, une république invincible. Chaque canton du pays envoyait ses députés ou représentans dans Tlascala, la ville capitale, et l'assemblée de ces députés composait le conseil supérieur et la puissance législative de la nation entière.

Cortez, qui était instruit des mœurs et du caractère de cette nation estimable, voulut s'attacher par une alliance. Il lui envoya une ambassade avec toutes les cérémonies usitées dans le pays. On choisit quatre desprinci-

paux Cempoalliens, et Marine se chargea de leur composer un discours solennel, qu'il fallut qu'ils apprissent par cœur. On les revêtit d'un long manteau d'étoffe de coton. Au bras gauche, ils portaient une grande coquille en place de bouclier, et, dans la main droite, une large flèche, ornée de plumes blanches, dont la pointe était tournée en bas. Cela marquait des intentions pacifiques. Au contraire, une flèche avec des plumes rouges signifiait la guerre. Ces ambassadeurs ne devaient pas s'éloigner du grand chemin, parce que c'était seulement là que ces ornemens, qui désignaient leur caractère, les garantissaient d'insulte.

Dès qu'ils furent arrivés à Tlascala, on les mena dans une maison particulière pour y être traités convenablement. Le lendemain, ils furent amenés devant le conseil supérieur. Tous les membres du conseil étaient assis, selon leur âge, sur des blocs faits d'un certain bois rare. Les ambassadeurs entrèrent avec les marques du plus profond respect, c'est-à-dire, la tête couverte de leurs manteaux, et en tenant la flèche haute. Ils se jetèrent à genoux au milieu de la salle, et attendirent

qu'on leur donnât la permission de parler. Après qu'on la leur eut accordée, ils s'assirent à terre, les jambes croisées, et l'un d'entr'eux fit la harangue. Ils se remirent ensuite à genoux, firent une plus profonde inclination et s'assirent de nouveau, les jambes croisées. Ensuite on les fit retirer, et l'on se mit à délibérer sur les propositions des Espagnols. Elles furent débattues.

Le parti qui voulait la guerre et qui avait à sa tête Xicotencalt, général tlascalan, jeune homme ardent et guerrier, l'emporta enfin, et l'on retint les ambassadeurs sous toutes sortes de prétextes. Cortez s'avança, et les Tlascalans ayant voulu l'arrêter dans sa marche, furent battus. Dans une seconde bataille où les Tlascalans étaient commandés par Xicotencalt, un événement, de nulle importance par lui-même, faillit causer la ruine des Espagnols. Un cavalier de cette nation s'enfonça tellement dans les bataillons épais des ennemis, qu'il fut entièrement coupé des siens, et on l'envirouna de toutes parts. Il reçut plusieurs blessures, et son cheval percé de coups tomba mort. Aussitôt les Indiens coupent la tête du

cheval, la mettent au bout d'une lance, et la portent partout en triomphe, pour montrer à chacun que ce monstre n'était pas invincible, comme on l'avait cru, mais qu'il pouvait être tué comme tout autre animal.

Cette découverte inspira aux Indiens une telle ardeur, qu'insensiblement les Espagnols plièrent et se virent sur le point d'une entière défaite. Mais tout-à-coup, et au grand étonnement de ceux-ci, les hostilités cessèrent subitement de la part des Indiens; on entendit leurs cors sonner la retraite, et toute leur nombreuse armée s'en retourna en silence par des raisons incompréhensibles.

Cortez envoya des ambassadeurs aux Tlascalans pour les exhorter à la paix, et leur faire les plus terribles menaces dans le cas où ils oseraient l'attaquer encore. Ces menaces firent entrer Xicotencalt dans une grande fureur. Il fit cruellement traiter ceux qui les lui avaient faites, et les renvoya au camp espagnol avertir Cortez que le lendemain, au point du jour, il paraîtrait accompagné d'une armée innombrable pour le prendre prisonnier, lui et tous ses gens, et ensuite les sacri-

fier à ses dieux. Il lui envoyait, en même temps, trois cents poules d'inde et quantité d'autres vivres, afin que la chair des Espagnols, dont il voulait faire un grand festin, fût de meilleur goût. Malgré cette rodomontade, il fut battu le lendemain, et abandonna le champ de bataille aux Espagnols.

Cependant les prêtres des Tlascalans révélèrent à leurs compatriotes les causes de leurs défaites. Les Espagnols, leur dirent-ils, sont de grands sorciers dont le Soleil est le père. Pendant le jour, fortifiés de l'influence de ses rayons, ils sont invincibles; mais pendant la nuit, lorsque le Soleil leur retire son influence paternelle, leurs forces surnaturelles diminuent, et ils tombent dans l'état de faiblesse commune aux autres hommes.

Mais une attaque nocturne n'ayant pas mieux réussi aux Tlascalans, ils furent pleinement persuadés que les Espagnols étaient des êtres surnaturels, et ils envoyèrent une ambassade solennelle, pour demander la paix.

Les ambassadeurs furent introduits dans le camp espagnol et firent à Cortez cette harangue :

« Êtes-vous des divinités cruelles et ennemies? voilà cinq esclaves que nous vous livrons pour en boire le sang et en manger la chair. Êtes-vous des dieux doux et bien-faisans? acceptez une offrande d'encens et de plumes de différentes couleurs. Mais si vous êtes des hommes, tenez, voici de la viande et du pain pour vous nourrir. »

Cortez ayant accordé la paix aux Tlascalans, son camp se trouva bientôt approvisionné de toutes les choses nécessaires à la vie, et deux jours après une ambassade solennelle, ayant à sa tête le brave Xicotencalt lui-même, se présenta dans le camp espagnol pour annoncer à Cortez que la ville de Tlascala était prête à le recevoir lui et son armée, et à lui donner tous les témoignages d'amitié et de bonne volonté qu'il pouvait désirer.

Une nouvelle ambassade de Montezume, que Cortez reçut à Tlascala, n'ayant pas mieux réussi que les précédentes à détourner Cortez du dessein qu'il avait conçu d'aller à Mexico, il se mit en marche, et arriva à *Cholula*, ville de la domination de l'empereur du Mexique.

Cortez ne tarda pas à s'apercevoir que la réception amicale qu'on lui avait faite à *Cholula* cachait le piège le plus noir, et que les Cholulans, par ordre de Montezume, faisaient des dispositions secrètes pour opérer sa ruine, celle de ses Espagnols et de six mille Tlascalans que la république lui avait fournis comme auxiliaires. Ayant une fois acquis des preuves certaines de la trahison des Cholulans, il ne songea plus qu'à en tirer une vengeance qui pût servir d'exemple à tous les peuples du Mexique. Il trouva le moyen de s'emparer des chefs, et ordonna ensuite un massacre général. Un grand nombre s'était réfugié dans les temples. Cortez leur offrit de leur pardonner s'ils voulaient se rendre. Sur leur refus, il fit mettre le feu aux temples, et la foule des malheureux qui s'y trouvaient fut la proie des flammes.

Cortez continua sa route et passa les montagnes de Chalco. Du haut de ces montagnes, les Espagnols aperçurent, au milieu de la contrée la plus riante, le grand lac au milieu duquel est la ville de Mexico. Dans ce lac, on apercevait tout autour de la capitale plusieurs

villes et bourgs considérables qui semblaient sortir du fond des eaux. Mexico se distinguait, au milieu de ces villes, par la quantité prodigieuse de ses temples et de ses tours.

Ils virent, tout d'un coup, sortir de la ville et venir à leur rencontre une grande multitude de gens. Ceux-ci s'approchèrent de l'armée espagnole, et annoncèrent à Cortez que Montezume était sur le point d'arriver. Il ne tarda pas à paraître. Deux cents serviteurs, parés de panaches, et marchant pieds nus, ouvraient la marche de son cortège. Ils se rangèrent sur deux lignes, le long de la digue qui fait communiquer Mexico à la terre, et laissèrent libre la vue d'une troupe d'officiers du plus haut rang, magnifiquement parés, au milieu desquels paraissait majestueusement Montezume lui-même, assis sur une chaise d'or. Quatre des principaux seigneurs de son empire le portaient sur leurs épaules; d'autres tenaient élevé, au-dessus de sa tête, un dais de plumes vertes, très-artistement travaillé. A la tête de cette troupe marchaient trois magistrats avec des bâtons d'or à la main, qu'ils élevaient de temps à

autre solennellement. A ce signal tout le peuple se prosternait et se couvrait le visage, comme étant indigne de lever les yeux sur la personne du monarque. Lorsque Montezume descendit pour aller à la rencontre de Cortez qui s'avançait au-devant de lui, toute sa suite étendait des tapis le long du chemin, pour que son pied ne touchât point la terre.

Après quelques complimens, Montezume conduisit les Espagnols dans Mexico, qui s'appelait alors *Tenuchtilan*. Elle était, comme nous l'avons dit, bâtie au milieu d'un grand lac. Ce lac est formé par deux autres lacs plus petits, qui ne sont séparés que par deux langues de terre. Il a cela de particulier, que l'eau d'un des lacs est douce, et celle de l'autre salée comme l'eau de la mer. Cette capitale était grande et peuplée. Elle consistait en vingt mille maisons plates, et avait une grande quantité de temples et de palais bâtis avec une grande magnificence. On assigna à l'armée espagnole un de ces vastes palais, et l'empereur les pria de se regarder comme vivant au milieu de leurs frères.

Cependant Cortez ne tarda pas à reconnaître les dangers dans lesquels l'avait précipité son audace. Les Tlascalans l'avertissaient que la conduite des grands de l'empire devenait mystérieuse; qu'un général mexicain, ayant voulu châtier les Indiens qui avaient fait alliance avec Cortez, et Escalante, le gouverneur espagnol de Vera-Cruz, ayant pris le parti de ceux-ci, il s'en était suivi une bataille, dans laquelle les Mexicains avaient été vaincus; que néanmoins Escalante avait été blessé mortellement dans le combat, et qu'un des Espagnols avait été pris par les Mexicains; que ceux-ci, après lui avoir coupé la tête, l'avaient envoyée en triomphe dans les villes du Mexique, enfin que tout annonçait que Montezume tendait des pièges aux Espagnols, et voulait couper les digues de Mexico, pour leur ôter tout moyen de lui échapper. Là-dessus Cortez prit son parti, et se rendit chez l'empereur, suivi de trente-cinq Espagnols choisis parmi les plus braves de son armée.

Il se plaignit de la conduite du général mexicain qui avait osé attaquer les Espagnols de

Vera-Cruz; et comme Montezume protestait n'avoir eu aucune part à cet acte d'hostilité; il lui dit que, pour lui, il l'en croyait assez, mais que ses soldats ne se persuaderaient jamais qu'une action semblable eût eu lieu sans l'approbation de l'empereur, si lui-même, Montezume, ne consentait à leur donner un témoignage public de sa confiance, en venant passer quelques jours dans leur quartier, où il serait traité avec toute la vénération qu'il avait coutume de trouver dans ses propres sujets. Enfin, moitié persuasion, moitié menaces, il subjuga le faible empereur, qui consentit à l'accompagner dans le quartier des Espagnols.

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Mexico Qualpopoca (c'était le nom du général mexicain qui avait attaqué Escalante), son fils et cinq de ses capitaines, que Montezume avait fait arrêter pour prouver aux Espagnols qu'il n'était pas complice de la trahison dont on les accusait. Ces malheureux ayant comparu devant le tribunal de Cortez, la sentence de mort leur ayant été prononcée, protestèrent qu'ils n'avaient rien fait que par

l'ordre de Montezume. Alors Cortez se rend auprès de l'empereur, lui reproche sa perfidie, lui dit qu'il doit en porter la peine, et le fait, dans sa capitale, au milieu de tous ses sujets, charger de fers ignominieux.

Quelques momens après, Cortez fait ôter les fers à l'empereur, qui ne sait plus que trembler devant cet homme puissant, au pouvoir duquel il se trouve, et qui lui accorde désormais avec facilité les demandes qui devaient le plus indigner sa fierté. Ce fut ainsi qu'il consentit à se reconnaître le vassal du roi d'Espagne, d'un prince qu'il ne connaissait que par l'audace de quelques-uns de ses sujets, et qui vivait à deux milles lieues de lui, sous un autre hémisphère.

Un autre dessein que Cortez avait fort à cœur, était d'engager Montezume à embrasser la religion chrétienne. Toutes ses tentatives ayant été inutiles, l'indignation le saisit, et il résolut d'attaquer l'idolâtrie des Mexicains, non plus par la persuasion, mais par l'épée. Il assemble ses Espagnols, et les conduit au grand temple de Mexico, dans le dessein d'en traiter les idoles comme il avait

fait celles de Cempoalla. Mais, à son grand étonnement, il trouva tous les prêtres sous les armes, et vit accourir de toutes parts une grande troupe de Mexicains armés, qui venaient, pleins d'ardeur, au secours de leurs dieux. Il sentit alors que son zèle l'avait emporté trop loin; il se retira, après avoir placé l'image de la vierge Marie dans une niche dont il avait renversé l'idole.

Cette aventure ouvrit tout d'un coup les yeux aux Mexicains; ils virent ce qu'ils avaient à craindre des Espagnols, et commencèrent à penser au moyen de les chasser. Un événement imprévu vint à leur secours, et pensa les débarrasser pour jamais de Cortez.

Il faut savoir que Valesquez, le gouverneur de Cuba qui avait mis Cortez à la tête de l'expédition du Mexique, s'était ensuite repenti de son choix. L'audace, les talens, l'ambition de Cortez, lui étaient devenus tout-à-coup suspects, et il avait envoyé à deux différentes reprises à ce général, qui n'avait pas encore franchi les mers de Cuba, l'ordre de venir le rejoindre, et de différer le départ de l'escadre. Cortez n'avait eu garde d'obéir à

des ordres qui renversaient toutes les espérances de son ambition, et, sans s'embarrasser de Velasquez, avait mis à la voile pour les côtes du Mexique. Celui-ci, irrité de sa désobéissance, l'avait fait condamner à mort par le tribunal suprême de l'île dont il était gouverneur. Il envoyait maintenant Narvaez dans le Mexique, avec des forces bien supérieures à celles de Cortez, pour le combattre et le lui amener pieds et poings liés, comme un rebelle à qui il voulait faire subir toute la rigueur du jugement qui l'avait condamné.

Cortez frémit de colère en apprenant le débarquement et les intentions de Narvaez. Il tenta un accommodement; mais toutes ses propositions furent rejetées : alors il n'hésita plus; il laissa Alvarado avec cent cinquante hommes à Mexico, et, pour lui, il marcha à la rencontre de Narvaez, qu'il surprit à Cempoalla, qu'il battit, malgré la supériorité de ses forces, et qu'il renvoya à Cuba, après l'avoir fait lui-même prisonnier. Pour comble de bonheur, les soldats de Narvaez se joignirent à la petite troupe de Cortez; et ce

général, avec ce nouveau renfort, regagna à grandes journées les remparts de Mexico.

Les Mexicains s'étaient soulevés. La conduite violente des Espagnols avait envenimé tous les courages, et Alvarado avait bien de la peine à se soutenir contre le mécontentement général dont lui et ses Espagnols étaient l'objet. Si les Mexicains eussent eu seulement la présence d'esprit de couper leurs digues, rien n'aurait pu empêcher sa ruine; et Cortez, séparé de la capitale, ne lui aurait amené que des secours inutiles.

L'arrivée de Cortez n'intimida pas les Mexicains; ils parurent, au contraire, avoir redoublé d'ardeur et de courage par les nouveaux obstacles qui s'offraient à leur juste vengeance, et, résolus de vaincre ou de mourir, ils vinrent donner un nouvel assaut au quartier des Espagnols.

Le bruit de leurs tambours et de leurs cornets, les cris épouvantables qu'ils poussaient, s'élevaient au-dessus du bruit du canon, et faisaient retentir toute la ville, le lac et les campagnes qui l'avoisinent. Quelques-uns faisaient pleuvoir une grêle continuelle de

flèches et de pierres; d'autres tâchaient, avec un mépris visible de la mort, de sauter pardessus les murailles et de se rendre maîtres des portes. Ils montaient sur les épaules les uns des autres, pour atteindre à la hauteur des murs. Ils marchaient, tant leur fureur était grande, sur les morts et les blessés, pour remplir les vides; et, malgré le dégât que faisaient l'artillerie et la mousqueterie, ils continuaient l'assaut, jusqu'à ce qu'enfin; après un carnage affreux, leur superstition les contraignit à mettre fin, pour cette fois, à ce combat sanglant. La nuit vint, et ils ne croyaient pas qu'il leur fût permis de combattre après le coucher du soleil.

Ces assauts se succédèrent pendant plusieurs jours. Dans un de ces assauts, le malheureux Montezume prend la résolution de faire une tentative pour tâcher d'arrêter le massacre, et se présente à la vue de ses sujets acharnés, revêtu de toute la pompe impériale. Aussitôt les combattans s'arrêtent et font un profond silence. Montezume les harangue, les remercie des témoignages d'affection qu'ils lui donnent, leur dit qu'ils sont dans l'erreur

de le croire prisonnier des Espagnols, qu'il va retourner librement au milieu de ses sujets, et leur ordonne de poser les armes.

Les Mexicains l'écoutent en silence ; puis bientôt il s'élève dans leurs rangs un murmure sourd, exprimant le mécontentement et l'indignation. Enfin ils éclatent, accablent leur empereur d'injures, et font pleuvoir sur lui une grêle de pierres et de flèches. En vain deux soldats espagnols le couvrent de leurs boucliers ; il est frappé à la tête d'une pierre, et tombe sans connaissance. Reporté dans son appartement, il arracha lui-même, avec fureur, l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, et témoigna jusqu'au dernier instant le plus grand mépris pour les exhortations qui lui furent faites par les Espagnols, de renoncer à ses erreurs et d'embrasser la religion chrétienne.

Queltavaca, frère de Montezume, fut choisi par les Mexicains pour lui succéder. Ce nouvel empereur continua avec énergie les hostilités. Un nouvel assaut, dans lequel on combattit avec plus d'acharnement que dans les précédens, et dans lequel Cortez courut les plus

grands dangers, se termina encore par la défaite des Mexicains.

Cortez, déterminé à faire retraite, et prévoyant bien que les Mexicains essaieraient de l'arrêter par la rupture des ponts, fit construire, en hâte, un pont portatif, qui, dans la retraite projetée, pourrait être posé dans les ouvertures qui se trouveraient à la digue, et se mit en marche au milieu d'une nuit profonde qui devait le dérober à la vue des Mexicains.

Arrivé à la digue, il en trouva les ponts rompus; mais, à l'aide du pont volant, son armée arriva heureusement du côté opposé, et marcha vers une autre ouverture; mais, dans un instant, le lac fut couvert de bateaux des Mexicains, et les Espagnols attaqués avec un acharnement dont il n'y a jamais eu d'exemple.

Pour comble de malheur, le pont volant de Cortez avait été comprimé entre les pierres, par le poids de l'artillerie, et il fut impossible de le dégager. Cortez alors se fit jour, avec cent hommes déterminés, jusqu'à la seconde, et bientôt après jusqu'à la troisième ouverture de la digue, sur des ponts qu'il forma des

cadavres de ceux qui avaient été tués, et gagna enfin heureusement la terre ferme. Mais il retourna presque aussitôt au secours de ceux qui étaient encore engagés au milieu des Mexicains. Il ne parvint à en sauver qu'un petit nombre. Les autres étaient tombés vifs entre les mains des ennemis, qui les conduisaient avec des chants de triomphe dans leur temple, pour y être immolés aux idoles. La plus grande partie de son armée fut détruite. L'artillerie, les munitions, les bagages, tout fut perdu. On donne encore aujourd'hui, dans la Nouvelle-Espagne, le nom de *nuît de désolation*, à la nuit où arriva cette funeste catastrophe.

Cortez se dirigea sur Tlascalala avec les débris de son armée. Harcelé par des ennemis triomphants et infatigables, il était obligé de prendre sa route à travers des pays déserts et sans chemins, qui ne fournissaient à sa subsistance que des grains sauvages et des racines. Arrivé à Orumba, ses yeux furent tout-à-coup frappés de la vue d'une immense plaine couverte d'ennemis qui se disposaient à l'attaquer. Les Espagnols désespéraient de leur salut ;

mais Cortez, que rien n'était capable d'intimider, les encouragea, les rassura, et les mena avec audace contre les Mexicains.

Ils renversèrent tout ce qui se présentait devant eux, et pénétrèrent jusqu'au centre de l'innombrable armée des ennemis; mais ils se sentirent enfin épuisés, les bras leur tombèrent de fatigue, et rien ne pouvait plus les sauver, si, tout-à-coup, il ne fut venu à leur chef, toujours vigilant, une idée qui eut les suites les plus heureuses. Il remarqua de loin le commandant de l'armée Mexicaine qui portait l'étendard de l'empire. Il se ressouvint d'avoir ouï dire que les Mexicains attachaient à cet étendard la destinée des batailles, et dans le moment il prit son parti. Accompagné de quelques-uns de ses officiers, il pousse son cheval vers le centre de la troupe qui composait la garde des drapeaux, et, d'un coup de lance, il étend sur la poussière le général mexicain. Aussitôt un de ceux qui l'accompagnaient saute à terre, et enlève l'étendard. Dans cet instant même, tous les autres drapeaux furent baissés; le trouble et l'effroi se répandirent dans toute l'armée, et on les vit

tous, avec étonnement, jeter leurs armes et prendre la fuite.

Le lendemain, Cortez arriva sur le territoire des Tlascalans, ses alliés. Il en fut reçu avec amitié, nonobstant ses revers, et toute son armée trouva dans l'assistance de ce peuple noble et généreux, le dédommagement de tant de cruelles infortunes.

Dans ce temps-là, Cortez apprit que le gouverneur de Cuba avait expédié deux vaisseaux pour se joindre à l'escadre de Narvaez, et que ces vaisseaux, chargés de munitions et contenant un renfort de soldats espagnols, avaient été saisis à Vera-Cruz par l'officier qui commandait la garnison. Il apprit en même temps que ceux qui composaient l'équipage venaient le joindre pour servir sous ses ordres.

Cette heureuse fortune fut suivie d'une autre qui lui donna encore plus de joie. Une escadre que le gouverneur de la Jamaïque avait envoyée à de nouvelles découvertes, ayant mal réussi dans la partie septentrionale du Mexique, vint relâcher à Vera-Cruz. Ceux qui la montaient vinrent aussi se ranger sous les drapeaux de Cortez, qui acquit

par-là un renfort si considérable en hommes et en munitions de guerre, que la perte qu'il avait faite se trouva presque entièrement réparée. Alors il se mit en marche une seconde fois pour Mexico, et dix mille Indiens, Tlascalans ou autres, accompagnèrent ses pas.

Queltavaca était mort de la petite-vérole, fléau que les Espagnols avaient porté dans le Mexique, et Guatimozin, proche parent de Montezume, avait été mis à sa place. Ce nouvel empereur, intelligent et courageux, fit des préparatifs extraordinaires pour résister à cette seconde tentative des Espagnols. Il appela dans la capitale un grand nombre de Mexicains des villes voisines, et fit établir dans les intervalles de la digue de Mexico, de forts bastions et des parapets, pour empêcher l'ennemi de faire usage de ses ponts portatifs. Cortez vit alors qu'il ne pourrait pénétrer dans la ville, s'il ne faisait construire auparavant une flotte de petits vaisseaux de guerre, avec lesquels il pût disperser les innombrables canots des Mexicains et soutenir l'attaque des digues. La construction de cette flotte fut confiée à l'habileté des charpentiers

espagnols et à la bonne volonté des Indiens de Tlascalala, qui allaient couper le bois sur leurs montagnes. En même temps Cortez bloqua Mexico, et força ou attira toutes les villes environnantes à suivre son parti et à secouer le joug de Guatimozin.

Enfin, les pièces de la flotte ayant été transportées de Tlascalala à Tezenco, sur le lac de Mexico, avec des fatigues incroyables, elle fut bientôt en état de servir; et Cortez se disposait à attaquer les Indiens, lorsqu'il reçut un nouveau renfort amené par deux vaisseaux qui venaient d'Hispaniola, dont il avait instruit le gouverneur de ses découvertes, de ses projets et de ses besoins.

La capitale fut attaquée par trois côtés différens. De sanglans combats furent livrés sur le lac de Mexico, dans lesquels Espagnols et Indiens combattirent avec divers succès, et toujours avec une animosité et un courage sans exemple. Cortez pénétra enfin dans la ville, à la tête d'un corps d'Espagnols; mais, forcé de reculer par l'immense supériorité du nombre, il laissa entre les mains des Mexicains plusieurs de ses compagnons.

Aussitôt qu'il fut nuit, toute la ville fut illuminée. On entendait, du camp espagnol, le bruit sourd des instrumens militaires et les féroces cris de joie des vainqueurs. L'illumination du principal temple était telle, qu'on pouvait clairement distinguer la multitude qui était assemblée, et les préparatifs des prêtres pour le massacre des prisonniers. Cet aspect fit pâlir les plus insensibles, et Cortez lui-même, pour se soulager, donna un libre cours à ses larmes.

Guatimozin envoya aussitôt, dans des provinces, les têtes des Espagnols qu'il avait fait immoler, et fit publier partout que le dieu de la guerre avait déclaré que sa colère était apaisée, et que les Espagnols seraient tous détruits dans huit jours.

Cette ruse eut d'abord un heureux succès. Les Mexicains alliés de Cortez ne révoquèrent pas en doute l'oracle de leur dieu, et se retirèrent de son parti. Mais Cortez, pour détruire les mauvais effets de cet artifice de Guatimozin, se retrancha dans son camp, et résolut de rester huit jours sans combattre. Ce temps expiré, les Indiens, voyant qu'on

les avait trompés, revinrent en plus grand nombre qu'auparavant auprès de Cortez, et lui composèrent, en peu de jours, une armée de cent cinquante mille hommes.

Cortez ayant fait de nouvelles propositions de paix à Guatimozin, et ces propositions ayant été rejetées, serra Mexico de si près, que tous les vivres lui furent entièrement coupés. La peste suivit la famine, et les pauvres habitans, pressés de tous côtés, étaient emportés par monceaux.

Cependant les Espagnols s'emparaient insensiblement des digues. On était déjà parvenu de trois côtés jusqu'à la ville, malgré la résistance opiniâtre du vaillant Guatimozin. A mesure qu'on avançait, on mettait le feu à tous les quartiers dont on s'était emparé, et on s'établissait par des retranchemens. Enfin les Espagnols parvinrent à la grande place qui était le rendez-vous des trois colonnes. Le massacre fut effroyable, et Guatimozin, cédant aux instances de ses sujets, se détermina à s'embarquer sur le lac, et à gagner une autre partie de son empire, pour y lever de nouvelles armées contre les Espa-

gnols. Mais il fut pris au moment où il exécutait son projet , et conduit en présence de Cortez.

Le général espagnol reçut l'empereur avec de grandes démonstrations de respect qui parurent faire plaisir à Guatimozin. Ensuite le monarque détrôné dit à Cortez : « J'ai fait ce » qu'exigeait mon devoir. Maintenant je ne » suis plus utile à rien , et un prisonnier de » ma sorte doit être à charge à son vainqueur. » Allons , prends ce poignard et plonge-le » moi dans le cœur. » Cortez tâcha de le consoler et se retira ensuite , laissant son prisonnier au milieu de sa famille , qui remplissait de ses gémissemens le lieu dans lequel il était retenu.

Guatimozin , lorsqu'il avait vu la ville prise , avait fait jeter dans le lac le trésor de l'empire , pour qu'il ne tombât pas entre les mains des Espagnols. Ceux-ci , mécontents du peu de butin qu'ils avaient trouvé dans Mexico , dont presque toutes les richesses avaient péri dans l'embrasement des maisons et des palais , demandèrent à grands cris que l'empereur et son premier ministre fussent livrés au trésorier



Mexiquains naturels.



Mexiquains civilisés.

royal, et forcés d'avouer en quel endroit du lac on avait jeté le trésor. Cortez eut la faiblesse de leur céder, et Guatimozin et son ministre furent mis à la torture.

Guatimozin supporta, avec une fermeté admirable, tous les tourmens que ses bourreaux purent inventer. Son ministre, ébranlé un moment par la force de la douleur (car on les avait étendus sur un gril posé sur des charbons ardens), poussa un grand cri, et tourna les yeux vers son maître, comme pour lui demander la permission d'avouer ce qu'il savait. Guatimozin comprit ce regard, et lui dit avec une grande tranquillité : *Et moi, suis-je donc ici sur des roses !* Ces paroles fermèrent la bouche au ministre, qui mourut à la torture, aux yeux de Guatimozin, avec la fermeté d'un héros. Les cris de ce malheureux, qui avaient été entendus de Cortez, le pénétrèrent de repentir. Il eut honte de sa barbarie, et fit cesser les tourmens du malheureux Guatimozin.

Toutes les provinces du Mexique suivirent le sort de la capitale. Cortez, nommé par l'empereur Charles-Quint, gouverneur et

vice-roi du Mexique, à qui l'on donna le nom de *Nouvelle Espagne*, fit rebâtir la ville capitale. Il distribua les terres à ses officiers et à ses soldats, et leur distribua les Mexicains en qualité d'esclaves. Ces malheureux, cruellement opprimés, disparurent bientôt par milliers, et leur race est à peu près éteinte aujourd'hui.

Cortez, corrompu par l'adversité, souilla la gloire de ses belles actions par des cruautés horribles. Les Mexicains ayant tenté plusieurs fois de secouer le joug, il leur fit souffrir les traitemens les plus barbares. En un seul jour il fit brûler soixante caciques et quatre cents nobles mexicains à la fois; et pour rendre cette scène encore plus horrible, on obligea les enfans et les parens de ces malheureux, d'être les témoins. Sur un léger soupçon que Guatimozin favorisait le soulèvement de ses anciens sujets, on le prit avec deux caciques des principaux de son empire, et, en plein jour, au milieu de la rue, on le fit pendre.

Les menées de ses envieux ayant ensuite rendu Cortez suspect à la cour d'Espagne, et Charles-Quint l'ayant mandé pour rendre

compte de sa conduite, ce général parut à la cour, et tous les yeux se portèrent avec respect et admiration sur cet homme extraordinaire, dont les hauts faits semblaient éclipser la gloire des plus grands héros. Sa présence dissipa tous les soupçons. Le roi le combla de faveurs; mais il ne put jamais se résoudre à le renvoyer dans son gouvernement en qualité de vice-roi; car il craignait qu'il n'abusât de son pouvoir pour se rendre indépendant. Il lui confirma seulement sa qualité de général, avec le pouvoir de faire de nouvelles découvertes.

Il retourna à Mexico, équipa une escadre, et alla visiter la presqu'île de Californie. Au retour de cette expédition, il retourna à Mexico, puis de là en Espagne, pour se plaindre des chagrins que lui donnait le gouvernement de Mexico; mais il fut reçu froidement, et éconduit avec mépris. Il passa le reste de sa vie à solliciter justice à la cour de Charles-Quint, de cet empereur à qui, comme il le lui dit une fois à lui-même, il avait donné plus de terre qu'il n'en avait reçu de ses pères. Le chagrin le conduisit au tombeau, à l'âge de 62 ans, dans l'année 1547.

Mœurs, usages des anciens Mexicains.

Il résulte de tout ce que nous venons de voir, que les Mexicains étaient beaucoup plus civilisés que les autres peuples de l'Amérique, si l'on en excepte les Péruviens. Leur vaste pays était sous la domination d'un empereur qui envoyait dans les provinces des gouverneurs ou *caciques*, exercer l'autorité en son nom. Ils avaient des prêtres, un culte régulier, de grandes villes, et des arts qui excitèrent l'admiration des Européens eux-mêmes.

Il y avait dans tout le Mexique, depuis les provinces les plus éloignées jusqu'à la capitale à des distances réglées, des coureurs bien exercés, par le moyen desquels l'empereur était informé, en peu de temps, de tout ce qui se passait dans toute l'étendue de ses vastes états.

Les Mexicains avaient des espèces de livres faits de parchemin, ou de peaux enduites de gomme, et pliées en forme de feuillets. Toutes sortes de figures et de traits significatifs tenaient lieu de lettres.

Ils avaient des peintres qui dessinaient les

objets d'après nature, sur des toiles blanches de coton. Ils avaient encore l'art de représenter des formes d'animaux, d'arbres et d'autres objets, avec des plumes de différentes couleurs, disposées avec tant d'industrie, qu'on aurait cru voir des tableaux.

Les seigneurs mexicains étaient vêtus d'un manteau de toile de coton, et suspendaient des pierres précieuses à leur nez et à leurs oreilles; leur tête était ornée de panaches. Le roi portait une couronne d'or, faite presque comme une mitre d'évêque : sa chaussure était de plaques d'or massif, attachées avec des courroies et des boucles de même métal. Les Mexicains, en général, portaient une ceinture de coton, ou d'une autre étoffe, faite de plumes : ce petit vêtement leur descendait seulement jusqu'aux genoux. Leur tête était entourée de plumes.

Lorsque les Mexicains envoyaient des ambassadeurs de paix, ceux-ci étaient vêtus de blanc, et portaient sur la tête des plumes blanches. Quand ils voulaient donner à quelqu'un des marques d'un profond respect, ils avaient coutume de toucher la terre avec

une de leurs mains, puis de porter cette main à leur bouche.

Les sacrifices humains faisaient la principale partie des usages religieux du Mexique. Les Mexicains n'épargnaient leurs ennemis, à la guerre, que pour les faire périr ensuite d'une manière plus cruelle par le couteau de leurs prêtres. Le nombre de ces malheureuses victimes, égorgées le même jour, se montait souvent à quelques mille. Il y a même des écrivains qui le portent jusqu'à vingt-cinq mille, ce qui est sans doute une exagération. La nation avait-elle eu la paix pendant quelque temps, et, par conséquent, manquait-elle de prisonniers à égorger, les prêtres représentaient à l'empereur que leurs dieux avaient faim. Aussitôt, sur un ordre impérial, on annonçait, dans tout le pays, que les dieux avaient envie de faire un repas ; et ce mot était le signal de la guerre générale contre tous les peuples voisins. Dès qu'on avait amené un nombre suffisant de prisonniers, les prêtres sanguinaires procédaient à la fête abominable de la manière suivante :

Les malheureuses victimes étaient ame-

nées dans le parvis du temple. Bientôt après paraissait un sacrificateur en robe blanche, tenant au bras une petite figure d'idole, faite de farine et de miel, à qui, pour la rendre plus effroyable, on avait fait les yeux verts et les dents jaunes. Il montait aussitôt sur une pierre exhaussée, s'élevait par-dessus le mur. De là il montrait à chacun des prisonniers cette figure monstrueuse, et lui disait : *Voilà ton Dieu*. Alors il descendait, allait se mettre à la tête des prisonniers, et marchait avec eux vers le lieu où les autres sacrificateurs les attendaient. Celui qui avait la direction de ces odieux sacrifices, et qui portait le titre d'honneur de *topilzin*, était revêtu d'une longue robe, bordée de guenilles couleur de sang, ayant sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, les oreilles et la lèvre inférieure garnies d'anneaux d'or montés en pierres vertes, le visage noir comme du jais; et dans sa main il tenait un couteau de caillou large et pointu. Cinq autres se tenaient à ses côtés dans leurs ornemens sacerdotaux; et chacun d'eux faisait, dans cette exécution, la fonction qui lui

était assignée. On égorgeait les victimes sur une grande pierre.

Alors les prisonniers s'avançaient les uns après les autres. On se saisissait du premier et on l'étendait sur la pierre. Deux des sacrificateurs lui tenaient les mains ; deux autres, les pieds, le cinquième, le cou, au moyen d'un collier qu'on lui avait passé auparavant, et le sixième, appuyant la main gauche sur la poitrine, de la droite lui ouvrait le corps du haut en bas, arrachait son cœur encore palpitant, et le tenait tourné vers le soleil pour lui offrir les vapeurs qui s'en exhalaient.

Le *topilzin* se tournait ensuite vers l'idole, et lui frottait la face avec le cœur de la victime, en murmurant quelques paroles mystérieuses. Pendant ce temps, les autres prêtres prenaient le cadavre, et le jetaient en bas de l'escalier où se trouvaient ceux qui avaient amené le prisonnier, et à qui il appartenait. Ils s'en saisissaient, le portaient chez eux, et le mangeaient avec leurs amis.

Les Mexicains, dans un certain temps, célébraient une fête qu'ils appelaient, dans leur langue, d'un nom qu'on peut rendre

en français par celui d'*écorcherie d'hommes*. Voici en quoi cette fête consistait : Les prêtres écorchaient les prisonniers destinés à être sacrifiés, et couvraient de leur peau, comme d'un manteau, les valets du temple. Ceux-ci couraient çà et là par la ville, chantant et dansant devant toutes les maisons, et il fallait que chacun leur donnât quelque chose pour les prêtres. Si quelqu'un voulait s'en dispenser, ils le frappaient au visage d'un pan de la peau, jusqu'à ce qu'il fût tout barbouillé de sang. Cette extorsion publique, qui enrichissait les prêtres, durait jusqu'à ce que la peau commençât à se corrompre.

Mexicains civilisés.

LA défiance des rois d'Espagne ne leur permettant pas de confier l'administration des vastes contrées du Mexique à un vice-roi, ils établirent un collège pour gouverner et exercer l'autorité sous leurs auspices. Ce collège fut nommé *l'Audience de la Nouvelle-Espagne*.

Le Mexique fut divisé en provinces. La

principale de ces provinces est celle de Mexico, qui a Mexico pour capitale.

Les habitans sont communément vêtus de soie; leurs chapeaux sont ornés de tresses d'or et de roses de diamans. Les esclaves même ont des colliers, des bracelets d'or, d'argent, de perles ou de pierres précieuses. Les dames se font remarquer à la beauté et à l'élégance de leur parure: du reste, le costume ne diffère pas du costume espagnol.

Le Mexique, situé en partie sous la zone tempérée, en partie sous la zone torride, a néanmoins, dans son climat et dans ses productions, le caractère général de la zone tempérée. La grande élévation du sol, le voisinage du Canada, la grande largeur du continent septentrional, la masse de neige qui y séjourne, rafraîchissent l'air du Mexique à un point extraordinaire. Sur les plateaux, élevés à douze ou treize cents toises, le climat est rude, désagréable, même pour les habitans du pays du Nord. En même temps, la grande masse des montagnes, l'étendue des vastes plaines, produisent une forte verbération du soleil, qui rend les étés brûlans. Sus les

pentés, il règne constamment une température de printemps, un climat salubre, une abondance de toutes sortes de fruits. Sur les côtes seulement règnent le climat et les productions des tropiques. Enfin, depuis les parties les plus méridionales jusqu'au vingt-huitième degré, on ne connaît que deux saisons; les pluies de juin et des mois suivans jusqu'en octobre, et la saison sèche qui dure d'octobre jusqu'à la fin de mai. Ce pays a beaucoup de volcans, et des montagnes d'une hauteur prodigieuse.

Le fameux arbre à mains, le *cheiranthos-témon*, est le seul individu, de son espèce, qu'on ait encore découvert : il croît près de *Toluco*. Il paraît être âgé de plusieurs siècles.

Une plante particulière au Mexique est le *cactier*, sur lequel vit l'insecte appelé *cochenille*, espèce de punaise de bois. On l'étouffe à la chaleur du four, et elle fournit seule, à la teinture, la belle couleur d'écarlate. On y cultive l'*agravé*, auquel on fait une incision pour en recueillir un suc sucré qui, étant fermenté, sert de boisson habituelle; le *portlande*, qui peut suppléer au quinquina pour

guérir la fièvre; les deux arbres qui donnent le baume de *Talu* et de *copahu*. L'*acajou* et le bois de *campêche* forment de vastes forêts dans le Mexique.

Les quadrupèdes y sont petits et rares. Les oiseaux y sont très-variés et d'une singulière beauté de plumage. Les anciens Mexicains faisaient, avec des plumes, des vêtements et des étoffes d'un grand éclat, et des tableaux, dont le coloris faisait oublier l'irrégularité du dessin.

Les minéraux sont abondans au Mexique, et les naturels savaient les mettre en œuvre. Aujourd'hui les mines d'or et d'argent sont celles qui fixent le plus l'attention. Leur nombre est très-grand; les plus considérables sont celles d'argent: elles fournissent annuellement une valeur de vingt - cinq millions. Ainsi le Mexique fournit, seul, la moitié de ce que donnent toutes les mines de l'Amérique. Il atteindrait au double, entre les mains d'un peuple plus actif et plus industriel que les Espagnols.

Le Mexique produit en abondance les fruits les plus délicats et les plus exquis; le

lin , le chanvre , le coton , le tabac , l'anil et la canne à sucre.



NOUVEAU MEXIQUE.

IL ne s'agit pas ici de cette grande nation si florissante lors de la descente des Espagnols en Amérique, et dont Cortez, à la tête d'une poignée de brigands armés, détruisit le brillant empire en se rendant maître de la capitale, composée de vingt mille maisons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les sujets de l'infortuné Montézuma, fut aussi bien moins malheureuse. Elle occupe une grande étendue de terrain dans la partie septentrionale du Nouveau-Monde. Bornée à l'orient par la Louisiane, au midi par la Nouvelle-Espagne, elle n'a pour limites à l'occident que la mer de Californie. Cette horde sauvage fut découverte en 1553, par Ant. d'Espejo, venu de Cordoue pour étendre la domination de sa patrie et pour l'enrichir de ses découvertes. Mais on eut bientôt lieu de regretter les

efforts qu'on avait faits pour pénétrer jusqu'à ces Indiens; peuples errans, et qui portaient avec eux et sur eux toutes leurs richesses.

Que demander à des hommes qui se contentent d'herbages pour se nourrir, et d'écorces d'arbres pour se vêtir? Les habitans du Nouveau-Mexique dûrent donc à leur misère le repos et la liberté dont ils jouissent encore. La nature, qui paraît les traiter en marâtre, les préserve de bien des maux en leur refusant des trésors. Ils connaissent à peine ces Espagnols qui se disent leur maîtres, tout en dédaignant une conquête stérile. Quelques missionnaires ont tenté de les éclairer; mais, ne possédant rien qui puisse tenter la cupidité, les missionnaires, eux-mêmes, ont fini par s'en rapporter au ciel de leur salut. Un goût passionné pour les liqueurs enivrantes est le seul bien qu'ils ont reçu jusqu'ici, du peu de rapports qu'ils entretiennent avec les Européens.

Avant l'arrivée des Espagnols ils n'avaient pour armes que l'arc et la flèche, des bâtons pointus durcis au feu; et pour ustensiles de cuisine, que des souches d'arbres creusées en

forme de chaudière, où ils faisaient bouillir leur viande au moyen de cailloux rougis au feu, et jetés à cet effet dans ces vases d'une nouvelle espèce. De petites broches de bois servaient à rôtir leurs pièces de gibier. Le bouillon gras était, comme il l'est encore, leur unique boisson.

La chair de poisson et celle de l'original (1) font la base de leurs repas les jours de fête; le reste du temps, ils se nourrissent de racines. C'est au moyen de cette frugalité qu'ils reculent le terme de leur vie jusqu'à cent vingt ans, et quelquefois plus loin encore. Ils comptent leurs années par lunes. Cette manière de calculer le temps est la plus antique et la plus universellement répandue parmi les nations non civilisées; peut-être parce que cette forme de calendrier est la plus simple. Depuis quelque temps ils font usage de marmites, de couteaux, de haches; ils

(1) Quadrupède de la taille d'un cheval, qui ressemble à l'élan. C'est le cerf de l'Amérique septentrionale. Sa chair est d'un très-bon goût, et sa peau préparée est douce, forte et moelleuse.

garnissent leurs javelots avec du fer; et même quelques-uns commencent à se familiariser avec les armes à feu.

Les mariages se font à la manière antique, et tels qu'on les voit pratiqués dans les premiers livres de la Bible: le prétendu est obligé de servir, plus ou moins d'années, le père de sa maîtresse, avant qu'il lui soit permis de la prendre pour femme. C'est une espèce de noviciat qui tourne dans la suite au profit du ménage. Ce temps d'épreuve sert aux futurs conjoints à s'étudier l'un l'autre, à concilier leurs humeurs, à les éclairer et à leur apprendre enfin s'ils se conviennent assez pour s'unir. On ne s'attendait pas, sans doute, à trouver établi chez ces sauvages un usage qui ferait honneur aux nations les plus policées, si elles étaient assez raisonnables pour l'admettre.

L'intérieur des cabanes offre encore une image, quoique un peu grossière, des mœurs patriarcales. L'épouse y est fidèle à son mari; le père s'énorgueillit du nombre de ses enfans; et tel est l'amour paternel chez ces sauvages, qu'il n'est pas rare de voir un

Mexicain retirer de sa bouche l'aliment qu'il voit son enfant convoiter des yeux.

Croirait-on que les Mexicains sauvages mettent beaucoup de prétentions à leur généalogie, qui consiste dans une tradition orale conservée au sein de la famille avec beaucoup de fidélité? Au repas de noces, l'ancien de la bande ne manque jamais de faire un récit pompeux du nouveau marié, et il remonte pour le moins à la douzième génération. Puis, descendant de race en race, il termine son éloge par une exhortation au jeune homme d'égaliser et de surpasser, s'il se peut, la gloire de ses prédécesseurs. Cette gloire consiste à montrer beaucoup de courage et d'adresse dans les chasses fréquentes et périlleuses qu'ils sont obligés de faire pour subsister. Il est plus d'une grande maison en Europe qui n'a pas des titres de noblesse aussi incontestables.

A ces récits, ou plutôt à ces contes nationaux, succèdent des chansons guerrières, faites en impromptu; car les sauvages sont improvisateurs, et dédommagent, par l'énergie de leur poésie, de ce qui lui manque du

côté de l'élégance et de la correction. Les danses accompagnent le chanteur : ce sont des ballets, irréguliers sans doute, des pantomimes informes, qui ont au moins le mérite de l'à-propos. A leurs funérailles, il se passe des scènes à peu près semblables : on fait l'oraison funèbre du mort ; on l'associe aux braves qui l'ont devancé dans la tombe ; et le triomphe de l'orateur est complet, quand il a pu prouver que le défunt n'a point dégénéré des vingt races dont il est descendu.

Il ne faut point chercher de culte réglé parmi eux : quelques pratiques superstitieuses forment le corps de leur dogme sacré ; mais du moins ils peuvent se vanter d'être du petit nombre des hommes qui n'ont pas trop multiplié les préjugés religieux ; aussi vivent-ils en assez bonne intelligence.

Ceux des Indiens du Nouveau-Mexique qui sont un peu policés portent des vêtemens de peaux d'originaux, bien passées, blanches, passementées de passemens larges de deux doigts de haut en bas. D'autres ont trois rangs par le bas, les uns en long, les autres en travers ; d'autres, en chevrons rompus, ou

parsemés de figures d'animaux et de fleurs, d'après la fantaisie de l'ouvrier. Cet habillement a la forme d'une couverture ou d'un ample manteau qu'on jette sur les épaules, et qu'on lie sous le menton avec des cordons de cuir.

La robe des femmes est de la même matière ; l'ouverture est pratiquée sur le côté : elles l'attachent avec des nœuds en deux endroits différens, de façon que leur tête puisse passer par le milieu, et les bras aux deux côtés ; puis elles mettent les deux bouts l'un sur l'autre, et par-dessus elles mettent une ceinture qu'elles lient bien serrée, en sorte qu'elle ne puisse se défaire. Par ce moyen elles sont toutes cachées. Elles ont des manches de peaux attachées l'une à l'autre par derrière. Elles portent aussi des chaussettes de peaux en étriers, qui n'ont point de pied ; les hommes en portent de la même forme. Quand elles vont en voyage, ou qu'elles cherchent à cabaner, elles portent leurs nouveaux-nés derrière leur dos, enveloppés dans des peaux qui se nouent sous le menton, et qui leur laissent le libre exercice de leurs bras.

Les plus pauvres et les moins civilisés se font des vêtemens avec des écorces d'arbres; cousues par le moyen de brins d'osier très-menus, passés dans de petits ossemens percés en guise d'aiguilles. Quand ils se transportent d'un lieu dans un autre, ils ne sont point embarrassés de leur bagage; et ils pourraient dire, comme le philosophe de l'antiquité : *omnia mecum porto*. Mais ce n'est pas la vanité qui leur ferait tenir ce langage; le seul instinct de la nature les rend plus sages que toutes les leçons de la philosophie.

Animaux marins de la côte nord-ouest de l'Amérique et de celle nord-est de l'Asie.

LA Méditerranée, entre le nord-ouest de l'Amérique et le nord-est de l'Asie, paraît être la principale résidence de plusieurs espèces de cétacées et d'autres animaux marins d'une nature trop curieuse, pour que nous négligions d'en dire quelques mots.

De grands troupeaux d'ours marins se tiennent particulièrement entre les îles *Kouriles* et les *Aleutes*. Les plus grands de ces animaux ont quatre-vingt-dix pouces anglais

de longueur, et pèsent jusqu'à dix-huit à vingt pounds. L'ours est le quadrupède auquel ils ressemblent le plus, excepté les pieds de devant et la partie inférieure du corps, qui est d'une forme conique. Ce que cet animal a de plus extraordinaire, ce sont ses pieds garnis de nageoires, et munis en même temps d'articulations et de doigts. Cette conformation le met non seulement en état de marcher sur la terre, de s'asseoir sur le derrière comme les chiens, et de se servir de ses pattes de différentes manières; mais il les emploie encore pour nager, par le moyen des membranes qui unissent les doigts du pied.

Ces animaux ont des mœurs et des usages qui leur sont tellement propres et si extraordinaires, que la description en passerait pour fabuleuse, si elle ne nous était attestée par un observateur aussi clair que véridique. Rien n'égale la tendresse des mères pour leurs petits, et c'est un spectacle agréable de voir comme elles tâchent de les amuser par toutes sortes de jeux. En les amusant, on croirait qu'elles veulent même les exercer à combattre : l'un cherche à renverser l'autre; et

quand le père arrive en grognant, il sépare les combattans; mais il essaie de faire tomber celui-ci par terre, et plus il éprouve de résistance, plus il lui témoigne de tendresse; tandis qu'au contraire il paraît mécontent de ceux qui sont lâches et timides.

Quoique la polygamie soit générale parmi les ours marins, puisqu'il y en a qui ont jusqu'à cinquante femelles, cependant ils en sont très-jaloux, et deviennent furieux lorsqu'un autre les approche. Ils reposent souvent par milliers sur le rivage, mais sont toujours séparés par familles; et c'est aussi de la même manière qu'ils nagent en mer. Quelquefois les ours marins se livrent des batailles sanglantes, occasionnées par leur jalousie ou le choix du lieu où ils veulent s'établir. Si deux de ces animaux se réunissent contre un seul, d'autres viennent aussitôt au secours du plus faible; et les spectateurs, élevant leur tête au-dessus de l'eau, regardent ainsi tranquillement le combat, jusqu'à ce qu'ils trouvent des motifs qui les portent à y prendre part. Ces animaux, dans leurs combats, couvrent quelquefois le rivage l'espace de deux à trois

verstes, et l'air retentit au loin de leurs effrayans mugissemens. Les oiseaux de proie voltigent autour du champ de bataille, en attendant la proie que ces guerres civiles leur promettent.

Les ours mâles exercent sur leurs femelles une autorité souvent tyrannique. Si, à l'attaque des chasseurs, les femelles épouvantées abandonnent leurs petits, et que ceux-ci soient enlevés, on voit aussitôt les mâles cesser de poursuivre l'ennemi commun, et se tourner contre les femelles pour les rendre responsables de leur perte; ils les blessent à coups de dents, et les poussent contre les rochers, tandis qu'elles rampent aux pieds de leurs maîtres.

Mais lorsqu'on nous rapporte que l'ours marin répand des larmes, il est permis de croire que c'est une de ces figures orientales, que l'imagination des voyageurs invente pour orner leurs relations.

Depuis le mois de juin jusqu'au mois d'août, les ours marins viennent à terre pour dormir pendant trois mois, et se débarrasser d'une graisse trop abondante, comme font

en hiver les ours de terre. C'est le temps qu'on choisit préférablement à tout autre pour les attaquer. Ceux qui sont vieux, ou qui ont déjà acquis toute leur croissance, ne s'effraient pas aisément, et s'avancent vers l'homme avec beaucoup de courage. La peau de l'ours marin a peu de valeur; son poil est noir, touffu et très-hérissé. Le cuir est épais et pesant; il ne sert, ainsi que la peau du phoque, qu'à revêtir des coffres. Sous le long poil, il a, comme le castor, une laine plus fine, qui est d'un noir brillant. La peau des jeunes ours qu'on trouve dans le ventre de la mère, est infiniment plus belle; les Sibériens en font des habits entiers, et y attachent une grande valeur.

Les loups marins ressemblent, à l'extérieur comme à l'intérieur, aux ours marins; mais ils sont beaucoup plus grands, et pèsent le double; les mâles ont, outre cela, une crinière crépue autour du cou. La vue de cet animal est effrayante, et il se défend avec furie en cas de nécessité; mais il évite de combattre contre les hommes, et prend la fuite à leur approche pour se précipiter dans

la mer. C'est-là qu'il est si dangereux de l'attaquer, qu'on cherche ordinairement à le surprendre à terre, pendant son sommeil. Quand un chasseur qui peut se fier sur sa vigueur et la rapidité de sa course, parvient à le trouver endormi, il s'en approche contre le vent pour ne pas être découvert, lui perce les pieds de devant avec des dards crochus dont nous avons déjà parlé, pendant que d'autres lient l'extrémité de la courroie à un pieu enfoncé dans la terre; alors on perce de flèches empoisonnés le loup marin qui ne peut fuir aisément, ou on l'assomme à coups de massue. Souvent on cherche seulement à le blesser avec des traits empoisonnés, et on l'abandonne ensuite à son sort; comme la salure de l'eau augmente ses douleurs, il retourne bientôt sur le rivage, et devient, mort ou vif, la proie des chasseurs.

La tendresse des ours marins pour leurs petits contraste singulièrement avec la férocité des loups marins, qui traitent souvent les leurs d'une manière cruelle; mais l'on retrouve parmi ces derniers les combats sanglans de ceux-là. Ils se campent dans les mê-

mes lieux que les ours, qui leur abandonnent par crainte les meilleures places, et ne se mêlent jamais dans leurs querelles, quoique les loupsmarins le fassent à leur égard, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. L'avantage que l'on retire de la prise de ces animaux est considérable : leur graisse et leur chair sont d'un fort bon goût, et les Kamtchadales font de leurs pieds une gelée qu'ils trouvent délicieuse. On prépare leurs peaux, et on en fait des cuirs et des courroies qui servent pour la chasse de ces mêmes animaux, et pour la pêche des grands poissons de mer.

Le lamantin, nommé par les Espagnols manati, est la troisième espèce d'amphibies dont nous avons à parler ici. On le trouve sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique.

Les plus grands de ces animaux ont quatre ou cinq toises de circonférence vers le nombril, qui est la partie où ils ont le plus d'épaisseur. Leur tête, qui ressemble à celle d'un buffle, tient au corps par un cou très-court. Les pieds de devant sont formés de deux jointures dont l'extrémité a quelque ressem-

blance avec le pied du cheval ; ils sont garnis , par-dessous, de plusieurs petites brosses dont l'animal se sert pour arracher , d'entre les pierres, les herbes marines dont il se nourrit ; son dos est comme celui d'un bœuf ; son ventre énorme diminue tout à coup ; sa queue, qui est très-mince, se termine par une nageoire , qui lui tient lieu de pied de derrière.

Ces animaux se plaisent dans des lieux humides et sablonneux ; ils se tiennent ordinairement réunis en troupes sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivières ; et alors ils sont si familiers qu'on peut les caresser, et même les frapper sans danger. Les mâles paraissent n'avoir qu'une femelle : l'attachement des mâles pour les femelles est si vif, qu'ils s'exposent à une mort certaine quand elles sont prises, et se laissent souvent mourir de faim auprès de leurs cadavres.

On prend ce singulier animal avec de grandes lances de fer garnies de crochets, qui sont attachés à une longue et forte corde. Les pêcheurs s'avancent doucement, à la rame, vers une troupe de lamantins ; un homme placé à la proue du canot darde cette lance

contre l'animal, et des gens à terre le tirent sur le rivage par le moyen de la corde; il faut pour cela au moins trente hommes, parce que le lamantin oppose la plus vive résistance. Alors le canot le suit, et les pêcheurs cherchent à l'épuiser, en lui faisant différentes blessures. Aussitôt que les lamantins qui sont dans le voisinage s'aperçoivent du danger d'un de leurs camarades, ils accourent à son secours; quelques-uns essaient de renverser le canot avec leurs dos; d'autres se placent sur la corde et s'efforcent de la rompre, ou ils frappent avec leur queue pour arracher le crochet de la peau de l'animal blessé, ce qui leur réussit aussi quelquefois.

Les Américains emploient la peau épaisse et dure de cet animal pour faire des semelles de souliers et des ceintures. Les Tchoukthis l'étendent avec des bâtons, et elle leur sert de canots. La chair du lamantin est plus filandreuse que celle du bœuf; mais, quand elle est cuite, elle lui ressemble beaucoup pour le goût, et a sur elle l'avantage de ne pas se corrompre promptement, même pendant les jours les plus chauds; la chair du jeune la-

mantin est infiniment plus tendre. La graisse se trouve sous la peau, à l'épaisseur de la main, tout autour du corps; elle est blanche et fluide; son odeur et son goût sont très-agréables, et, quand elle est fondue, elle a un peu le goût d'huile d'amande. La loutre marine, que l'on appelle à tort loutre du Kamtchatka, ne diffère de la loutre de rivière que par son séjour dans la mer, parce qu'elle est moitié plus grosse, et que son poil est infiniment plus beau. Il paraît incontestable que cet animal est d'origine américaine, et étrangère sur les côtes de l'Asie. On le trouve dans la partie de l'Océan oriental, que les Russes appellent vulgairement la mer des Castors, depuis le 50^e jusqu'au 56^e degré de latitude septentrionale. Il a ordinairement cinq pieds de longueur, et trois de circonférence dans la partie la plus épaisse; les plus grands de ces animaux pèsent de soixante-dix à quatre-vingts livres. Leur peau l'emporte beaucoup, par la longueur, la beauté, la noirceur et l'éclat du poil, sur celle des castors. On la vend au Kamtchatka, vingt roubles; à Iakutsk, trente; à Irkoutsk, quarante et

cinquante; et dans le commerce d'échange que l'on fait sur les frontières de la Chine, son prix augmente jusqu'à quatre-vingts et cent roubles. La chair de ces animaux est assez bonne; et, ce qui paraît contraire aux lois ordinaires de la nature, peu de temps avant ou après qu'elle a mis bas, la loutre demer se nourrit de crabes, de coquillages, de petits poissons, de quelques herbes marines; elle mange même de la chair. Les usages et la manière de vivre des loutres sont singuliers et agréables. Elles s'établissent ordinairement par familles; le mâle caresse la femelle avec ses pates de devant, dont il se sert pour toutes sortes d'emplois avec une adresse étonnante; celle-ci joue avec ses petits et se défend des caresses du père avec une feinte indifférence; ils ont une tendresse si grande pour leurs petits, qu'ils emploient les moyens les plus extraordinaires pour les sauver; et, s'ils n'y réussissent pas, ils meurent souvent de regret. Quand ils fuient ils prennent leurs petits entre leurs dents, et chassent ceux qui sont grands devant eux; s'ils ont le bonheur d'échapper à leurs ennemis, ils s'en moquent aussitôt

qu'ils sont dans l'eau. Ils s'y précipitent et s'y tiennent perpendiculairement; ils jouent sur les flots et posent leurs pates devant leurs yeux, comme quelqu'un qui veut éviter de regarder le soleil : tantôt ils se couchent sur le dos et se frottent le ventre avec les pates de devant, tantôt ils lancent leurs petits dans l'eau, et les reprennent. Si une loutre est poursuivie, et qu'elle ne voie aucun moyen de s'échapper, elle souffle comme un chat qui est en colère; si elle est frappée, elle se prépare aussitôt à mourir, se couche sur le côté, retire ses pates de derrière, et se couvre les yeux avec celles de devant. On tue les loutres avec des flèches, ou en les assommant sur les glaces au moyen d'une massue, ou enfin dans des filets.

La chasse aux loutres sur la glace est très-périlleuse; la débâcle des glaces de l'Océan est ordinairement accompagnée d'orages affreux et de tourbillons de neige; les chasseurs bravent même les nuits les plus obscures. Ils courent et s'élancent avec intrépidité sur ces glaces flottantes; tantôt ils sont poussés par les flots, tantôt ils sont engloutis dans les abîmes. Ils ont tous un couteau et une perche

à la main, et ils portent des patins garnis de pointes, afin de pouvoir s'accrocher aux glaçons, surtout quand ils s'entassent les uns sur les autres. Les Kouriles et les Kamtchadales dépouillent les loutres de leur peau avec une promptitude incroyable, et au milieu de mille dangers et des mugissemens de ces glaces flottantes. Si la fortune leur est favorable, ils rapportent leur butin à terre; mais souvent les glaçons sur lesquels ils se trouvent sont poussés bien avant dans la mer, et ils se voient forcés de tout abandonner pour ne s'occuper que des moyens de se sauver : les nageurs les plus exercés se fient sur leur adresse, les autres s'attachent à leurs chiens qui les ramènent fidèlement sur le rivage.

La loutre est, de tous les animaux dont il a été question, le plus utile pour le commerce; sa belle peau est très-recherchée partout, et se vend très-cher à la Chine.

Les Créoles d'après Raynal.

Les créoles sont, en général, bien faits. A peine en voit-on un seul affligé des difformités si communes dans les autres climats. Ils ont tous, dans les membres, une souplesse ex-

trême, soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique propre aux pays chauds, à l'usage de les élever sans les entraves du maillot ou de nos corsets, ou aux exercices qui leur sont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie et de fraîcheur qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur santé ressemble, pour la couleur, à la convalescence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, est à peu près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'est signalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y aurait pas de meilleurs soldats, s'ils étaient capables de discipline.

L'histoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahisons, de ces bassesses qui souillent les annales de tous les peuples. A peine citerait-on un crime honteux qu'ait commis un créole.

Tous les étrangers, sans exception, trouvent dans les îles une hospitalité prévenante et généreuse. Cette utile vertu se pratique avec une ostentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant na-

turel à la bienfaisance exclut l'avarice. Les créoles sont faciles en affaires.

La dissimulation, les ruses, les soupçons n'entrent jamais dans leur âme. Glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et leur extrême vivacité écartent de leur commerce ces mystères et ces réserves qui étouffent la bonté du caractère, éteignent l'esprit social, et rétrécissent la sensibilité.

Une imagination ardente, qui ne peut souffrir aucune contrainte, les rend indépendans et inconstans dans leurs goûts; elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient et leur fortune et tout leur être.

Une pénétration singulière, une prompte facilité à saisir toutes les idées et les rendre avec feu; la force de combiner jointe au talent d'observer; un mélange heureux de toutes les qualités de l'esprit et du caractère, qui rendent l'homme capable des plus grandes choses, leur fera tout oser quand l'oppression les y aura forcés.

L'air dévorant et salin des Antilles prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat

de leur sexe. Mais elles ont une blancheur tendre qui les rend plus intéressantes et qui donne à leur physionomie une irrésistible douceur. Extrêmement sobres, tandis que les hommes consomment à proportion des chaleurs qui les épuisent, elles n'aiment que l'usage du chocolat, du café, de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton et la vigueur que le climat énerve.

Les femmes créoles ont presque toutes beaucoup d'enfans; souvent elles sont mères de dix ou douze. Elles ont pour leurs époux le plus vif attachement; mais si la mort vient à rompre les nœuds d'un premier ou d'un second hymen, elles en serrent ordinairement de nouveaux.

Elles connaissent tous leurs devoirs, et s'en écartent rarement. Bonnes mères, bonnes épouses, elles vivent pour la plupart isolées, négligent tous les moyens de plaire, quoiqu'elles soient extrêmement jalouses, ne se livrent presque jamais aux divers plaisirs qu'offre la société, et concentrent dans l'intérieur de leurs ménages toute l'activité de leurs âmes.

L'espèce de solitude où elles sont dans leurs habitations leur donne une grande timidité qui les embarrasse dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation et de volonté qui les empêche de cultiver les talens agréables de l'éducation. Elles semblent n'avoir de force ni de goût que pour la danse, qui seule peut les arracher à leur langueur habituelle. Ce goût pour la danse les suit dans tous les âges, soit qu'elles y retrouvent le souvenir ou quelques sensations de leur jeunesse, soit pour d'autres raisons qui ne nous sont pas connues.

De ce tempérament naît un caractère extrêmement sensible et compatissant pour les maux, jusqu'à ne pouvoir en supporter la vue. Mais en même temps exigeantes et sévères pour le service des domestiques qui sont attachés à leurs personnes, plus despotiques, plus inexorables envers leurs esclaves, que les hommes mêmes, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens dont la vue serait pour elles une punition et une leçon, si jamais elles en étaient témoins.

C'est de cet esclavage des nègres que les

créoles tirent peut-être en partie un certain caractère qui les fait paraître bizarres, fantâsques, et d'une société peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour d'eux des hommes grands et robustes, destinés à deviner, à prévenir leurs volontés. Ce premier coup d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie et de mépris pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs; mais quand ceux-ci sont des esclaves accoutumés à servir des enfans, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne?

Une idolâtrie, si cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à se respecter davan-

tage. Elevés sans connaître la peine ni le travail, ils ne savent ni surmonter un obstacle, ni supporter une contradiction.

SUPPLÉMENT A L'ACADIE.

Acadiens de la Nouvelle-Écosse.

On a regardé la population comme le signe non-équivoque de la prospérité d'un peuple; mais on a remarqué aussi que les mœurs d'une nation souffraient du trop grand nombre d'individus réunis sur le même point. Si les habitans de la terre, renonçant à la manie de composer de grands corps d'état, pouvaient se résoudre à vivre en petites peuplades séparées, il est probable qu'ils se conserveraient meilleurs et plus heureux. Les relations des voyageurs ont confirmé cette observation : les hommes, renfermés dans de petits cantons isolés, dans des presqu'îles peu considérables, ont été trouvés beaucoup meilleurs que les habitans des vastes cités. Les Acadiens en fournissent la preuve : leur caractère pai-

sible, leurs douces habitudes, l'ignorance où ils étaient des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination presque semblable à celle de l'heureuse *Acadie* des anciens. Ce fut sous le meilleur de nos rois, à la fin du seizième siècle, que les Français descendirent sur les côtes de l'*Acadie*, péninsule de l'Amérique, voisine du Canada, et jouissant à peu près du même climat que la France. L'Angleterre convoita bientôt cette possession, où le bonheur habiterait encore, si elle ne fût jamais venue à la connaissance des Européens. Le sang de deux nations civilisées coula aux yeux étonnés des sauvages, cause innocente de ces rivalités politiques. Changeant de maître, selon le sort des armes, le choix des naturels du pays eût été pour les Français; mais, après maintes révolutions auxquelles ils échappèrent en petit nombre, le reste de cette peuplade, digne d'une meilleure destinée, subit le joug britannique; et l'*Acadie* n'est plus aujourd'hui que la Nouvelle-Écosse.

Le peu d'Acadiens qui subsistent encore vivent cantonnés loin des colonies irlandaises.

et allemandes. Ils ont gardé leurs mœurs primitives, et font regretter qu'ils ne soient plus les seuls propriétaires de leur patrie : ils se tutoient tous, sans distinction d'âge, comme en doivent agir les frères d'une même famille. « Père de celle que j'aime (dit un jeune homme qui veut se marier), donne-moi ta fille? » On lui répond : « Si tu es bon chasseur, parle à sa mère. » L'amoureux est mis à l'épreuve; et s'il a su, pendant un temps limité, procurer beaucoup de gibier et de poissons aux parens de la jeune fille, la mère dit à celle-ci : « Suis ce garçon, c'est ton mari. » La jeune fille ordinairement cède à l'ordre de sa mère, et les époux vont passer alors plusieurs jours dans les bois. Cette absence doit être utile, puisqu'il faut qu'ils rapportent assez de chasse et de pêche pour fournir aux frais de la nôce, qu'on célèbre à leur retour. Autrefois, dit-on, il était quelquefois d'usage que les nouveaux mariés, après la cérémonie toute nationale de leur union, passassent des mois, des années entières, sans vivre en ménage, sans même se revoir : cette coutume, dont on ne peut

donner les motifs, est maintenant abolie.

On a toujours remarqué que les femmes, parmi les sauvages, avaient pour leurs enfans la plus vive tendresse. Elles prodiguent avec une merveilleuse sollicitude à leurs nouveaux-nés tous les soins qu'exige leur faiblesse; mais cependant, accoutumées elles-mêmes aux plus rudes travaux, elles veulent les endurcir aux fatigues qu'ils doivent supporter un jour. Elles les exercent, tour à tour, à courir, à traverser une rivière, à grimper sur les arbres les plus élevés, à braver le chaud et le froid. Le nouveau-né, même en hiver, est à peine sorti du sein de sa mère, qu'il est plongé dans l'eau froide : une peau de renard ou la dépouille d'un cygne lui sert de layette; on le garotte dans son berceau, qui est construit de manière à pouvoir être suspendu au premier arbre. Avant de lui laisser goûter le lait maternel, on lui fait avaler quelques gouttes d'huile de poisson ou de graisse d'animal. La naissance d'un fils est une fête dans la famille; mais, par un préjugé dont il reste encore quelques traces, même ailleurs qu'en Amérique, une fille ne cause

pas la même joie. Chez ces peuples chasseurs, exposés à des dangers sans cesse renaissans et aux incursions soudaines de leurs ennemis, on conçoit que le sexe le plus fort doit être considéré comme le seul estimable. L'enfant devient l'idole de ses père et mère : on fait des présens aux étrangers qui les caressent, et on leur paie même le dommage qu'aurait pu occasionner sur leurs habits quelque accident contraire à la propreté. Chaque époque un peu intéressante de l'enfance est précieuse aux parens, qui la célèbrent par un festin : ainsi l'on se rassemble pour danser, à l'apparition de la première dent, ou aux premiers pas que fait l'enfant, lorsqu'il essaie à marcher tout seul. Le premier gibier qu'il apporte de la chasse est aussi le sujet d'un grand festin. Cette conduite est motivée ; car le meilleur chasseur a seul des droits au commandement de la tribu, et ce n'est pas au plus intrigant ou à l'héritier d'un grand nom, qu'on défère le titre de chef, *sagaine* : les avantages de la figure ou de la taille n'entrent même pas en considération. Le petit-fils d'un sauvage ; anobli par notre bon Henri IV, en récompense

des services qu'il avait rendus à la France, par l'expulsion des Anglais, ne se prévalut point de cette prérogative, pour obtenir le rang suprême parmi les siens. Le plus fort, le plus courageux ou le plus adroit, l'emporte sur ses rivaux, sans craindre de s'en faire des ennemis; mais, depuis la présence des Européens en Acadie, les habitans sont moins unis entre eux qu'auparavant.

Le dieu des Acadiens sauvages est le soleil, qu'ils appellent *Nichekaminou*, c'est-à-dire le très-grand. Mais à l'exemple de leurs voisins les Américains septentrionaux, qu'ils imitent en beaucoup de choses, ils rendent un culte assidu au démon, nommé chez eux *Mendon*. Coupables de toutes les pratiques superstitieuses communes aux nations sauvages, ils y ont toujours été fort attachés, et le sont encore; d'autant plus excusables, que les égaremens de leur esprit n'ont point dénaturé, dans leur cœur, leurs qualités originaires. Nos missionnaires n'ont pas eu besoin de leur apprendre les lois de l'hospitalité, ni l'amour du prochain. Avant qu'on leur eût apporté le Décalogue et l'Évangile,

le fort, chez eux, soulageait le faible, le jeune homme chassait au profit du vieillard, et le père, privé de son fils unique par le sort des combats, trouvait bientôt un jeune chasseur qui consentait à succéder aux obligations du défunt, et à remplir, par l'adoption, le fils qu'il avait perdu.

S'ils ne sont point d'une propreté recherchée dans les détails de la vie domestique, du moins ils sont observateurs scrupuleux des lois de la décence, et leur conduite, à cet égard, prouve que le cynisme est loin de former le caractère distinctif de l'homme sauvage. Ils ne conçoivent pas le pardon des injures, et ils ont levé la hache sur la tête de ceux qui les menaçaient du fusil. S'ils sont sensibles aux outrages, ils ne le sont pas moins aux bienfaits : les missionnaires qui mirent plus de charité que de zèle dans leurs exhortations, furent traités par eux avec des égards soutenus ; et ils élevèrent, comme ils purent, un pieux tombeau à l'un d'entr'eux, qu'ils appelaient leur patriarche, à cause de sa bonté, et que la mort avait surpris dans le noble exercice de son apostolat.

Le Français peut rendre témoignage à leur attachement et à leur fidélité. Ils n'ont jamais varié dans l'attachement qu'ils nous ont d'abord voué. L'espèce d'abandon où nous les avons laissés ne les a pas refroidis encore à notre égard. Ils ne cessent de nous regretter, et ne souffrent qu'impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, dans lesquels ils sont loin de trouver la douceur et la modération française.

Les arts ne sont pas plus avancés chez eux que parmi les sauvages du Canada, à l'histoire desquels nous renvoyons pour compléter celle-ci. Cette boîte fumigatoire qu'un bon citoyen (1) vient d'imaginer parmi nous, pour secourir les noyés, est connue de temps immémorial des Acadiens, et ils observent tous les procédés dont nous nous applaudissons dans le traitement. Ils remplissent de fumée de tabac une panse d'animal ou un long boyau : après avoir lié l'un des bouts, ils adaptent à l'autre un calumet et introduisent

(1) M. Pia, ancien échevin de Paris. Voyez les *Annales* imprimés de son établissement.

cette espèce de canule dans le fondement du noyé, en comprimant le boyau avec la main. Puis suspendant le malade la tête en bas, ils lui procurent une salutaire évacuation d'eau, provoquée par ce bain de vapeurs.

La population de l'Acadie, à l'époque de la visite qu'en fit le célèbre Champlain, surpassait quarante mille individus, qui, bientôt après, furent réduits à moins du dixième. En butte à la jalousie de deux puissances rivales, l'une les arrache inhumainement à leurs foyers et les disperse, sans asile et sans secours; l'autre semble les méconnaître et leur ferme son sein ingrat. Leurs descendans font valoir, pour des étrangers, le patrimoine de leurs pères, et se louent sur un sol dont ils sont les légitimes propriétaires. Du moins ont-ils aujourd'hui la triste consolation (si c'en est une) de voir languir les colonies envoyées pour les remplacer. Devenue province anglaise, l'Acadie ou la Nouvelle-Ecosse, presque déserte sur un sol immense, n'offre plus qu'un pays conquis, dont la possession est aussi stérile que honteuse à ses vainqueurs.

✓ Annapolis, jadis Port-Royal, n'est gardée

que par une garnison de trente hommes. Halifax est une ville plus importante, à cause de la bonté de son port; mais elle ne jouit que d'un éclat emprunté au trésor de la marine royale. La pêche pourrait dédommager des dépenses qu'exige cette possession précaire. La mer y est aussi prodigue que la terre est avare. Les objets de commerce sont des maquereaux salés, de la morue, de l'huile de poisson, des côtes de baleine, quelques mâts, du bois et du charbon-de-terre; le lin et le chanvre pourront devenir un jour une branche lucrative. Mais l'industrie n'y fleurira qu'à l'ombre de la liberté, ou du moins d'un gouvernement plus doux et plus modéré.

Les restes des anciens Acadiens, épars dans quelques cantons retirés de la Nouvelle-Écosse, s'habillent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres. Ils ne cachent leur nudité qu'avec la dépouille des animaux. Quelquefois ils s'enveloppent dans des couvertures qu'on échange avec eux contre leurs pelleteries. Entre le costume des hommes et celui des femmes, il n'y a presque point de différence. L'habillement de celles-ci des-

cend jusqu'au bas de la jambe, en forme de cotillon ; celui des hommes ne passe point le genou. Ils aiment à avoir les jambes libres, pour mieux vaquer à l'exercice de la chasse. Pendant l'été, les jeunes gens n'ont qu'une chemise très-courte, et ils sont obligés de se servir d'une ceinture à laquelle ils attachent un morceau d'étoffe ou de peau. Une fois qu'ils ont passé cette chemise sur leur dos, ils ne l'ôtent plus que lorsqu'elle tombe en lambeaux. Hommes et femmes sont presque toujours nu-tête ; parfois, cependant, ils mettent un petit bonnet d'étoffe en forme de calotte, qui ne leur couvre que le sommet du crâne. Quelques-uns portent des bas et des souliers ; mais le plus souvent ils n'en ont pas : les bas sont faits de deux morceaux d'une étoffe qu'on appelle *maramet* ; ils les cousent dehors, et il y a toujours deux ailes qui débordent la couture de quatre doigts ; leurs souliers sont faits de peau de loup marin, en forme d'escarpins ; ils s'attachent avec des courroies qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse : ils en font encore de peau d'origi-

nal, qu'ils embellissent de peintures et de bordures ; mais pour ceux-ci, ils en font peu d'usage, et les vendent aux Européens qui sont curieux d'en porter des modèles dans leur pays. Les hommes comme les femmes se mettent du fard, et en plus grande quantité qu'on ne fait en aucune autre contrée. Ils attachent leurs cheveux avec des rassades, qui sont de petites perles noires et blanches enfilées ; et ils en font un gros nœud qui descend un peu plus bas que l'oreille : cet ornement est commun aux deux sexes. Leurs cheveux ne blanchissent jamais, et sont toujours fort plats ; ils dégouttent de graisse d'animaux ou d'huile de poisson, dont ces sauvages ont coutume de les enduire : ils en mettent particulièrement sur le front ; et c'est là leur essence ordinaire. De jeunes Acadiens ont pris fantaisie quelquefois d'endosser un habit complet à l'européenne ; mais ils en ont bientôt été dégoûtés par la contrainte où se trouvaient leurs membres dans ce vêtement étranger. Ils se stigmatisent tout le corps et impriment même sur leur visage différentes figures, telles que des noms de Jésus, des

croix, etc. Ces marques sont indélébiles. Ils les composent avec du vermillon et de la poudre à canon mêlés ensemble. Ils souffrent d'autant plus pour se défigurer ainsi, que leur peau est un véritable cuir, comparée à celle de nos sibarites; elle est de couleur d'olive : mais leurs dents n'ont point d'égaux pour la blancheur. Un sauvage stigmatisé de la sorte mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris ; les chirurgiens écorchèrent le cadavre, et en firent passer la peau sans que les nuances en fussent altérées.

Garçons et filles, hommes et femmes ; tout le monde fait usage de la pipe ; le tabac est le grand régal de ces sauvages ; mais toutefois ils donnent encore la préférence à l'eau-de-vie. Leurs femmes ont la voix douce et touchante ; les hommes chantent très-juste ; mais leur danse ne répond point à leur musique.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

I NTRODUCTION.	<i>Pag.</i>	1
Les Égyptiens.		5
Les Phéniciens.		6
Les Juifs.		7
Les Carthaginois.		8
Les Grecs.	<i>Ib.</i>	
Les Romains.		10
Les Barbares.		11
Les Arabes.		12
Renaissance des sciences et des arts en Eu- rope.		14
Les croisades.	<i>Ib.</i>	
Des découvertes chez les modernes.		16
Invention de la boussole.		18
Les Portugais agrandissent la sphère de la navigation et préparent la découverte du Nouveau-Monde.		19
I.		14

*Notice sur les Voyageurs qui ont fait des découvertes
en Amérique.*

HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB.	<i>Pag.</i> 26
Chapitre I.	<i>Ib.</i>
Chap. II.	39
Chap. III.	52
Chap. IV.	63
Chap. V.	71
Chap. VI.	87
Chap. VII.	90
AMÉRIC VESPUCE.	102
SÉBASTIEN CABOT.	104
CABRAL.	105
CORTEZ, PIZARRE.	106
CARTIER.	107
DAVIS.	108
HUDSON.	<i>Ib.</i>
COOK.	109
TABLEAU DE L'AMÉRIQUE.	111
PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE. — LES	
ESQUIMAUX.	138
Exemple d'attachement au pays natal.	
Traits d'un jeune Esquimaux.	145
LE GROENLAND.	148
ACADIE.	164
LE CANADA.	167
NOOTKA, ou mœurs, coutumes, usages des	
Sauvages du nord-ouest de l'Amérique.	180

LES ÉTATS-UNIS, OU NOUVELLE-ANGLETERRE.	
.	<i>Pag.</i> 186
Quakers.	192
Les Indigènes, sauvages de la Louisiane, de la Floride, etc.	201
LA CALIFORNIE.	208
LA FLORIDE.	212
LE MEXIQUE. — Histoire de la conquête du Mexique.	227
LES TLASCALANS.	237
Mœurs, usages des anciens Mexicains. . .	266
Mexicains civilisés.	271
NOUVEAU-MEXIQUE.	275
Animaux marins de la côte nord-ouest de l'Amérique, et de celle nord-ouest de l'Asie.	282
Les Créoles, d'après Raynal.	294
SUPPLÉMENT A L'ACADIE. — Acadiens de la Nouvelle-Écosse.	300